

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME XII

QUÉBEC JUILLET, 1931

N° 11

## *C'est cela*

**L**E 1er juillet dernier, l'honorable Premier ministre annonçait aux Communes que cette année encore Ottawa allait voter des secours au chômage. Le Premier ministre faisait cette déclaration à la suite d'une visite du Ministre du Travail dans l'Ouest. M. Robertson venait de visiter les trois provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, et avait fait au Cabinet un rapport que l'on dit fort détaillé de la situation de détresse dans laquelle se trouve une bonne partie de la population de ces trois provinces.

On sait maintenant que dans une bonne partie de ces provinces la récolte est manquée et qu'environ 100,000 personnes sont dans le besoin. Le Premier ministre a qualifié la situation de calamité nationale.

Nous ne savons pas encore, à l'heure où nous écrivons, quelle sera la mesure présentée à Ottawa pour remédier à la crise. On a parlé de \$25,000,000. et de cinquante millions. Il paraît entendu que les municipalités ne seront pas astreintes, cette année, à payer leur tiers des secours. Les provinces seules seront appelées à contribuer à ce fonds de chômage.

Nous avons, le mois dernier, indiqué qu'une bonne partie du problème du chômage pourrait être réglée, chez nous, dans notre province, par le retour à la terre. D'autres ont pensé comme nous, et surtout, les intéressés, car nous avons appris de M. l'abbé Bergeron, missionnaire colonisateur, que le gouvernement, depuis le printemps, a concédé 1,200 lots et dépensé à cette fin \$350,000. Or nous a dit aussi que c'est l'intention du gouvernement provincial, devant cette marche vers la terre, de dépenser

un million, s'il le faut, pour aider à la colonisation.

\*  
\* \*

Laissez-nous vous dire que c'est une excellente politique que de consacrer la forte somme pour permettre à ceux qui le veulent et le peuvent de s'établir sur des terres. Dans certaines régions, c'est une politique tellement excellente qu'il n'y en a pas d'autres, si on ne veut pas indéfiniment faire vivre les gens de charité.

Lorsqu'une population vit d'une industrie unique et que cette industrie disparaît pour ne plus revenir, comment veut-on que cette population puisse trouver sa subsistance, si ce n'est en se tournant sur la terre? Et, il ne manque pas de populations entièrement ou partiellement dans ce cas. Il y a, par exemple, les gens qui avaient l'habitude de vivre du bois. Que veut-on qu'ils fassent d'ici quelques années, car le bois ne peut reprendre bien vite?

Certaine région, comme celle de la Gaspésie, vivait largement du bois. Une bonne partie de sa population allait passer des mois chaque année sur la Côte-Nord, où on y exploitait de nombreux chantiers. Ces chantiers ne se font plus. Dans ceux de l'an dernier plusieurs ont perdu leur fortune, parce qu'ils n'ont pas été capables de vendre leur bois.

\*  
\* \*

Ces bras devenus inactifs, où les jeter si ce n'est dans les forêts de la Gaspésie elle-même, pour augmenter la surface cultivée et leur permettre de s'établir définitivement. Il y a d'ailleurs des espaces de terrains à côté des paroisses déjà ouvertes qui pourraient être



données à la hache du bucheron, et ensuite à la charrue. Sans compter cette région de la Gaspésie qui pourrait, nous disait-on, donner la vie à une cinquantaine de paroisses.

Ce qu'il faut, c'est donc d'ouvrir la barrière de la forêt et de concéder des lots à ceux qui veulent franchement en prendre. Toutes les familles que l'on aura placées sur la terre sont des familles rayées de la liste prochaine du chômage. Cela ne veut pas dire que ces gens n'auront plus besoin de secours, mais ces secours seront d'un autre ordre, tels que primes de défrichement, primes de labour, grains de semence, etc., comme ailleurs.

Nous osons donc croire et espérer que ce projet de un million pour établir des chômeurs sur la terre sera réalisé. Ce million c'est beaucoup, mais, quelque chose comme 4,000 lots ouverts à la colonisation et à la culture c'est beaucoup plus. C'est beaucoup plus immédiatement, puisque les secours au chômage diminueront d'autant et que la province s'enrichira de nombreuses nouvelles paroisses.

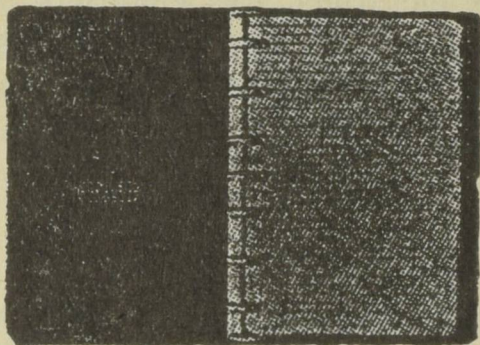
Aidons donc à nos amis de l'Ouest, aidons aux chômeurs des villes, aidons à faire ouvrir nos terres neuves.

Thomas POULIN.

**LIVRETS AVEC**

**ANNEAUX POUR**

**FEUILLETS MOBILES**



**L'ACTION SOCIALE, Limitée**  
**103, rue Ste-Anne, Québec**

## Un enlèvement au XVIIe siècle

**L**ES Agniehronnons, sous la conduite du redoutable sagamo Kiotsaeton, sont partis de leur pays au nombre d'une centaine. Ils se sont répandus dans les cours d'eau et les bois qui avoisinent la bourgade des Trois-Rivières, où ils savent rencontrer les Indiens à la poursuite du castor et de la loutre. Une trentaine de guerriers, au nombre desquels le sagamo, viennent d'arriver à la hauteur du Lac Saint-Pierre, où ils se sont embusqués.

Il fait une nuit calme et tiède, une de ces incomparables nuits de juin des vastes et imposantes solitudes de la Nouvelle-France.

Dans toute la nature endormie règne un silence solennel. Un léger frisson plisse la surface des eaux du lac, striées d'une raie d'argent. C'est à peine si l'on entend sur la grève humide le murmure de la vague légère qui vient y mourir.

Là-bas, on découvre le Metaberoutin, ou Fleuve des Trois-Rivières, que ne sillonne aucune embarcation à cette heure de la nuit. Pas le moindre nuage ne tache la nappe limpide et resplendit ante de l'immensité saupoudrée de millions d'étoiles.

Le camp des agniehronnons sommeille sous la garde de deux sentinelles. Comme la lune inonde les bois et les eaux de sa lumière calme, et qu'il faut agir en toute prudence, on n'a pas allumé de feu.

Cependant, outre les deux sentinelles placées à chaque extrémité du camp endormi, un homme veille.

Cet homme est Aontarisati.

Debout, droit, les bras croisés sur sa large poitrine traversée de colliers de porcelaine, immobile, Aontarisati se tient sur la pointe avancée d'un roc dans lequel il paraît sculpté.

Ses yeux sont perdus dans l'infini.

A quoi songe l'Indien, en cette nuit éblouissante de sauvage grandeur ? Pourquoi ne partage-t-il pas le repos de ses frères d'armes ?

L'Iroquois aime.

Nénuphar-du Lac, fille de Kiotsaeton, lui a pris son cœur.

Inutilement dans vingt combats sanglants il a montré sa valeur indomptable ; vainement à sa ceinture pendent les chevelures de nombreux ennemis ; sans succès il a promis au sagamo, pour la main de sa fille, des chiens, des castors, des chaudrons et des haches.

Kiotsaeton n'a pas encore donné son assentiment. C'est que Gonaterezon, rival d'Aontarisati, a montré une même vaillance à la guerre, et a promis au père, en échange de la beauté de sa fille, des présents aussi tentants.



Le chef avait réuni la parenté pour délibérer avec eux de cette alliance. Age, race, crédit, bravoure, magnificence des deux prétendants, tout avait été mis dans la balance. Le conseil de famille les avait trouvés tous deux du même poids. Et, bien que Nénuphar-du-Lac se fût secrètement déclarée pour Aontarisati, elle attendait avec impatience que son père eût parlé.

Or, un matin, en présence de la bourgade rassemblée, Kiotsaeton avait promis la main de sa fille à celui qui accomplirait l'acte de bravoure le plus téméraire.

Depuis ce jour, plus qu'auparavant même, Aontarisati n'osa, comme c'était la coutume parmi les amoureux indiens, regarder Nénuphar-du-Lac, ni lui parler, ni demeurer auprès d'elle, excepté par occasion. Il ne devait manifester aucun signe extérieur de sa passion, de peur d'être tourné en ridicule par ses compatriotes et de faire honte à celle qu'il avait choisie entre toutes.

Et cette nuit-là, que son amour le hantait plus que jamais, Aontarisati voulut en finir et mériter le prix qui l'obsédait sans cesse, ou tomber victime de cette course au bonheur.

Après avoir levé les yeux et les bras au ciel, il redescendit le rocher à pas lents. A mesure que s'affermissait sa décision, il accélérât sa marche.

Il se trouva bientôt dans une sorte de clairière entourée d'un rempart naturel de pins hauts et serrés les uns contre les autres. Là dormaient les Agniehronnons, leurs corps huileux, souples et nerveux allongés sur la mousse et le gazon.

Le jeune homme enjamba tous ces corps cuivrés qui, mystérieusement éclairés par des échappées de lune, ressemblaient à des statues de bronze renversées par la tempête.

Quand il eut atteint le centre de ce camp volant, il toucha de la main l'un des guerriers, en évitant tout bruit.

L'Indien fut aussitôt sur pied, et porta la main à son tomahawk.

Il était vêtu d'une peau d'ours, qu'il portait à la façon d'une toge romaine, et qui le drapait avec autant de dignité que les Anciens du Capitole. Au travers du corps, il était ceint d'une corde de boyau. Ses cheveux longs, noirs et gras, étaient liés en arrière de la tête et ornés de plumes blanches et rouges. Sa figure aux traits énergiques et fiers, ces traits qu'a si bien rendus le célèbre ciseau de Philippe Hébert, étaient recouverts de raies noires, rouges et bleues, tirées des oreilles à la bouche.

C'était Kiotsaeton.

— Que me veut mon frère, le jeune guerrier intrépide ? demanda-t-il à voix basse.

Alors Aontarisati, les yeux pleins d'un feu sombre, redressa sa taille élancée d'éphèbe vigoureux, et dit :

— Chef formidable de Agniehronnons, ton frère Aontarisati souffre depuis plusieurs lunes d'un mal qui le consume. Depuis que Nénuphar-du-Lac l'a regardé de ses yeux troublants, le bras de ton guerrier ne bande plus l'arc avec autant de fermeté ; son œil n'a plus la même limpidité quand il lance la flèche au cœur de l'ennemi ou de la bête fauve.

— Je le sais, répartit simplement Kiotsaeton.

— Quand donc alors Nénuphar-du-Lac ornera-t-elle le wigwam d'Aontarisati ?

— J'ai posé mes conditions, fit le capitaine iroquois avec un mouvement de fierté mêlé d'impatience.

— Soit, j'accepte, reprit l'autre.

Alors, parlant si bas que c'est à peine si le sagamo pouvait l'entendre :

— Si cette nuit même, continua-t-il, je vais seul aux Trois-Rivières, si je me rends compte des positions des visages-pâles, et que je sois de retour avant que le soleil ait atteint la hauteur de ces pins, me donneras-tu ta fille ?

Kiotsaeton fut quelques instants avant de répondre.

— Et qui me dit que tu feras réellement ce que tu me proposes ? demanda Kiotsaeton sur un ton d'incrédulité.

Le jeune Indien frémit. Instinctivement, il serra le manche de son couteau à sa ceinture en peau de daim.

— Ton frère m'a jamais menti, répliqua-t-il les dents serrées.

Et, levant au ciel son bras musculeux chargé d'anneaux de cuivre, il ajouta :

— J'en prends à témoin le grand Manitou !

Mais, puisque le puissant Sagamo croit si peu les paroles qui sortent des lèvres de son jeune guerrier, demain, avant que l'aube se soit levée, il aura quelque gage éclatant de sa bonne foi.

A ces mots, un éclair de joie traversa la prunelle fauve de Kiotsaeton.

— Que mon frère soit fidèle à son serment, répondit-il, et je garderai ma parole. Nénuphar-du-Lac sera sa femme.

Le prétendant, sans ajouter rien de plus, s'élança vers une anse du lac couverte de hauts joncs, parmi lesquels il disparut. Peu après, il en sortit avec un canot d'écorce, et bientôt il ne fut plus qu'un point noir qui disparut dans la direction du Metaberoutin.

## II

Il se passait cette nuit-là, dans la bourgade des Trois-Rivières, une scène d'un tout autre genre.

Les sentinelles montaient la garde sur les bastions et les courtines, de même que sur la plate-forme, où l'on avait dressé deux canons.

Seul le va-et-vient des gardes troublait le silence parfait de la nuit.



Et cependant, on se demande encore comment les habitants, même à l'abri du fort et sous la garde des sentinelles, arquebuse au poing, pouvaient dormir en paix, alors que la bourgade des Trois-Rivières était si exposée aux assauts répétés des Iroquois, qui tombaient sur la place comme des fauves dans les ténèbres.

La jeune et jolie comtesse de Champflour, épouse du commandant, venait de se lever.

Elle était agitée d'une appréhension dont elle ne pouvait se rendre compte, et qui l'obsédait comme une méchante bête.

Devant ses yeux inquiets de mère aimante et dévouée passaient des visions de danger comme des oiseaux de mauvais augure aux grandes ailes noires.

Elle s'assit près du lit de son fils Jean, à peine âgé de cinq ans. Un rayon de lune éclairait la délicieuse figure de l'enfant aux cheveux noirs bouclés. Et celui-ci dormait paisiblement, comme s'il avait eu conscience de l'ange tutélaire penché amoureusement au-dessus de son lit, ange dont la tendresse et le dévouement sans bornes ne peuvent être que l'œuvre d'un Dieu.

La comtesse, veillant sur son enfant au front pur et à l'âme immaculée, se rappelait ses caresses, quand, le soir, elle l'avait mi sur ses genoux pour sa prière.

Était-ce illusion, il lui semblait que Jean, ce soir-là, l'avait embrassée avec plus d'affection que d'habitude quand il lui avait passé son bras autour du cou.

— Bonsoir, maman chérie, avait-il dit.

— Bonsoir mon Jean, avait-elle répondu.

Et, avant d'abaisser ses longs cils bruns sur ses yeux remplis de candeur et d'intelligence, l'enfant avait demandé :

— Dis, maman, les Iroquois y viendront jamais nous faire bobo ici, dis ?

— Non, non, sois sans crainte, mon amour. Dors, cher enfant, dors, avait répondu la jeune mère, en embrassant son fils, tandis que des pleurs perlaient à ses paupières.

Jean s'était endormi avec ce sourire aux lèvres et cette sérénité au front que l'on a quand on s'endort à cinq ans.

Soudain, un chien de garde, dans la cour du fort, hurla longuement.

Mme de Champflour tressaillit et se signa.

Instinctivement, elle alla vers la fenêtre laissée ouverte, à cause de la chaleur qu'il faisait.

Elle ne vit que les sentinelles qui marchaient sur les bastions et les courtines ; elle n'entendit que leurs pas et le bruissement des feuilles dans la ramée. L'animal s'était tu.

La femme porta ses regards au loin sur le fleuve. Elle ne vit que le miroitement du fleuve argenté.

Pourquoi ne réveillait-elle pas le comte de Champflour ?

Mais, après réflexion, elle se dit qu'elle n'avait pas le droit de troubler le repos de celui qui se donnait tant de fatigues pour veiller sur le salut des siens.

Et elle se rassit, anxieuse, auprès de la couche de son enfant.

Au moment même où la jeune femme était allée à la fenêtre, un canot disparaissait à quelques arpents du fort, dans une anse qui le déroba à la vue des premières habitations de la bourgade au repos.

Un Indien sauta prudemment sur le sol, et cacha sa rapide embarcation dans de hautes herbes, à quelques pas de cet endroit.

Maintenant, il se traîne sur les mains et les genoux, jusqu'aux premières maisons, et dès ce moment il rampe jusqu'au fort, à la manière du serpent qui se glisse dans les savanes marécageuses de l'Amérique.

Le firmament n'est plus aussi clair ; la lune se voile.

L'Indien est parvenu, sans avoir été découvert, au pied du fort.

Tout à coup, avec une adresse merveilleuse, il lance son tomahawk à la tête de la sentinelle qui lui tourne le dos. La hache de silex part, siffle et atteint le malheureux soldat, qui s'affaisse en bas du rempart, sans cri.

L'Indien, pour être plus sûr que cette sentinelle ne l'inquiétera pas dans l'exécution de son plan, retire le tomahawk de la plaie béante, et plonge son couteau dans le cœur de celui qui n'est plus qu'un cadavre.

Les nuages montent dans le ciel en s'épaississant. Et, enfin, la lune disparaît tout à fait derrière cet envahissement de nuages, qui se bordent d'or en passant devant elle.

Alors, l'Indien, qui n'était autre qu'Aontarisati, lance sur la courtine vide de sentinelle une longue et forte lanière en peau de cerf, terminée par une espèce de grappin, qu'il portait enroulée autour de son cou.

Puis, avec l'agilité d'un félin, il grimpe le long de cette corde. En un clin d'œil il est de l'autre côté du rempart.

A peine le chien de garde a-t-il fait entendre un ou deux aboiements que l'Indien le fait taire en lui plongeant son couteau dans la gorge.

La fidèle bête pousse un faible râle et s'abat.

Aontarisati, de peur que le chien n'ait donné l'alarme, se jette derrière un puits, et attend avec anxiété.

Rien ne bouge.

Alors, il sort de sa retraite, traînant après lui une courte échelle qu'il a trouvée par hasard à ses côtés. Favorisé par les ténèbres épaisses qui couvrent la terre, il adosse cette échelle sous la fenêtre ouverte.

Naturellement, les sentinelles, qui n'avaient pas vu l'Indien s'approcher des remparts,



ne soupçonnent la présence d'aucun ennemi à l'intérieur, et tiennent leurs regards rivés au loin, cherchant à percer l'obscurité.

Aontarisati, le couteau entre les dents, monte les échelons à pas rapides.

A la hauteur de la fenêtre, il s'arrête.

Il plonge dans l'intérieur de la pièce des yeux avides.

Tout semble endormi.

Alors, retenant son souffle, il franchit l'appui de la fenêtre et se glisse dans la chambre.

Silence.

Soudain, comme un grand fauve des déserts, il bondit.

Avec ses yeux perçants, il a surpris, assise près du lit de Jean, la comtesse endormie, les tresses blondes de la mère mêlées aux boucles noires de l'enfant.

La malheureuse n'a pas eu le temps de crier. Pour empêcher la femme de donner l'alarme — le moindre cri eut été fatal — l'Agniehronnon lui applique une main ferme sur la bouche, tandis que de l'autre il saisit une écharpe à sa portée, et en baillonne sa victime.

Des spectres horribles se dressent menaçants devant les yeux hagards et épouvantés de la mère, qui regarde son enfant. Cette vision la jette dans une terreur indicible.

Elle perd tout sentiment de la vie et s'affaisse sur le parquet.

Ce fut son salut.

Aontarisati, en effet, levait déjà son bras armé du couteau, quand il remit son arme à sa ceinture en disant :

— Jamais Aontaristi n'a frappé une femme sans défense.

Cependant, il avait promis au sagamo un gage de sa parole.

Il ne pouvait retourner sur ses pas avec ce lourd fardeau, et il n'y avait pas un instant à perdre.

Bientôt les étoiles allaient disparaître une à une pour faire place à l'aube hâtive de cette saison.

Aontarisati porta ses regards sur l'enfant qui dormait, avec un sourire aux lèvres, le sourire qu'avait créé sa mère en imprimant ses lèvres sur les siennes avant de l'endormir.

L'Iroquois se jette sur lui, le saisit dans ses bras, et fuit, reprenant le chemin qu'il avait parcouru une demi-heure auparavant.

Il va dans la nuit, emportant avec lui toute la joie, l'orgueil et l'espoir du comte et de la comtesse de Champflour.

Maintenant, il court et se démasque tout à fait.

D'une main violente posée sur les lèvres roses de l'enfant, il étouffe ses appels à sa mère.

Mais les sentinelles ont aperçu le ravisseur dont la forme noire tranche dans l'aube naissante.

Sans l'atteindre, elles déchargent sur lui leurs arquebuses

Aontarisati se sauve avec la rapidité du cerf qui franchit les plaines en bondissant.

Il est déjà loin.

— Aux armes ! crie-t-on de tous côtés.

On va, on vient, partout on s'appelle.

Çà et là, des lumières s'allument dans les maisons.

La pauvre sentinelle est trouvée baignante dans un flot de sang, et la comtesse inanimée sur le parquet près du lit vide.

Le comte, à ce dernier spectacle, pousse un cri terrible, qui retentit lugubre au sein des dernières ténèbres de la nuit, le cri du lion du désert à qui l'on vient d'enlever son lionceau.

La moitié de la garnison, renforcée de tout homme capable de porter les armes, se met en route, sous le commandement du comte de Champflour.

Toute la journée ils fouillent les bois.

Les Agniehronnon, cependant, qui ne se sentent pas assez forts pour accepter le combat des Français et des Hurons acharnés à leur poursuite, ont sauté dans leurs canots légers, nageant avec la vitesse du vent.

### III

Kiotsaeton et ses guerriers sont revenus dans leur pays.

En présence de toute la tribu réunie, le chef a déclaré que, dans une lune, il accordera pour squaw au vaillant guerrier Aontarisati, sa fille Nénuphar-du-Lac, et que l'on fera festin solennel accompagné de harangues, de chants et de danses.

Et Nénuphar-du-Lac est très heureuse d'appartenir à Aontarisati, bien que son sort ne doive pas être si désirable.

En effet, il lui faudra, comme toutes les squaws, entretenir la hutte, l'approvisionner de feu, de bois et d'eau, boucaner les chairs et autres provisions, apprêter les viandes, aller chercher la chasse à l'endroit où elle aura été tuée, quelque loin que ce soit ; coudre et radouber les canots, accommoder et tendre les peaux, les corroyer et en faire des habits et des souliers à toute la famille, aller à la pêche, tirer l'aviron, et que de travaux encore !

Mais Nénuphar-du-Lac aimait, elle était heureuse.

Ce matin-là, donc, au grand soleil qui jetait à profusion l'émeraude et l'or dans les bois et sur les champs de maïs, entre les huttes faites de peaux de bêtes ou d'écorces de bouleaux, hommes, femmes et enfants étaient assis sur deux rangées, attendant avec impatience le moment où le sagamo donnerait le signal du supplice.

Soudain, Aontarisati fait retentir une sorte de conque marine, et un enfant apparaît dans l'enceinte.

C'est Jean de Champflour.



Le pauvre petiot tremble de tous ses membres. Pour le forcer à courir, Gonaterezon, qui a réclamé le supplice de l'enfant à grands cris, par la rage d'avoir perdu Nénuphar-du-Lac, le frappe d'un coup de bâton.

Le captif court, tandis que sur son corps nu les coups de bâton laissent leurs sanglantes empreintes.

C'est une pitié de voir ce pauvre, qui, jusqu'à ce jour, n'a connu que les caresses et les baisers, gémir sous les verges qui s'abatent sur ses membres frêles.

Les jeunes mères, le front traversé de larges courroies qui soutiennent leurs enfants au maillot dans des paniers d'osiers, semblent demander grâce par leurs pleurs qui perlent à leurs longs cils noirs.

Jean, tout à coup, s'affaisse avec un gémissement d'oiseau blessé.

— Oh ! maman, maman, appelle-t-il.

Un coup plus violent que les autres, qui l'a frappé à la tête, fait couler le sang en abondance.

Le Conseil des Anciens, cependant, a décidé que le jeune captif serait brûlé, afin de se rendre agréable le grand Manitou, par ce supplice d'enfant.

Et l'on attacha Jean, quand il fut revenu de son long évanouissement, à un peuplier au tronc badigeonné de rouge.

Au milieu des hurlements de joie, des vieillards et des jeunes gens, qui trouvent tout naturel de torturer un prisonnier, fût-il un enfant inoffensif, entassent des brindilles et des branches sèches mêlées d'écorces de bouleau sous les pieds de la victime.

Gonaterezon s'approche du bûcher, alors que Jean fait entendre des appels déchirants.

Le bourreau tient dans ses mains la peau d'une cuisse d'aigle, avec le duvet fort inflammable. Il bat ensemble deux pierres de mine, à la façon d'une pierre à fusil avec du fer ou de l'acier. Il met ainsi le feu à un morceau de tondre qu'il place dans de l'écorce de cèdre pulvérisée sous les brindilles. Enfin, il souffle doucement sur l'écorce qui s'enflamme.

Le feu jaillit, crépite, les branches s'allument, la flamme monte mêlée à une fumée opaque ; le supplicié pousse des cris d'épouvante, les Indiens rient.

A ce moment, Nénuphar-du-Lac se rapproche d'Aontarisati, impassible :

— Vaillant guerrier, lui dit-elle à l'oreille, laisseras-tu brûler cet enfant ? Grâce à lui, je t'appartiens à la vie, à la mort. Ignores-tu donc que ce supplice a été demandé surtout, par Gonaterezon, ton rival, furieux de son échec ? Plus brave et plus généreux que tous tes frères de cette tribu, souilleras-tu ta gloire en permettant que l'on torture cet oiselet sans nid ?

Délivre-le, et le grand Manitou te rendra le plus heureux et le plus grand des guerriers agniehronnons.

Et Nénuphar-du-Lac regarde l'Iroquois avec des yeux qui jettent le trouble dans son esprit.

La flamme enveloppe le martyr, qui se tord sur son bûcher.

Soudain, en trois sauts, Aontarisati se trouve près de l'arbre en feu.

Au sein de la stupeur générale, de son couteau il tranche les liens de la victime, qui tombe dans ses bras.

L'enfant serre à le broyer le cou de son libérateur.

Des huées et des cris de rage fendent les airs. Les jeunes squaws, serrant leurs enfants contre leurs poitrines, font entendre des exclamations de joie contenues.

Aontarisati tient toujours l'enfant dans ses bras. Il monte sur une bûche à demi-consumée, qui avait déjà servi, peut-être, au supplice de quelque prisonnier.

Il relève fièrement la tête, et, promenant sur la bourgade un regard plein d'assurance, il étend, pour imposer silence, son bras chargé d'anneaux de cuivre :

— Tout-puissant sagamo des Agniehronnons, dit-il, et vous, mes frères, je réclame pour mon esclave cet enfant, que j'ai moi-même enlevé.

Alors, Kiotsaeton, faisant taire d'un geste impératif Gonaterezon, qui proteste avec véhémence :

— Mon frère est dans son droit, dit-il, puisqu'il veut ce visage-pâle pour esclave, qu'il soit fait selon son désir !

Voilà comment Jean de Champflour grandit au milieu de cette tribu des Agniehronnons.

On lui donna le nom d'Andioura.

#### IV

Quinze ans plus tard.

Le vieux sagamo Kiotsaeton n'est plus. Ses fils ont été tués par les Algonquins.

Le nouveau chef de la tribu est Aontarisati.

Or, ce soir-là, le nouveau sagamo, assis à l'entrée de son wigwam aux côtés de sa squaw qui cousait pour l'hiver des souliers en peau d'élan, avait les yeux rivés sur un jeune Indien.

Ce dernier était étendu près du feu, sur une peau de loup-marin, au-dessous de laquelle avaient été jetées des feuilles de hêtre pour intercepter l'humidité de la terre.

Couché sur le dos, le jeune homme fumait son petun dans la pipe de pierre indienne. Il contemplait la magnifique voûte diamantée qui se déroulait au-dessus de sa tête.

Il n'était pas coutume parmi les Indiens d'alors de porter des hauts-de-chausse, pour la raison que ce vêtement les incommodait dans leurs mouvements, comme si leurs membres inférieurs eussent été ligottés. Cependant, cet Indien, nu jusqu'à la ceinture, était vêtu de hauts-de-chausse en peau de daim barriolée de peinture en forme de passements fort



jois. Ses soulers avaient été taillés dans la peau du même animal.

A sa ceinture pendait un long couteau, la seule arme que l'on vît sur lui, à ce moment.

Cet Agniehronnon, couché, semblait grand. Ses membres étaient bien développés. La flamme se reflétait sur sa figure en tons tranchés, accentuant les traits nobles et déterminés. Il avait le nez arqué, le front haut, l'œil noir, la bouche mince, et l'ovale parfait du visage de l'Agniehronnon.

Sa peau bronzée, mais pas autant que celle des Indiens qui l'entouraient, était rayée de bleu, de rouge et de noir. Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient relevés au sommet de la tête en une torsade que dominait une plume d'une blancheur de neige.

C'était Andioura, l'enfant des antiques preux français, l'héritier du sang des croisades, dont la fatalité avait fait un fils des bois d'Amérique, un des ennemis de la Nouvelle-France.

Et, cependant, bien que Jean de Champflour eût oublié jusqu'à l'origine de sa race, bien qu'il se crût un des enfants terribles et nomades de ces bois, ne connaissant d'autre langue que la langue indienne, n'ayant d'autre religion que celle du paganisme, bien qu'il se fût acquis, même à vingt ans, un renom de guerrier fameux, néanmoins, ce soir-là, comme toujours, sa figure était couverte d'un nuage d'éternelle mélancolie.

N'était-ce pas que les conditions physiques de la nature peuvent modifier l'apparence de l'homme ; que les habitudes contractées au cours de la première existence peuvent être anesthésiées ; mais que l'âme, elle, n'a pas d'âge, est immortelle.

L'âme d'Andioura appartenait au comte et à la comtesse de Champflour, elle appartenait à la France d'Amérique, elle appartenait à un Dieu qui n'était pas le Soleil qu'on lui faisait adorer, et que l'on avait badigeonnée sur toutes les huttes de la bourgade.

Andioura ne ressemblait-il pas à ces oiseaux en cage qui jouissent de tous les bienfaits de la vie, excepté de la liberté ? Ils ignorent parfois qu'ils n'ont jamais été encagés, mais ils se sentent privés d'un bien qu'ils ne peuvent expliquer. Ce bien, c'est leur liberté, tout libres qu'ils paraissent être, c'est le retour au milieu des leurs qu'ils croient n'avoir jamais connus mais dont les premières tendresses ont laissé dans le secret le plus intime de leur être un souvenir impérissable.

Comme l'oiseau captif, Andioura chantait, mais dans sa voix il y avait des sanglots qui appelaient les larmes.

Combien de fois Aontarisati ne fut-il pas sur le point de dévoiler au Français le secret de son origine ?

Mais le sagamo des Agniehronnon aimait Andioura.

Il l'aimait pour lui, pour sa gloire qu'il faisait rejaillir sur sa tribu par ses exploits ; il l'aimait à cause de Biche-Blanche, sa seule enfant.

Et ce soir-là, le sagamo, qui n'avait pas de fils, qui, d'esclave avait fait d'Andioura son fils adoptif, rêvait de le faire proclamer devant tous, au cas où lui-même tomberait sous quelque balle française ou quelque tomahawk huron, le sagamo reconnu des Agniehronnon.

Andioura, soudain, entendit des branches mortes craquer sous un pied délicat.

Il se lève sur le coude et regarde.

La profonde tristesse qu'Aontarisati a, tout à l'heure, remarqué sur ses traits, a fait place à une vive animation.

Les yeux brillants, le cou tendu, Andioura contemple.

A l'extrémité de la bourgade, à quelques pieds d'une cascade à triple étage, dont les eaux aux reflets de la lune, tombent en nappe d'argent enrichie de diamants, de rubis et d'émeraudes, avec une douce plainte, une jeune fille est penchée au-dessus d'un bouleau qu'un caprice de la nature a tordu à quelques pieds du sol.

Cette jeune fille est Biche-Blanche, fille d'Aontarisati et de Nénuphar-du-Lac, la plus resplendissante beauté qu'ait jamais connue la tribu des Agniehronnon.

Cette Indienne, dont la coupe du visage rappelait le grec classique le plus pur, présentait un charme vraiment étonnant chez ce peuple.

Le front bien découvert était auréolé d'une couronne de cheveux qui lui tombait sur les reins en une somptueuse chape d'ébène d'une nuance, si ardente qu'on y surprenait, parfois, des reflets d'un bleu métallique. Le nez était droit et bien dessiné. Quand elle souriait, les lèvres, merveilleusement belles et d'un rouge violent, laissaient voir deux rangs de perles d'une blancheur éclatante.

C'était pour cette raison, peut être, qu'on l'avait surnommée la Biche-Blanche. Comme toutes les femmes de sa race, ses yeux d'un noir châtoyant étaient ombragés de cils riches.

Mais ce qui la différenciait des autres, était l'expression indéfinissable de ces yeux, expression simultanée de candeur et de passion, de jeunesse et de fermeté.

Elle n'avait pas quinze ans, et, toutefois, pas une jeune fille de la tribu n'était plus grande.

Sa robe en peau de cerf, toute couverte de matachias et de colliers de porcelaine, aux couleurs les plus variées, laissait apercevoir, quand elle marchait, la grâce de ses mouvements et l'admirable proportion de ses membres.

Ouvrait-elle la bouche pour parler, c'était une musique qui modulait l'idiome pourtant si peu harmonieux des Agniehronnon.



Telle est la créature qu'Andioura contemplait avec tant d'émotion, quand il s'était levé sur son coude, après avoir entendu les branches craquer sous les pas de Biche-Blanche.

Et cette dernière, qui ne se croyait pas observée, était toujours accoudée au tronc tordu du bouleau à la robe immaculée.

Ses yeux semblaient rivés à la chute écumante et chantante des eaux de la cascade. Mais un observateur rapproché eut surpris dans ses prunelles ardentes une autre vision.

Tout à coup, l'Indien à la pipe de pierre se leva. Sans retourner la tête pour s'assurer si personne ne l'épiait, il marcha dans la direction de la cascade.

A quelque distance de l'Iroquoise, il ralentit le pas, et lorsqu'il fut près d'elle, à quelques pieds en arrière, il s'arrêta pour l'admirer longuement, amoureusement.

Puis, comme prenant une décision subite :

— Biche-Blanche ! appela-t-il d'une voix tremblante.

Il s'en voulut aussitôt de cette émotion auprès d'une jeune fille, lui le guerrier, l'homme, le maître.

Mais le sang d'Andioura ne pouvait mentir, ce sang de la vieille Europe, qu'il portait intact dans ses veines généreuses, ce sentiment de délicatesse et de courtoisie pour la femme, à quelque classe de la société appartienne-t-elle.

Et de nouveau, ce fut avec un tremblement dans la voix qu'il répéta :

— Biche-Blanche !

Cette fois, l'Indienne s'était retournée avec un flot de sang à la figure.

Tous deux furent quelques secondes à se regarder sans mot dire. Andioura rompit le silence :

— Fille d'Aontarisati, le noble sagamo, dit-il, toi, plus belle que l'astre des nuits qui illumine en ce moment tes grâces enivrantes ; toi, plus douce que le miel de l'abeille et que la biche dont tu portes le nom, plus pure que la colombe qui n'a pas encore quitté le nid de sa mère, toi, dont la voix est plus mélodieuse que le rossignol qui chante au-dessus de nos têtes dans la ramure embaumée des parfums du soir, détourneras-tu tes regards de ton frère Andioura s'il épanche dans ton cœur les sentiments qui l'agitent ?

— Que mon frère parle, répondit Biche-Blanche en levant les yeux sur le jeune homme, mais en les abaissant aussitôt, sa sœur l'écoute.

— Cinq hivers ont blanchi tour à tour cette terre en fleurs et ces arbres géants depuis qu'Andioura porte dans son cœur l'image de la fille d'Aontarisati.

C'était pour lui être agréable qu'à la chasse il tuait les élans les plus rapides, les ours les plus redoutables, les loups les plus cruels. C'était pour lui plaire que dans les combats

les plus sanglants il s'élançait au plus épais de la mêlée.

Et c'était l'image de Biche-Blanche qu'Andioura avait devant les yeux quand, il y a vingt nuits, attaché au poteau de torture par les Hurons, il entonna son chant de mort. Et s'il n'avait été délivré par le brave sagamo suivi de ses guerriers, Andioura serait mort au sein des tourments en chantant la louange de Biche-Blanche, plus belle et plus suave que le lys de la vallée quand il offre aux baisers du soleil du matin ses pétales blancs tout pleins des diamants de la nuit.

N'était-ce pas une scène étrange que ce rejeton des siècles illustres des lettres et des arts, que l'on avait bercé aux chants de la savoureuse langue française, charmât dans le langage indien le seul qu'il connût, les oreilles de cette délicieuse enfant des bois, transportée par la musique de ces aveux qui résonnaient à son cœur comme des accords jusqu'alors à elle inconnus.

La jeune fille roulait entre ses doigts fuselés, que n'avaient pas encore grossis les travaux manuels de la vie indienne, un des coliers de porcelaine qui pendaient sur sa poitrine.

Elle leva timidement ses prunelles, qui brillèrent comme deux astres dans la nuit claire.

— Si le sagamo, mon père, dit-elle, accepte la demande du plus généreux de ses guerriers, le cœur de Biche-Blanche ne cessera d'appartenir à Andioura que lorsque tombera ces arbres qui nous couvrent de leur voûte protectrice, que quand aura cessé de couler cette cascade dont la musique n'est que l'écho de l'enivrement de tes paroles.

Ce serment jette Andioura dans un transport indicible.

Il lève au ciel étincelant d'étoiles ses deux bras bronzés par le soleil et la vie errante des camps.

— O grand Manitou, s'écrie-t-il, entends mon serment ! Jamais dans mon wigwam n'entrera d'autre squaw que Biche-Blanche, qui m'a pris mon cœur par son innocence et m'a charmé les yeux par sa beauté sans rivale ! Et je veux, si je manque à ma parole, que tu me fasses tomber entre les mains de mes ennemis ; que sur le bûcher, au lieu d'entonner avec joie le chant de mort, je pleure comme une vieille femme ; et que mon corps, privé de sépulture, soit persécuté par tous les mauvais génies !

Et, cependant, ces mots étant dits, une profonde tristesse, sa tristesse coutumière, se répandit sur la belle et mâle figure d'Andioura, fils du comte de Champflour.

Cet accès de mélancolie n'échappa point au regard affectueux de Biche-Blanche, dont le front se plissa.

Puisque Andioura, dit-elle, jure par le grand Manitou, qu'il m'aime au point de ne jamais désirer d'autre squaw que moi, et que je lui



voue un amour dont la durée sera celle du soleil, pourquoi donc est-il triste ?

Quel est ce secret qui ronge son cœur, comme le ver le tronc vigoureux de l'arbre aux fruits rafraîchissants ?

Ne serai-je jamais plus qu'une squaw pour mon frère Andioura, et ne peut-il épancher dans mon sein cette douleur qui l'accable ?

Alors, le jeune homme, avec une grande douceur dans la voix, dit à l'Iroquoise en abaissant vers elle ses yeux humides :

— Aussi loin que se reportent mes souvenirs, depuis le jour où le sagamo mit entre mes mains inexpérimentées l'arc du chasseur pour m'apprendre à lancer la flèche rapide, je porte en moi un chagrin que je ne connais pas et qui me consume.

Plusieurs fois le jour, plusieurs fois la nuit, j'invoque le Soleil de me dévoiler la nature de ce mal qui me brûle comme une hache rougie au feu. Mais, la divinité courroucée contre moi, sans doute, me laisse souffrir sans soulager ma peine.

L'autmoin, que j'ai consulté, a soufflé et ressoufflé sur moi avec ses enchantements ordinaires. Enfin, n'y pouvant rien, il a fini par déclarer que j'étais sous le charme de la femme du manitou.

Viens, Biche-Blanche, il n'est pas bon que l'homme ennuie la femme de ses chagrins. Retournons vers le sagamo, qui doit trouver longue ton absence du wigwam. Il est temps de prendre notre repos.

Mais, après que Biche-Blanche se fût retirée sur sa natte de roseaux recouverte, d'une peau d'ours, Andioura s'assit, les jambes croisées, près du feu, auquel il ralluma sa pipe de petun.

La lune avait atteint le zénith, mais Andioura n'avait pas quitté sa place, sa pipe éteinte entre les dents.

Une main le touche à l'épaule.

Il sursaute en portant la main à son couteau.

— Mon frère Andioura ne reconnaît plus la main qui caresse de la main qui frappe, remarque Aontarisati, un sourire amer aux lèvres.

— Le jeune guerrier, cette nuit, est triste comme le faon dont la mère vient de tomber sous la flèche du chasseur.

Ne puis-je rien pour éloigner ces nuages de ton front et y faire resplendir un rayon de soleil ?

— Généreux sagamo, répond Andioura, mon âme sera toujours triste comme un mois d'hiver ; j'ignore si le printemps n'y entrera jamais ?

Oui, tu peux quelque chose, beaucoup, pour moi.

— Parle !

— J'aime Biche-Blanche, ta fille. Je voudrais en faire la joie et l'orgueil de mon wigwam. Donne-la moi. Que veux-tu en retour ?

Un feu sombre traverse alors la prunelle fauve d'Aontarisati, qui réplique :

— Biche-Blanche est tienne, mais à une condition.

— Laquelle ? Je suis prêt.

— Que tes oreilles s'ouvrent toutes grandes à mes paroles ! C'est au risque de mes jours que j'ai mérité Nénuphar-du-Lac, mère de Biche-Blanche. Fais de même.

— Commande, j'obéirai.

— Demain peut-être, nous nous mettrons en route pour surprendre et attaquer les visages pâles. Accomplis un exploit qui te fasse envier de tes compagnons d'armes, et Biche-Blanche, t'appartiendra.

— Ah ! pourquoi donc toujours les visages pâles ? reprend Andioura avec lassitude. Pourquoi pas les Hurons, les Montagnais, les Algonquins ? N'en avons-nous pas assez versé déjà de ce sang des Français ?

— J'ai dit ! interrompit fièrement le sagamo des Agniehronnons en retournant à son wigwam.

Andioura, près du brasier refroidi, veillait encore, les yeux vers l'infini, que les étoiles s'éteignaient une à une dans l'aube embrumée.

## V

Aontarisati n'avait pas vengé la mort des deux fils de Kiotsaeton, tués à la guerre.

Il fit donc porter un édit dans tout le pays des Agniehronnons, invitant à la guerre tout homme capable de porter les armes.

Tout ennemi, Français ou Indien, qui tomberait entre leurs mains, devait être impitoyablement mis à mort.

Il fallait surtout enlever la bourgade des Trois-Rivières, et faire subir les derniers supplices aux habitants qu'on y capturerait.

C'est au mois de février 1663 que fut conçu ce projet.

Pour en assurer l'exécution, une petite armée d'Agniehronnons alla prendre ses quartiers d'hiver à trois lieues de la place, dans la profondeur de la forêt, où il se construisit un fortin en troncs d'arbres, entourée d'une tranchée. L'Indien croyait non sans raison, surprendre plus facilement les habitants lorsque les neiges épaisses et les froids de loup feraient plus penser à la paix qu'à la guerre.

Les éclaireurs iroquois se hasardèrent jusqu'à deux ou trois milles de la bourgade.

Quelques Algonquins occupés à chasser l'orignal, les surprirent. Abandonnant là leur chasse, ils coururent donner l'éveil aux Trois-Rivières.

On fortifia les bastions et les courtines, on redoubla les gardes et les sentinelles, et l'on attendit. Toutes les nuits, la trompette et le tambour se firent entendre.

Souvent on criait : Qui va là ?



De la redoute furent tirés plusieurs coups d'arquebuse.

L'Agniehrnon, désespérant de ne pouvoir surprendre la place, et ne trouvant pas de chasse dans les environs, retourna dans son pays.

Il n'y fut pas longtemps.

Dès que le Saint-Laurent fut libre de glace, les Iroquois s'élancèrent de tous côtés, en bandes détachées, à la poursuite des Français ou des Indiens, ennemis.

Les Agniehrnons d'Aontarisati, furieux de leur premier échec, résolurent de nouveau d'enlever par surprise la bourgade des Trois-Rivières. Sur le conseil d'Andioura, ils dépêchèrent dans les environs de Montréal et de Québec quelques bandes détachées de leur troupe, afin d'occuper l'attention des Français, et de leur enlever toute idée de descendre ou de monter aux Trois-Rivières.

Cela fait, ils se divisèrent en trois bandes : la première sous les ordres d'Aontarisati, se cacha dans l'épaisseur des bois en arrière des Trois-Rivières ; la seconde, montée dans une dizaine de canots, traversa le Metaberoutin, en face du fort ; la troisième, enfin, sous le commandement d'Andioura, s'embusqua dans un canot à l'intérieur d'une anse dont la pointe élevée le déroba à la vue du fort.

Les Indiens avaient remarqué au fond de cette anse des champs de maïs en culture. Ils pensaient donc que le matin on viendrait travailler à ces champs. Alors, les dix hommes d'Andioura devaient s'élancer sur les cultivateurs, les faire prisonniers, les embarquer dans leur canot et les promener devant le fort, afin d'inciter les Français à se porter à leur secours. Alors, les onze canots en embuscade de l'autre côté du fleuve iraient rejoindre Andioura.

Or, voici ce qui devait arriver.

Les habitants des Trois-Rivières, au comble de l'excitation, se porteraient en masse sur les bords du fleuve, qui pour combattre, qui pour assister à la bataille. Alors, les guerriers d'Aontarisati, formant le gros de la troupe, sortiraient de leur cachette et s'élanceraient sur la ville dégarnie de combattants.

Le lendemain, dans le calme religieux du matin, alors que le soleil montait radieux dans un azur d'une limpidité charmeresse, deux hommes quittaient le parvis de la chapelle de la Conception.

Ils s'entretenaient d'une voix amicale en se dirigeant à pas lents vers l'endroit où des dix Agniehrnons étaient en embuscade sous la conduite d'Andioura.

L'un des deux hommes était petit de taille. Il avait les membres frêles, le dos légèrement voûté, la figure mince, encadrée d'une forte barbe grisonnante, le front traversé d'une balafre.

Il portait la soutane du Jésuite.

C'était le père Buteux.

La cicatrice, dont sa figure hâlée était embellie, et ses doigts mutilés, chantaient les souffrances passées du missionnaire.

Si la taille était frêle, le dos voûté, en revanche, la flamme et la détermination qui brillaient dans le regard montraient chez cet homme de Dieu un courage et une énergie plus qu'humains.

Son compagnon était grand et robuste. La figure, complètement rasée, était encadrée d'une chevelure qui retombait sur les épaules en lourdes tresses blanches.

En dépit de cette neige et des rides du front nuageux, des plis amers qui s'étaient formés aux commissures des lèvres fines, cet homme ne devait pas être très âgé.

Tous ses traits, en effet, portaient une empreinte de jeunesse et de bonté mêlée de force. Son pourpoint et ses hauts-de-chausse étaient de velours noirs. A son côté pendait une longue rapière, et à sa ceinture brillait le canon d'un pistolet. Ses bottes de cuir noir étaient tout humides de la rosée du matin.

Le comte de Champflour — c'était lui — ne dépassait guère quarante ans. Depuis le rapt de son fils Jean, qu'il croyait mort, il n'avait pas quitté ses habits de deuil.

Plusieurs fois en lui avait offert en France et au pays des postes enviables. Le comte avait demandé de demeurer aux Trois-Rivières, dans l'espérance de retrouver son fils.

Et, tout espoir perdu, M. de Champflour avait conçu pour l'Iroquois une haine telle qu'il avait juré de finir ses jours en lui faisant la guerre sur le théâtre même où son fils avait péri.

— Comment est Madame la comtesse, ce matin ? demanda le Père Buteux.

— Hélas ! elle n'est pas très bien, répondit le comte. Depuis quinze ans, cette femme souffre plus qu'elle ne veut le laisser voir.

— Pauvre mère !

— Mon révérend Père, un seul remède pourrait la guérir. Ah ! si Dieu voulait faire un miracle et nous le rendre. Mais hélas ! il est bien mort, notre petit Jean adoré, mort pour toujours.

Tenez, mon révérend père, continua le comte, tandis que ses cils se mouillaient, il me semble que c'est hier, tellement tout est vivace dans mon esprit. C'est le dernier soir que j'ai joué avec lui. Le cher enfant avait grimpé sur mon dos, et hope-là, me voilà golopant partout dans la maison. J'étais son cheval de bataille.

Et Jean riait, riait. J'entends toujours son rire d'argent parler dans mes oreilles.

Ah ! non, dit M. de Champflour, en mettant la main sur son cœur, même après quinze ans il vaut mieux ne pas parler de ces choses, ça fait trop mal là.

Et après un moment :

— Mon Jean, aujourd'hui, serait âgé de



vingt ans, et je vous assure, mon révérend père, que la Nouvelle-France aurait un vaillant soldat de plus, et moi, un fils charmant et chéri.

— Et vous n'avez jamais trouvé les ravisseurs ? demanda le missionnaire avec un sympathique intérêt.

— Je l'ignore. J'ai livré nombre de combats à des troupes iroquoises, mais je n'ai jamais revu mon fils. Voilà ce qui me porte à croire que ces barbares l'ont mis à mort sans se laisser attendrir par son âge et sa faiblesse.

— Monsieur le comte, dit le Jésuite avec onction, je comprends l'énormité de votre douleur. Puisse-je vous soulager en m'y associant, je le ferais de grand cœur. Mais ces douleurs sont, je le soupçonne, de celles qui ne se partagent pas, tant elles sont cruelles.

Dieu vous voit et vous entend. Soyez homme, soyez chrétien. Dans quelques années, vous serez uni pour toujours à votre fils. Que sont dix, vingt, trente ans, si l'on songe à l'éternité ?

Le missionnaire et le soldat étaient arrivés à quelques pas des Indiens en embuscade.

Andioura sait par expérience que le missionnaire n'offre jamais de résistance. Aussi, ne pense-t-il qu'à s'emparer du soldat sans perdre un seul homme.

Un guerrier agniehronnon a bandé son arc et se prépare à lancer une flèche à M. de Champflour.

Andioura pose la main sur la flèche et dit au guerrier :

— Arrête, ce visage-pâle m'appartient.

Et s'adressant aux autres Indiens :

— Saisissez-vous de la robe noire. Quand nous serons de retour dans notre pays, je veux que vous racontiez au sagamo ce que vous aurez vu.

Les Iroquois se jettent comme des vautours altérés de sang sur le missionnaire, qui, comme l'avait prévu Andioura, ne présente aucune résistance, dans le secret dessein de porter le flambeau du christianisme au cœur même du pays ennemi.

Son coutelas à la main, Andioura s'avance lentement et avec calme contre le soldat français.

Les Agniehronnon, dont l'habitude est de tomber à l'improviste sur leurs ennemis, comme des panthères qui, des profondeurs des bois, s'élancent d'un bond sur leur proie, regardent muets de stupeur.

Andioura voulait par sa bravoure mériter la main de Biche-Blanche.

Voilà le motif qui le faisait agir quand il s'offrit, à découvert, à son ennemi, sans d'autre arme qu'un couteau.

M. de Champflour, étonné de cette manière d'agir de l'Iroquois, sort l'épée du fourreau, tout en ayant soin de retourner la tête, de peur d'être surpris par derrière.

Alors, rapide comme la pensée, le comte décrit dans l'azur du ciel un moulinet foudroyant.

Andioura, plus agile que le léopard, évite le coup fatal d'un tour de reins.

A son tour, il bondit.

Laissant tomber son couteau, il saisit des deux mains le bras armé de son adversaire, et le force à lâcher son arme.

— A moi, s'écrie aussitôt le jeune homme.

Trois ou quatre Agniehronnon s'élançant sur M. de Champflour et le font prisonnier.

Le missionnaire et le comte, solidement ligottés, sont conduits dans le canot que les Indiens ont caché dans les roseaux de l'anse sablonneuse.

Il s'agit maintenant de mettre à exécution le plan suggéré par Andioura.

Ce dernier donne l'ordre du départ.

Mais à peine ont-ils plongé leurs avirons dans l'eau que les Indiens entendent un vacarme assourdissant du côté de la bourgade.

Or, voici ce qui était arrivé.

Quelques soldats français étaient sortis pour aller faire la pêche sur le fleuve, quand, au large de la grève, ils surprirent les Indiens d'Aontarisati tapis en embuscade.

Ils déchargent leurs armes et reviennent au fort à grands coups d'avirons, poursuivis par les Iroquois de l'autre côté du fleuve.

Le tambour appelle aux armes.

On cherche partout M. de Champflour.

Enfin, les Indiens conduit par le sagamo, cherchant à surprendre la bourgade par derrière, on fait fermer les portes. Sur les courtines, on roule deux canons.

La chaloupe des soldats pêcheurs est assaillie de tous côtés.

Mais, protégés par le canon du fort et les coups d'arquebuse tirés sur les canots ennemis, les Français rentrent dans le fort.

Les habitants n'étant pas sortis de la place le plan d'attaque était encore manqué. C'est ce que comprit Andioura.

En un clin d'œil, il vit que les Agniehronnon ne pourraient surprendre la bourgade, et seraient obligés de fuir devant un ennemi plus fort et mieux armé.

Et pour ne pas s'exposer à perdre les deux captifs qu'il avait dans son canot, il attendit de loin, sans être vu des Français, l'issue de l'escarmouche.

Quand donc il vit la débandade des siens, il donna le signal de la retraite.

## VI

Aontarisati revenait dans son pays, la rage au cœur de l'humiliation qu'il venait de subir devant les visages-pâles de la bourgade des Trois-Rivières. Plusieurs, parmi ses meilleurs guerriers, étaient tombés sous les balles et les boulets de l'ennemi. Un bon nombre avaient été blessés.

— Ah ! s'il avait au moins pu faire quelques prisonniers parmi les Français ou les Hurons



Leurs tourments l'eussent vengé de la honte de la défaite. Mais, loin de là, nombre de ses guerriers étaient tombés les armes à la main.

Le sagamo atterrit enfin à la bourgade de sa tribu.

Andioura s'avance vers lui :

— Grand sagamo des Agniehronnons, dit-il Andioura te demande Biche-Blanche pour sa squaw.

— Et qu'as-tu fait pour la mériter ? répond d'un ton farouche Aontarisati.

Le jeune homme ne dit mot.

Il entraîne le sagamo vers la hutte de ce dernier.

Étendus sur le sol, liés à des pieux disposés en croix de saint André, le missionnaire et le soldat français semblaient poursuivre leur conversation, interrompue par l'attaque des Indiens.

— Regarde, dit avec fierté le fils adoptif du sagamo.

Les visages-pâles pleureront durant nombre d'hivers la perte de leur robe-noire et de leur sagamo. Car c'est le sagamo des visages-pâles que j'ai fait prisonnier, la robe-noire me l'a dit.

Mes frères te diront comment Andioura, qui aime Biche-Blanche, a capturé le visage-pâle à la longue épée.

— Andioura, Biche-Blanche t'appartient, mon fils, s'écrie le sagamo, les yeux allumés.

Guerriers, mes frères, le Soleil nous protège et nous favorise. Je suis heureux du succès de notre expédition, puisque le grand manitou livre entre nos mains le sorcier et le sagamo des visages-pâles.

Des hurlements et des vociférations accompagnés de danses échevellées, accueillirent les paroles d'Aontarisati.

Andioura, tout assuré qu'il fût maintenant de la possession de Biche-Blanche, ne manifesta, cependant aucun signe de joie quand le sagamo lui donna la main de sa fille.

Incapable de démêler les sentiments qui l'agitaient, un remords oppressant le hantait depuis qu'il avait capturé ce visage-pâle à la chevelure de neige.

Et, maintenant qu'il le voyait étendu sur la terre, les membres douloureusement liés en croix, réservé à des tourments dont il ne connaissait que trop la nature, une immense pitié pour le captif naquit dans son cœur.

Pour ne plus voir des yeux et des traits qui le poursuivaient comme une obsession vengeresse il détourna la tête.

— Guerriers, s'écrie tout à coup Aontarisati, dont la voix éclate comme la foudre, ces prisonniers sont à moi, je les ai payés au prix de ma fille unique.

Ces deux visages-pâles, je vous les donne, ils sont les prisonniers de la nation.

Je vous les livre. Faites-en vos délices jusqu'aux premiers feux de l'aurore. Que le jeune Agniehronnon, qui n'a pas encore bandé l'arc

ni fait chanter ou pleurer le prisonnier, s'exerce sur ces captifs.

Demain, quand le soleil éclairera l'entrée de nos wigwams, on attachera les visages-pâles à ces poteaux pour y être brûlés. J'ai dit.

A ces paroles, Andioura, qui ne connaît pas la peur, frissonne de tous ses membres.

Il sait d'avance les atrocités auxquelles vont être sujets les captifs durant cette nuit infernale. Dissimulant, alors, les vifs sentiments qui se combattent dans son âme et bouleversent ses esprits, il ouvre la bouche :

— L'illustre sagamo, dit-il, pour qui j'ai tant d'admiration et de reconnaissance, écouterait-il un conseil de son fidèle guerrier ?

Nous voulons savoir si, comme les Agniehronnons, les visages-pâles peuvent entonner, le sourire aux lèvres, leur chant de mort au milieu du supplice, ou bien s'ils ne sont que de vieilles squaws qui versent des larmes et demandent grâce à la moindre douleur.

Le visage-pâle se laisse facilement abattre par la fatigue ; son corps n'est pas brisé à la noble vie des camps. Laissons, cette nuit, reposer les prisonniers, et, demain, quand ils seront frais et dispos, nous verrons si nous devons manger leur cœur ou le donner en pâture à nos chiens. J'ai dit.

Des murmures de désapprobation accueillent ces paroles. Mais un Ancien, vétéran de cinquante batailles, se lève majestueusement et parle en ces termes :

— Andioura n'a que vingt hivers, mais il a la sagesse du vieillard. Il a raison. Donnons à boire et à manger à ces visages-pâles. Qu'ils étendent sur nos meilleurs peaux de loups-marins leurs membres exténués. Demain, quand ils se seront remis de leurs fatigues, nous leur ferons entonner leur chant de mort. Notre jouissance, pour être un peu retardée, n'en sera que plus vive. J'ai dit.

Le sagamo se tourne vers la tribu. Il impose silence d'un geste autoritaire et dit :

— La jeunesse et la vieillesse ont parlé ; leur bouche a proféré des paroles sages. Attendons.

Andioura, je te laisse la garde des deux prisonniers. J'ai dit.

Un éclair de joie, qui n'échappa pas au rusé sagamo, brille dans la prunelle ardente d'Andioura.

## VII

Le camp est plongé dans le sommeil.

Près d'une hutte en écorces de bouleau recouverte de roseaux tressés en nattes, Andioura veille à la lumière d'un feu qu'il semble ne pas vouloir ranimer.

Assis, les jambes croisées, il fume son petunoir dans une impassibilité feinte, car, sous son crâne gronde tout une tempête de pensées.

De temps à autre, il jette sur les huttes endormies des regards anxieux.



A quelque pas de là sont attachés les deux captifs.

Le missionnaire a obtenu de son gardien de lui détacher un bras. Il lit son bréviaire, le front serein, comme s'il eût été dans un oratoire, et non lié au milieu de ces Indiens qui lui feront subir d'horribles tortures.

M. de Champflour dort paisiblement.

L'aboïement de quelque chien ou le hurlement de quelque fauve troublent seuls la paix enveloppante de cette nuit pure et calme qui précède la scène sanglante dont sera témoin l'aurore.

Que se passe-t-il dans l'esprit d'Andioura ?

Comment donc ce jeune homme, dont les circonstances néfastes de la vie ont fait un Indien farouche, n'est-t-il pas heureux de cette prise qui flatte si fort son orgueil d'Iroquois, orgueil souvent poussé jusqu'au ridicule ?

Pourquoi ne se réjouit-il pas de cette capture, surtout parce qu'elle lui mérite Biche-Blanche, la fameuse beauté des Agniehronnons, la fille charmante d'Aontarisati le sagamo, celle qu'il aime avec toute la fougue et les illusions de la jeunesse ?

Et cependant, l'âme de l'Indien est triste jusqu'à la mort. Il ne quitte plus des yeux le soldat à chevelure blanche. Son regard est chargé de compassion.

C'est en vain qu'il s'irrite de ce sentiment de pitié pour un prisonnier, qu'il prend pour de la lâcheté.

Plus il regarde M. de Champflour, plus il s'attendrit.

Une seconde nature ne peut jamais, quoi que l'on fasse et quoi que l'on dise, supplanter celle que nous apportons en naissant.

Andioura avait été dompté à la vie de l'Iroquois; il avait adopté les mœurs et les habitudes de cette race sauvage et cruelle, mais son cœur était resté français, son âme appartenait au Dieu qui l'avait fait chrétien.

Andioura demeurait le fils du comte et de la comtesse de Champflour, l'héritier d'un sang noble et généreux.

Soudain, il fait un mouvement brusque, comme pour se lever.

Il se rasseoit avec accablement.

— Biche-Blanche, murmure-t-il.

Je perdrais pour toujours la fille d'Aontarisati que j'aime plus que mon arc et mes flèches, plus que tous les combats qui m'ont donné de la réputation, plus que moi-même.

Et soudain, comme s'il eût voulu chasser une image enchanteresse qui le retenait cloué sur sa natte, et l'empêcher d'obéir à la résolution qu'il venait d'arrêter, il se leva d'un mouvement énergique.

Il dirige ses pas vers le soldat prisonnier et le touche à l'épaule.

Il lui pose un doigt sur les lèvres.

Toujours sans prononcer une parole, il prend le couteau qui pend à sa ceinture.

Le commandant des Trois-Rivières n'est pas encore remis de son étonnement qu'il est libre.

Alors, Andioura tend le bras dans la direction du Metaberoutin en faisant comprendre par signes au visage-pâle qu'il trouvera un canot sur la grève.

M. de Champflour s'adresse au missionnaire :

— Mon révérend père, dit-il, faites comprendre, je vous prie, à cet Iroquois, que jamais je ne partirai seul d'ici, que jamais je ne vous abandonnerai à la fureur de ces barbares. Nous avons été pris ensemble, nous mourons ensemble.

Alors, entre ces deux héros de la patrie et de la foi, c'est un combat de générosité.

Le missionnaire, enfin, ayant interprété les paroles de son compagnon, Andioura coupe les liens du Jésuite.

Il dit avec tristesse :

— Vous êtes libres tous les deux. Suivez-moi.

Vous monterez dans mon canot, et vous retournerez auprès de vos frères les visages-pâles.

Andioura marche en silence, quand il réprime un cri de rage et de surprise. Lui barrant le chemin, les bras croisés sur la poitrine, et un sourire de dédain aux lèvres, se tient Aontarisati, le sagamo des Agniehronnons.

Un désir terrible traverse le cerveau d'Andioura, qui porte la main à son couteau.

Un souvenir doux et calme, frais comme l'eau d'un ruisseau dans les chaleurs torrides de l'été, celui de Biche-Blanche, se présente à son esprit.

Son bras retombe inerte.

Aontarisati n'a pas été sans surprendre le mouvement agressif d'Andioura, mais il n'a pas bougé.

— Andioura, dit-il enfin d'une voix basse et grave, Aontarisati savait que les ours ne s'entre-dévorent pas, que les loups ne font pas la guerre aux loups. Pourquoi le frère laisserait-il torturer son frère ?

— Je savais que le fils des visages-pâles ne laisserait pas mourir les siens, puisque, hier son cœur s'est attendri quand j'ai commandé de livrer les captifs à la torture.

Robe-noire, dis à ton frère que celui qu'il croit un enfant des bois, que celui qui l'a fait prisonnier, est un visage-pâle comme lui-même.

Le comte de Champflour, en entendant ces paroles, s'appuie contre un arbre, ployant sous le poids d'un fou pressentiment qui s'est emparé de lui.

— Et que ce visage-pâle, qui voulait délivrer les prisonniers, a vécu quinze hivers avec les Agniehronnons.

— Ensuite ! Ensuite ! s'écrie le comte haletant.

— Qu'une nuit d'été, il fut enlevé dans une chambre du fort des Trois-Rivières, après qu'une sentinelle eût été tuée.



— Continue ! Continue ! implore M. de Champflour à demi-suffoqué par la joie.

— Et que la mère de l'enfant tombait sans vie près du lit de son enfant.

— Mon fils, s'écrie le comte de Champflour d'une voix qui retentit dans les ténèbres et met toute la bourgade sur pied.

Le comte s'élançait vers Andioura, le presse sur sa poitrine et le couvre de baisers.

— Mon enfant ! mon fils ! mon Jean ! ne cesse-t-il de répéter, la voix entrecoupée de sanglots.

— Mon père ! soupire Andioura, je vais donc être heureux enfin !

### VIII

Huit jours plus tard, un canot quittait le rivage du pays des Agniehronnons pour se rendre aux Trois-Rivières.

Il y avait, à bord de l'embarcation, le comte de Champflour, Jean, son fils, redevenu Français, Biche-Blanche, rayonnante, le Père Bu-

teux, et le sagamo Aontarisati, dont la tribu venait d'être convertie par le missionnaire, et qui se rendait à Québec pour traiter de la paix avec Ononthio.

Rodolphe GIRARD.

(*L'Almanach Rolland*)

### UN BIFTECK

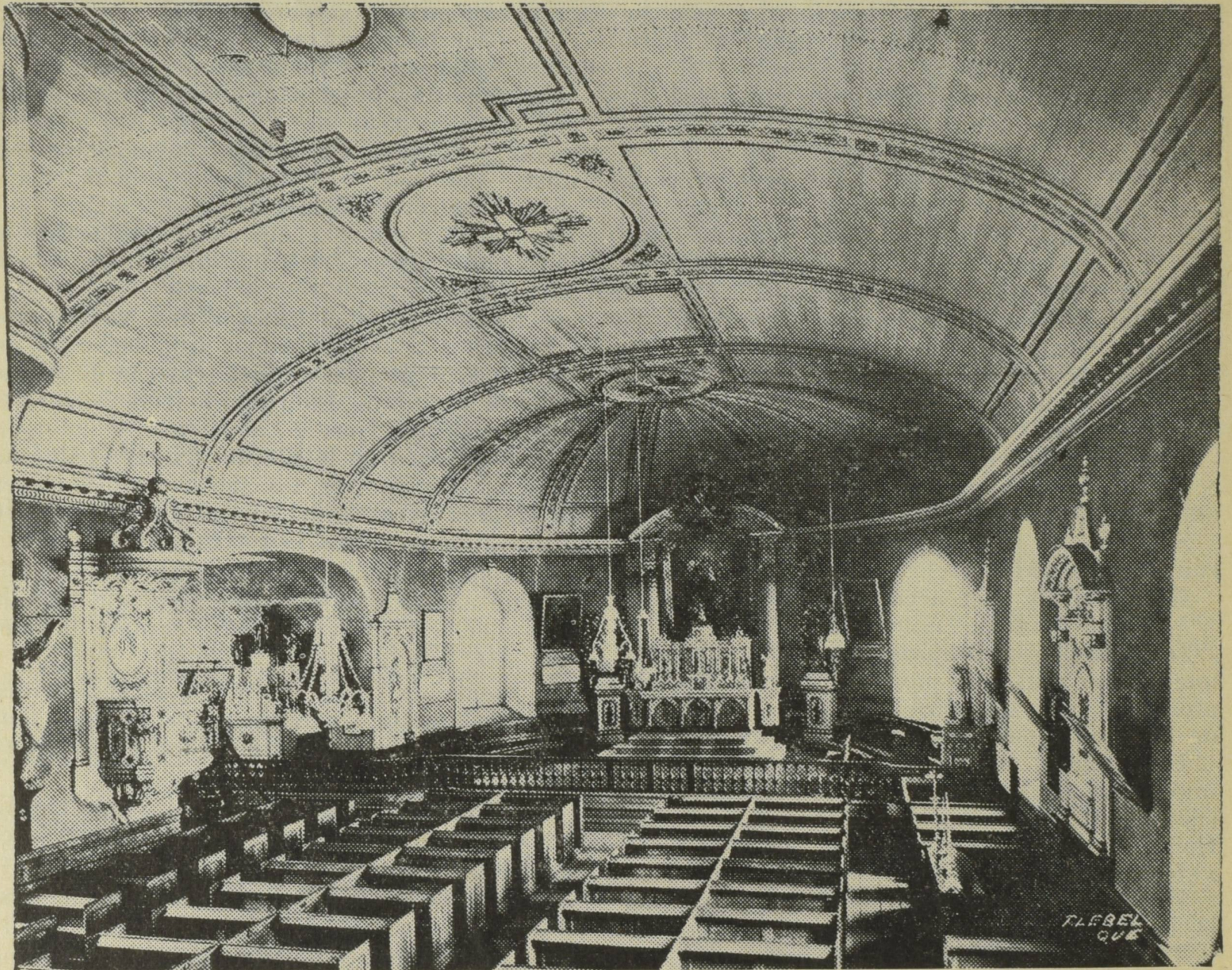
Clairville, l'auteur dramatique qui signa quelques vaudevilles à succès avec Labiche, sortait un jour d'un restaurant où il venait de déjeuner. Le patron n'ignorant pas qui était son convive, s'approcha de lui, un sourire obséquieux sur les lèvres...

— Monsieur a bien mangé ?

— Oui répondit vaguement Clairville.

— Le bifteck était bon ?

— Excellent... Depuis que je l'ai mangé, il me semble que j'ai en moi une force de plusieurs chevaux...



VUE DE L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DES ÉBOULEMENTS DÉTRUITE PAR UN INCENDIE



## Le marteau



ÉTAIT un " bourgeois ", bien sûr, puisqu'il portait une touloupe de loutre, un bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils et de confortables bottes sous lesquelles on devinait de triples chaussettes de laine angora. Il avait tourné dans la " perspective " et les hautes murailles du Kremlin avaient disparu dans la brume froide. Un brouillard blanc mangeait la rue par les deux bouts ; en y regardant de près on s'apercevait que ce n'était pas du brouillard, mais une petite farine de neige ferme qui sifflait comme un fouet et pressait l'unique passant.

Un " bourgeois ", oui, et un riche bourgeois encore, comme en témoignaient sa pelisse opulente, son pas assuré dans la trouble atmosphère du soir, son air de ne craindre rien ni personne, même pas le peuple d'espions que l'on devinait de-ci, de-là, aux aguets derrière les murailles de Léninegrad, l'ancien Moscou des tsars.

Donc, un " bourgeois " non seulement riche mais surtout influent, bien protégé par quelque, puissant de l'heure, et pourquoi pas, après tout l'un de ces puissants lui-même ?...

Cette dernière pensée fit réfléchir une seconde l'ombre qui guettait, confondue dans la neige tombante. Puis la convoitise fut plus forte et poussa en avant la forme blottie contre le mur. Des pieds horriblement rouges et enflés coururent, nus sur le gel, dans un glissement irrésistible. Un bras se leva...

Le passant dut sentir venir le coup ; ou bien son ange gardien ayant jugé que l'heure finale n'était pas sonnée encore le poussa pour l'écartier de ce qui s'abattait implacablement : le marteau brandi écrasa la neige, et le " bourgeois ", retourné, se jeta sur son assaillant dans un réflexe défensif.

Sous ses mains, deux minces poignets se tordirent, tellement maigres, tellement faibles, qu'après avoir frappé ainsi dans le vide ils se trouvaient avoir épuisé toutes leurs forces et se laissaient pétrir sans même essayer de se dégager.

— Un enfant !... fit le passant avec un dédaigneux mépris, attirant à lui et regardant de tout près le gibier de potence qu'il maintenait sans aucune peine.

L'homme avait, en effet, sous les yeux, l'un de ces " loups " à demi sauvages, arrachés des bras de leur mère par un État désordonné, et jetés au pavé avec cette incohérence grandiloquente et incorrigible qui est l'un des côtés tragiquement risibles du bolchevisme.

" Dès sa naissance, l'enfance appartiendra à la nation. "

C'était là une des molécules infimes de cette " propriété ". Il ne payait pas de mine !.....

Sauvage et nu, avec de grands cheveux noirs que les ciseaux n'avaient jamais touchés et des yeux gris piquetés d'or sous des paupières frémissantes, le jeune spécimen de la civilisation russe faisait à la fois peur et pitié. On le devinait affamé, décidé à tout, affilié peut-être à l'une de ces bandes enfantines dont on se racontait tout bas les sinistres exploits, et poussé sans doute hors de la troupe par une fringale plus aiguë, réclamant impérieusement une proie immédiate pour lui seul.

Dévaliser un passant après l'avoir assommé n'était qu'une amusette pour les enfants-loups de Moscou ; celui-ci semblait désespéré d'avoir raté son coup, et regardait d'un œil flamboyant le marteau tombé dans la neige. L'homme qui avait failli recevoir cette masse d'acier sur la nuque la poussa dédaigneusement du pied.

— Tu n'as pas su t'en servir, hein, mon jeune étourdi ?... fit-il avec un rire paisible. C'est un joli instrument, pourtant ; où l'as-tu volé ?...

L'enfant se redressa ; il était mince, efflanqué, trop long pour les quatorze ans que marquait son visage.

— Pas volé, grogna-t-il ; on nous les donne.

— Qui donc ?.....

— Les maîtres, à l'enseignement fraternel du peuple.

— Vraiment ?... fit l'homme au manteau de fourrure ; tu vas là, toi ?... pour t'instruire ?...

— Non, fit crûment l'abandonné ; pour me chauffer.

Ce fut alors, et parce qu'à ce mot il claquait des dents, que son interlocuteur regarda mieux l'in vraisemblable accoutrement dont le malheureux " enfant de la nation " était revêtu.

C'était une chemise, une de ces chemises russes boutonnées sur le côté de la poitrine et ornées au col d'une mince broderie au point lancé ; mais depuis longtemps la broderie avait disparu, et l'une des manches, arrachée, laissait sortir un bras osseux, à la peau violette. Une ficelle serrait à la taille cette tunique d'un nouveau genre ; un embryon de pantalon de cosaque, débris revenu du front après d'héroïques aventures, suffisait à la pudeur rudimentaire du " loup ". Quant aux jambes, elles portaient d'inouïes molletières faites de chiffons ignobles, entortillés soigneusement et retenus par des bouts de fil de fer.

— Je parie que tu as faim ? dit l'homme au somptueux manteau.

Il parlait brusquement, rudement même, peut-être pour dissimuler une pitié naissante.

Son minable assaillant ne répondit rien, mais les prunelles brillèrent comme deux étoiles sous sa toison embroussaillée, et on entendit des dents claquer, ainsi que celles d'un chien en happant au vol un morceau de pain.

Le bourgeois haussa les épaules.

— Viens, dit-il ; je te donnerai à manger.

Le " loup " eut un tressaillement qui agita



toute sa mince personne ; à cette promesse inattendue, il oubliait sa tentative de crime, et le châtiment possible, et la terreur mêlée de haine que cet homme si bien vêtu lui inspirait. Immédiatement il fit un pas en avant, prêt à suivre respectueusement ce riche partout où celui-ci voudrait emmener sa misère. Mais :

— Ramasse ton marteau, ordonna l'homme ; bien, donne-le-moi ! . . .

Il fallut obéir, avec l'horrible crainte de se voir à la fois déçu et puni, recevant, en guise de repas, un bon coup de la machine à assommer sur le crâne. Mais l'étranger se contenta de glisser le marteau dans l'une des poches de son manteau de fourrure, en disant d'une voix tranquille :

— Là ! Ce sont des choses qu'il vaut mieux ne pas laisser traîner . . . quoique, en somme, elles me paraissent d'un usage assez courant dans ce beau pays ! . . .

Ils s'éloignèrent. L'enfant marchait tête basse, se coulant sur les pas de l'homme, respirant de toutes ses forces une odeur chaude de cigarette, de fourrure mouillée, de cuir et d'eau de Cologne, qui flottait dans le sillage de celui qu'il avait voulu tuer. La neige ne tombait plus, mais un brouillard glacé montait, et ils y disparurent comme on se noie dans la mer.

A l'hôtel du Peuple (organisation sociale soviétique), les commissaires-domestiques ouvrirent les yeux effarés à la vue du singulier compagnon que ramenait avec lui le Français-écrivain que l'on tenait en surveillance. Il y eut même un rapide coup de téléphone au G. P. U. ; le camarade-portier demandait des ordres. Le Guépéou répondit de laisser faire et d'observer. Alors le portier ferma intérieurement sa loge à double tour pour ne pas être dérangé, et s'installa à l'écouteur des microphones disposés dans l'appartement du voyageur qui venait de rentrer en si singulière compagnie.

Tout d'abord, il n'entendit pas autre chose qu'un bruit caractéristique de machoires affamées. La voix du Français-écrivain-voyageur disait de temps à autre :

— Un peu plus ? . . .

Ou bien :

— Veux-tu boire ? . . .

Ou encore :

— Quelle fringale, mes amis ! . . . Attends un peu, le thé est bouillant tu vas te brûler.

Puis quelques ordres donnés au camarade-domestique :

— Veux-tu faire dresser un lit près du mien, petit frère ? . . . Par le froid qu'il fait, je ne veux pas laisser cet enfant passer la nuit dehors.

Il y eut ensuite des allées et venues, les bruits sourds de meubles que l'on déplace. La porte de la chambre se ferma enfin, et le portier se cramponna de plus près aux écouteurs, pendant que la conversation allait devenir intéressante. Mais au bout de quelques secondes des ronflements sonores s'élevèrent en

cadence : l'enfant-loup (à moins que ce fût le voyageur) dormait.

Le portier, enchanté au fond, rappela le G. P. U. pour lui dire qu'il n'y avait rien à signaler, et s'en fut rôder à pas de velours du côté de l'office, afin d'écouter ce que disaient les commissaires-valets de chambre en jouant au loto.

. . . Cependant, dans la chambre du Français, celui-ci interrompit tout à coup ses ronflements et s'assit sur son séant comme un homme parfaitement réveillé. Il n'y avait pas d'autre lumière que celle qui émanait des tisons qui rougeoiaient dans la vaste cheminée, car, en plus du chauffage des bouches de chaleur, ce personnage, fortement recommandé, avait obtenu du feu.

Il distingua l'enfant-loup, accroupi sur ses talons devant le foyer et tendant ses maigres mains à la braise. Malgré l'abondante nourriture absorbée, cet être débile avait encore froid. Il n'avait pas somméil, ayant dormi le long d'un mur pendant les trois quarts de la journée pour tâcher d'oublier sa faim.

Le Français sauta du lit sur lequel il s'était couché tout vêtu, et s'approchant sans bruit de l'enfant, il lui jeta sur les épaules son manteau de fourrure tout tiède encore de sa propre chaleur.

Le petit misérable tressaillit, surpris ; puis, gagné par le bien-être, il se leva dans le somptueux vêtement, ramenant sur lui les lourds pans qui lui versaient une si agréable sensation. Ses yeux gris se levèrent vers ce bienfaiteur inconnu, qui, au lieu de le frapper comme il en aurait eu parfaitement le droit, l'avait rassasié et réchauffé ; une expression de reconnaissance passa dans les prunelles farouches et les adoucit un instant, puis fut remplacé par une interrogation mélangée de crainte obscure.

— Pourquoi m'as-tu comblé au lieu de me punir ? criaient ces yeux ; dans quel but t'es-tu fait si bon alors que j'ai été si mauvais ? . . . Tu es le premier qui se penche sur ma misère. Que me veux-tu ? . . . Si c'est pour me rejeter ensuite dans mes ténèbres affamées, il valait mieux ne m'en point sortir, car maintenant que j'ai connu le goût de ton feu et de ton pain je serai plus malheureux qu'autrefois encore.

Le langage rudimentaire de l'enfant-loup aurait été bien incapable de traduire ces pensées ; mais ses prunelles les exprimaient clairement, et l'homme qui les considérait avait l'habitude de lire dans les regards humains : il comprenait.

— Non, je ne te renverrai pas, dit-il doucement. Je te garde.

Le petit, rassuré, eut un soupir brusque et ferma les yeux. Il n'en demandait pas davantage. Cependant, la voix continuait, très basse parce qu'il fallait se méfier des écouteurs :

— Je t'emmènerai dans mon pays ; que ne puis-je y emmener aussi tous tes pareils, qui



souffrent et qui deviennent mauvais à force d'ignorance et de malheur ?... Mais c'est impossible. Toi, du moins, tu seras sauvé. Tu apprendras à travailler et à vivre.

Hélas !... Le loup ne connaissait qu'un genre de travail : celui qui consiste à guetter son semblable au coin de la rue et à le dévaliser pour pouvoir manger !...

— Tu me rendra mon marteau ?..... demanda-t-il d'une voix rauque.

— Non, répondit le Français ; je te donnerai une faucille.

L'enfant fit la moue ; évidemment, il jugeait que la machine à tuer la plus pratique était celle qu'il avait jusqu'à ce soir maniée avec bonheur.

Il hocha la tête, regarda encore d'un œil ambigu celui qui l'avait dompté, et se roulant en boule dans les plis du manteau manifesta, par un bâillement sonore, que le sommeil était enfin venu.

\*

\* \*

— Nous aimons à croire, cher camarade, que votre séjour dans notre ville ne vous a laissé que des impressions favorables à notre régime. Vous avez pu voir nos écoles, nos usines, nos ateliers ; vous avez pu constater nos progrès incessants, mesurer notre production croissante. Nous espérons que de retour dans votre pays vous vous ferez l'interprète des vœux de l'URSS, et userez de votre influence pour nous ouvrir les débouchés commerciaux que notre activité mérite.

Francis Brosso écoutait d'une oreille attentive les paroles de son vis-à-vis. Il connaissait déjà la tirade : c'était, à peu de choses près, le même refrain qui lui avait déjà été chanté lors de son arrivée en Russie, six mois plus tôt.

Mais, à cette époque-là, il les avait écoutées dans un tout autre sentiment !...

D'opinions très avancées, écrivant volontiers de violents pamphlets politiques et collaborant aux pires organes de l'anarchie, il était venu au pays des Soviets dans un élan d'enthousiaste fervent. Délégué de son parti, fortement accrédité auprès des puissants de l'heure, il avait été reçu à bras ouverts, et l'on comptait sur lui pour faire en France, à son retour, l'apologie du système révolutionnaire que les masses n'accueillaient encore qu'avec réserve et méfiance.

Seulement, on n'avait pas prévu l'impression néfaste que produirait sur l'étranger la vue de la misère publique ! Francis Brosso était un "emballé", un violent, mais aussi un sincère. Mis en présence des résultats du régime, il ne tarda pas à faire de profondes réflexions qui le ramenèrent inmanquablement en arrière.

Aujourd'hui, on lui demandait de se faire l'apôtre de ces doctrines insensées qu'il avait jadis prônées, et de prêter son talent pour les répandre de tous côtés dans le monde. Sa conscience réveillée criait : "Non !"

La rencontre qu'il avait faite la veille au soir achevait la déroute de ses opinions libertaires. Toute la nuit, au cours d'une amère insomnie, il avait considéré l'enfant-loup, fils de père et de mère inconnus, déchet d'humanité, affamé, sans instruction, ravalé au rang de la bête, et auquel sa patrie n'avait su donner autre chose qu'un instrument de meurtre en lui apprenant à s'en servir. Fallait-il que la France connaisse un semblable abaissement et de telles abjections ?

Francis écoutait le délégué soviétique et baisait les paupières pour dissimuler l'éclair de son regard indigné. Sa franchise naturelle le poussait à se révolter, à crier son horreur, son refus de servir la mauvaise cause. Si sa vie seule avait été en jeu, il se serait laissé emporter par ce mouvement révolté de son âme ; mais il pensait à l'enfant affamé, à demi sauvage, qui attendait là-bas, dans la chambre de l'hôtel du Peuple, et qu'il fallait sauver...

— Certainement, promit-il, dès mon retour en France j'écrirai un livre sur le mouvement bolcheviste. J'écrirai aussi des articles ; vous pouvez y compter.

Le délégué, petit homme chauve, envahi de graisse, l'observait et se frottait les mains.

— Et... peut-on savoir l'impression que vous emportez ?... demanda-t-il.

— J'emporte le souvenir d'une grande nation, répondit vivement Brosso, et d'un peuple digne des meilleures destinées.

Satisfait, le bolcheviste se leva.

— Voici votre passeport visé, dit-il aimablement en tendant au journaliste le livret gris timbré d'une étoile rouge.

— Merci ! dit Francis sans le prendre ; voudriez-vous y ajouter quelque chose ?...

L'autre eut un petit mouvement de recul, l'attention mise en éveil par le ton de son visiteur.

— J'ai rencontré, hier soir, un petit mendiant, reprit l'écrivain d'un air désinvolte ; des mendiants, il y en a partout, hélas !... En France autant qu'ailleurs !... Mais celui-ci m'a fait particulièrement pitié, parce que moi aussi, à son âge, j'étais misérable et orphelin. Je l'ai recueilli ; de désirerais, si possible, l'emmener avec moi. J'ose croire que la République des Soviets ne me refusera pas cette faveur ?...

— Hum !... certainement non ! Certainement... hum !... Et, comment est-il, ce petit ?... Il ne faudrait pas qu'il donne une mauvaise impression du régime, vous comprenez !... Évidemment... nous reconnaissons que certaines tares physiques et morales ne feraient pas bon effet à l'étranger si elles étaient connues ! Que voulez-vous ?... Nous ne sommes pas organisés encore !... Il y a bien des choses qui demandent une sérieuse révision...

— Mais c'est parfaitement compréhensible !... s'écria Francis d'un ton jovial ; d'ici trois ou quatre ans, vous aurez établi l'équilibre !... Mais n'anticipons pas : ajoutez quel-



ques mots sur le passeport, mon cher camarade, et donnez-moi l'autorisation d'emmener ce gamin.

— A la condition que vous l'habillerez convenablement, fit le délégué avec un gros rire ; nous ne voulons pas étaler nos loques au delà des frontières.

— Je comprends ça, marmotta Brosso.

L'autre ne l'entendit pas : il s'était rassis et sa plume courait rapidement sur le livret gris timbré de rouge.

— Sexe ? interrogea-t-il.

— Masculin, répondit Francis.

— Age ?

— Quatorze ans, à peu près.

— Prénom ? Numéro d'inscription ?

— Dimitri, fit le journaliste au hasard ; quant au numéro... j'ai négligé de m'en informer, et je me demande si mon protégé le connaît seulement !...

Le délégué haussa les épaules et gémit :

— Voyez-vous comme c'est encore désordonné, tout cela ?... Les temps viendront, les temps viendront, cher camarade, où vous verrez une Russie prospère, heureuse, libre sous le signe de la faucille...

— ...et du marteau, je sais bien, coupa Francis avec un petit sourire ironique.

Le délégué signait hâtivement ce qu'il venait d'écrire, apposait un nouveau tampon sur le passeport et le tendait à Brosso qui l'empochait d'un air satisfait.

— Quand partez-vous ?...

— Ce soir même, répondit le Français.

Et serrant sans empressement la main molle et froide que lui tendait le bolchevick, il se retira en hâte parce qu'il lui tardait de retrouver l'être minable dont il s'était fait le sauveur.

\*

\* \*

Une petite gare en planches... des monceaux de neige écrasant les toits, les arbres, la voie, la plaine.

Dans un coin du compartiment, Francis, enseveli sous sa fourrure, regarde en face de lui le petit être réchauffé, heureux, qu'il emmène. Dans l'écartement du manteau de peau de bique apparaissent des yeux confiants, gris pointillés d'or, et un nez mobile rosi par le froid.

— A la station prochaine, c'est la frontière, dit Brosso en souriant.

Les yeux gris expriment de la joie et de la crainte.

— Pourvu qu'on nous laisse passer !... balbutie le "loup" devenu agneau.

— Quelle raison aurait-on de nous empêcher ? dit Francis en haussant les épaules ; mon passeport est en règle.

— Oui ! mais tu as peut-être trop parlé en route, riposte l'enfant ; tu m'as parlé à moi, sans prendre garde aux oreilles qui pouvaient t'en-

tendre ; tu m'as raconté des choses de ton pays, et tu m'as trop dit qu'il ne ressemblait pas à celui-ci. En faisant l'éloge de ta France, tu as dit du mal de ma Russie. Tu n'as pas pris garde, Barine. Tu n'as pas assez pris garde !...

Le silence retombe entre eux. Cependant, la halte se prolonge ; des employés en petite casquette plate, grelottants sous leurs manteaux doublés de peaux de renards, vont et viennent sur le quai. Francis, impatienté, baisse la vitre et interroge :

— Camarade, veux-tu me dire si nous allons rester longtemps ici ?.....

L'interpellé lève le nez.

— Tant qu'il plaira au Soviet local, petit frère, répond-il. On a reçu un coup de téléphone de Moscou, et il paraît qu'ils vont venir fouiller le train.

— Merci, fait Francis d'une voix très calme.

Il rentre, remonte la glace, et son regard rencontre les yeux gris, complètement affolés :

— On va fouiller le train ! C'est pour toi ! C'est pour t'arrêter, toi !... jette le "loup" d'une voix qui traduit son désespoir et son angoisse.

— Pourquoi moi ?... Pourquoi ne serait-ce pas un autre voyageur indésirable ?... insinue Brosso pour le rassurer.

Mais il sent en lui-même une prescience qui répète : " N'essaye pas de te donner le change : tu sais bien que c'est toi qu'on va arrêter. "

— Barine, il faut fuir, dit résolument le "loup".

Francis réfléchit.

— Te sens-tu de force à faire huit verstes à pied, dans la neige ?... demanda-t-il.

— Huit et même davantage pour te sauver, répond l'enfant avec fougue, partons !

— Soit. Nous allons descendre à contre-voie, propose le journaliste, et nous profiterons des remblais de neige pour gagner les champs. Nous suivrons la voie, ainsi nous ne pourrons pas nous tromper. En approchant de la frontière, il faudra sans doute faire un long détour... enfin !... que Dieu nous protège ! !...

Depuis bien longtemps, depuis les jours d'une pieuse enfance oubliée, Francis n'avait pas imploré ce Dieu dont il vient de prononcer le nom béni !... Il l'invoque aujourd'hui dans le péril et se jure de ne plus être infidèle à sa foi.

Tous deux remorquant à grand'peine la valise pesante, ils longent le haut remblai de neige glacée et se dissimulent de leur mieux derrière des wagons vides qui sont garés le long du second quai. Ils espèrent que personne ne les a aperçus ; du moins, on n'a pas donné d'alarme. Derrière eux, bientôt, disparaissent les bâtiments de bois, le train stoppé, les arbres tout blancs. Ils se trouvent en pleine campagne, avec de la neige jusqu'aux genoux, et devant eux le double ruban mince de la voie dégagée, rails luisants qui lui serviront de guide, mais qu'ils



n'osent longer de trop près pour ne pas être vus.

Le " loup " chemine, les dents serrées, déjà à bout de forces.

— Tant pis si je tombe, pense l'âme enfantine ; il me laissera en route, mais du moins il sera sauvé, lui.

\*

\* \*

Des fumées ont annoncé au loin la gare-frontière. Un long bois de sapins, à gauche, permettra aux fugitifs de passer à distance. Pourvu qu'il n'y ait pas de gardes-rouges faisant leur ronde !... Pourvu qu'il n'y ait pas de fils de fer barbelés, ni de chausse-trapes invisibles dans la neige !...

Une gourde de rhum emportée par précaution a été une source providentielle. Tour à tour les lèvres de Francis et celles du petit être y ont puisé la force et la chaleur. A l'abri des sapins, ils glissent, grlottants, le cœur serré d'une angoisse épouvantable.

— Par ici !... petit, par ici !... chuchote Brosso qui a trouvé une sorte de tranchée abritée où la marche est plus commode ; viens, baisse-toi pour passer sous cet arbre. Au fait... comment t'appelles-tu ?...

— Sonia.

— Hein ?...

Stupéfait, le journaliste se redresse et regarde cette silhouette si mince sous l'épais vêtement qui flotte autour d'elle.

— Sonia ! répète-t-il ; Sonia ! Puis il part d'un éclat de rire. Ah ! ah ! ah ! Moi qui ai fait marquer sur mon passeport que tu t'appelais Dimitri et que tu étais un garçon !

Et le petit être soupire, mélancolique :

— Quand il s'agit de mourir, que l'on s'appelle Dimitri ou Sonia, qu'est-ce que cela peut bien faire ?.....

Ils sont arrivés à hauteur de la gare et distinguent là-bas un mouvement, une animation insolites. Des gardes-rouges circulent ; un officier barbu se démène.

Sonia, à bout de forces, se laisse choir contre la neige amoncellée du remblai.

— On doit avoir fouillé le train là-bas, à l'autre gare... on ne nous a pas trouvés... et le téléphone a marché vite ! soupire-t-elle.

C'est exactement l'avis de Francis Brosso.

Oui, c'est bien eux que l'on recherche ; il se souvient de certaines notes prises imprudemment, enfermées dans un tiroir de sa chambre, et retrouvées déplacées quelques jours après. Espionnage, rapports, méfiance... O douce atmosphère de l'actuelle Russie ! !...

— Barine, va-t'en, ordonne Sonia d'une voix rauque ; toi seul, en courant vite, tu peux te sauver. Regarde, ils viennent par ici ; on a vu nos traces dans la neige.

— Je ne t'abandonnerai pas, petite ! répond Francis indigné.

— Mais ils ne me feront rien, à moi !... dit-elle avec un rire amer ; c'est à toi seul qu'ils en veulent. D'ailleurs : j'ai mon marteau. Je l'ai repris dans la poche de ton touloupe, et maintenant que grâce à toi j'ai retrouvé des forces, je saurai bien m'en servir. Va-t'en, je t'en supplie !...

Il hésite, jette encore un coup d'œil vers la gare et voit qu'en effet des patrouilles s'en détachent ; il y en a une qui vient vers le bois...

Alors, se penchant vers Sonia, il enlève dans ses bras le mince corps qui ne pèse guère.

— Nous ne nous sauverons pas l'un sans l'autre !... gronde-t-il.

Et il l'emporte, courant comme un fou dans la neige où il trébuche à chaque instant.

Ce fut une galopade insensée, au hasard, sous les gifles violentes des branches d'où dégringolaient de blanches averses glacées et dont les bras semblaient vouloir arrêter les fugitifs.

On les avait repérés, et ils entendaient les cris de triomphe des gardes-rouges ainsi que les exhortations de l'officier qui les conduisait :

— Dès que vous les apercevrez l'un ou l'autre, faites feu, entendez-vous ?... disait féroce ce dernier.

Une sente apparut enfin, à peu près déblayée, au bout de laquelle se dressait un poteau surmonté d'un disque bigarré.

— La frontière !... haleta Francis, accélérant le pas.

Mais il poussa un plainte douloureuse : son pied venait de se tourner sur une énorme racine, et il tomba, entraînant Sonia dans la neige.

Elle se releva d'un bond, brandissant son marteau d'un geste résolu. Un instant, Brosso, affrayé, crut de sa part à une trahison inattendue... Mais non : elle faisait face à l'un des soldats bolcheviks !.....

Se détachant de sa troupe, suivant scrupuleusement les traces des pas de Francis, l'homme arrivait, riant d'avance à la pensée de la récompense qu'il aurait méritée tout seul. Comme dans un éclair, le journaliste vit un canon de fusil braqué sur lui, puis Sonia bondissant ainsi qu'un loup. Il y eut un bruit mat : le garde-rouge s'effondra dans la neige...

— Viens, souffla alors une voix haletante ; si tu ne peux marcher, je te traînerai, je te porterai... Nous sommes sauvés, Barine, la frontière est là, il y a des gendarmes qui nous regardent venir !...

\*

\* \*

Sonia a appris à manier la faucille dans une belle ferme de la Brie, où Francis Brosso l'a installée. Elle a appris bien des choses encore !... De l'enfant-loup, sans religion et sans instruction, la civilisation française a fait une vaillante chrétienne, robuste et sage.

Elle n'a gardé de son épouvantable passé qu'une immense reconnaissance pour son sau-



veur. Et Francis, devenu le leader du parti de l'ordre, ne regrette pas non plus l'expérience qu'il a tentée et qui aurait pu lui être néfaste.

Quand sonneront les cloches de Pâques, dans l'église du village où jadis le journaliste fut baptisé, on bénira son mariage avec Sonia, la petite Russe, et l'épousée demandera à Dieu d'envoyer à sa patrie un sauveur qui, renversant les marteaux meurtriers, apprendra enfin aux malheureux le bonheur dans la vraie fraternité.

M. BARRÈRE-AFFRE.

(*L'Etoile Noëliste*)

## Vers la Baie James

**E**N mai dernier, treize missionnaires partirent pour les missions de la Baie James : 5 religieuses, Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa, dont quatre étaient destinées à la fondation de Saint-Joseph de Fort-Georges ; 7 Frères coadjuteurs appelés à divers postes échelonnés autour de la Baie et le soussigné servant de guide à toute la caravane.

Beaucoup parlent du nombre treize comme étant un numéro fatidique. . . En souriant, l'on me demandait avec une arrière pensée superstitieuse : " Ne craignez-vous pas d'avoir quelque accident le long de la route ? " Nous avons bravé la superstition. Le numéro 13 est devenu chanceux, puisque le voyage est devenu des plus heureux.

En 1929, pour faire ce parcours de trois cents milles, nous avons pris un mois, attardés comme nous l'avons été par les glaces. Or, cette année, nous avons fait la même course en trois jours. Donc, un record de rapidité. Ce n'est pas la rapidité des convois du C. N. R., ni de l'aéroplane, mais une vitesse satisfaisante. L'embarcation n'avait rien de princier, le logis n'était pas bourgeois, la couche molle, la température idéale, mais enfin, qui peut se vanter sur terre d'avoir tout à souhait ?

A la mission des Saints-Anges d'Albany, grande surprise ! Treize visiteurs d'un seul coup. Jamais groupe aussi nombreux n'avait abordé à cette première mission. L'accueil des missionnaires vivant en solitude est toujours fraternel et cordial. Que d'heures agréables nous avons passées à raconter tous les événements de l'année !

Pour un mois les murs de la mission des Saints-Anges eurent un personnel très nombreux 11 religieuses, 16 Frères coadjuteurs, 3 prêtres-missionnaires.

Après le congé traditionnel, tout le monde s'est mis à l'œuvre comme font les abeilles à l'époque où les champs s'émaillent de fleurs.

A ce poste si rudement éprouvé depuis quelques années, les travaux de reconstruction offrent à tous ceux qui sont impatients à se dévouer et à se donner, une belle occasion d'exercer leur zèle et leur activité.

La scierie à vapeur détruite en juillet 1929, en raison des transports qui ne se font qu'une fois l'année à la Baie James, n'avait pu être reconstituée immédiatement après l'incendie. Les nouvelles machines achetées l'hiver dernier nous sont arrivés au printemps. Dès que la Compagnie Révillon Frères, qui fait les transports dans cette région, nous les eut livrées, nous nous mîmes en devoir de relever les ruines.

La bouilloire et le moteur ont été assis sur les lits de pierres préparés à cette fin, le chariot, le banc de scie, etc., ont été ajustés sur les pièces de fondation. Après un mois d'un travail ardu, les nouvelles machines dressées en plein air étaient prêtes à fonctionner.

Cinq milles billots coupés pendant l'hiver ont été flottés de l'intérieur de la rivière jusqu'au chantier de construction. Cinq mille billots ! Voilà qui demande une jolie somme de travail ! Nos dévoués Frères coadjuteurs, " les bâtisseurs ", comme le R. P. Duchaussois, O. M. I., les appelle dans son livre intitulé " Les apôtres inconnus ", vont, pendant plusieurs mois de l'hiver, faire chantier. Ils habitent sous la tente ou dans un campement fait de troncs d'arbres.

Ils abattent les arbres et les transportent à l'aide des chiens sur la falaise d'où ils seront lancés à la rivière, quand la navigation sera ouverte. Le flottage du bois est chose pénible. . . Il faut rouler ces billots à la rivière, les réunir en radeaux, les diriger dans les rapides ou leur faire éviter les barrages de sable ; il faut patauger dans l'eau et la boue en manœuvrant ces lourdes pièces. Ce travail terminé, ce fut le moment de commencer les fondations de la nouvelle école. L'excavation déjà avancée fut terminée.

Je causai à mes missionnaires une bien agréable surprise, en arrivant le printemps dernier avec 300 sacs de ciment destinés à faire une base solide au nouvel établissement. Depuis deux ans nos Frères coadjuteurs avaient essayé de faire de la chaux. Le calcaire avait été charroyé d'une grande distance, un fourneau avait été construit ; pendant plusieurs jours et nuits, à diverses reprises, ils avaient fait brûler cette pierre, mais sans obtenir des résultats satisfaisants. La chaux obtenue contenait une trop grande proportion de sable et le mortier s'émiettait comme du pain.

Allions-nous tenter de nouvelles expériences, nous exposer à de nouveaux échecs ? Pour ne pas perdre un temps précieux, dépenser infructueusement l'énergie des Frères, il fut décidé de faire l'achat de ciment. Mais, ce n'est pas sans inquiétude que telle décision fut prise. Le



ciment est matière délicate et comment pourrions-nous le transporter sans risque de le perdre par l'humidité, la pluie ou le naufrage dans les rapides ?

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus chargée d'y veiller l'a si bien gardé que pas une once n'en a été perdu.

Ce ciment rendu à la mission des Saints-Ange n'est plus une matière vulgaire puisqu'il coûte le joli prix de \$4.52 le sac. Il n'est pas fait de poudre d'or, mais sa pesanteur a coûté tout cet argent en frais de transport.

Nous avons par ce détail, une idée de ce que coûte la construction d'une école indienne à la Baie James... Le travail, nous ne le comptons pas, nous le donnons gratuitement. Voilà à quel prix il faut évangéliser les âmes et leur enseigner la Vérité ! Au prix de grands sacrifices matériels, mais qui dira jamais la multitu-

l'emploi à ceux qui n'ont pas de pain ? Les occuper n'est-ce pas leur faire la charité, leur aider à vivre honnêtement et moralement ? D'ailleurs, quand la charité a-t-elle jamais appauvri ceux qui donnent ? Nous avons foi que nous n'en serons pas plus pauvres.

Tels sont les progrès que nous avons faits à la mission d'Albany. Après les épreuves répétées des années dernières, nous éprouvons une grande joie de pouvoir sortir de l'impasse où nous étions ; aussi le personnel est-il plein de courage, d'entrain. Nous espérons entrer dans la nouvelle école en septembre prochain, Je vous dirai alors la joie des religieuses et des enfants, d'échanger l'ancien local, froid, humide, étroit, sombre, pour le nouveau qui ne sera pas, il est vrai, un château, mais où le minimum de confort requis pour rendre la vie agréable s'y trouvera.



VUE DE LA MISSION D'ALBANY, AU PRINTEMPS

de de ces autres sacrifices cachés que Dieu seul voit ?

Cette école ne rapportera pas les profits matériels très élevés que donnent les grandes maisons-appartements de Montréal, les gains seront tout spirituels. C'est un genre de spéculation qui vide le gousset du missionnaire mais qui remplit son âme de joie surnaturelle. C'est là notre unique ambition.

La charpente de la nouvelle école a été sciée, les planches nécessaires au premier mur extérieur préparées ainsi que les bardeaux qui serviront à la toiture.

Presque continuellement, de vingt à trente Indiens ont aidé aux travaux. Souffrant de la faim, nous avons dû leur donner du travail, malgré la grande pauvreté où nous sommes nous-mêmes. En effet, comment refuser de

Quand la côte ouest fut libre de glaces, c'est-à-dire, vers le 10 juin, je me suis rendu à la mission d'Attawapiskat. Le médecin établi à la Baie James depuis le 28 septembre 1929, devait m'accompagner pour la visite des Indiens de cette mission. A la veille du départ, craignant de tenter l'aventure d'un voyage de 100 milles, en canot sur la mer, redoutant la surprise des glaces flottantes voyageant au gré des vents et des marées, n'aimant pas la brise humide qui souffle à cette époque, il préféra jouir de l'hospitalité du traiteur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dans une maison bien chaude.

Je partis donc en compagnie des deux Frères coadjuteurs et d'un petit Indien. Nous dûmes dresser le campement à quelque cinq ou six milles de la mission. Le vent était violent



et la mer bouleversée. Les vagues paraissaient galoper au loin comme une multitude de chevaux lancés, crinière au vent, à l'assaut de quelque fortification.

Toute une journée nous attendîmes que le calme revînt. Or, voici que vers neuf heures du soir la nature s'apaise et rentre dans le repos. Nous levons le campement et nous partons. Peu à peu l'obscurité descend sur la mer et les étoiles s'allument au firmament qui en est tout constellé.

Le moteur Johnson ronfle et nous filons, mesurant la distance par la vitesse approximative de la monture. Naviguer en pleine mer, à l'obscurité de la nuit, dans une frêle embarcation, en dirigeant sa course sur les étoiles, est chose intéressante, mais il est difficile de se défendre d'une impression étrange. Impression de sa petitesse devant la grandeur du firmament et l'immensité de la mer — dans la nuit tout prend des proportions fantastiques. Deux fois nous rencontrons des banquises qui nous apparaissent des châteaux flottants évoluant sur la surface des eaux.

Chacun garde le silence, absorbé dans la contemplation de l'infinie grandeur des œuvres de Dieu. La prière monte du cœur aux lèvres sans que nous le sachions. Pour cette fois, c'est le rebours des choses : ce n'est plus la distraction qui vient troubler l'oraison, mais l'oraison qui chasse toutes les hantises dont l'imagination vagabonde est trop souvent harcelée.

Vers minuit, les aurores boréales s'éveillent. Elles lancent avec rapidité de l'éclair leurs ondulations légères et ténues sur le sombre du firmament ; elles voltigent aux quatre points cardinaux, surgissent de partout à la fois, déroulent avec des effets magiques leur fusées joyeuses comme de la fine laine. Quelquefois l'on dirait une longue théorie de fées jeunes et enjouées escaladant le ciel, ou se formant en cercle pour danser et folâtrer agilement en laissant leurs longs voiles de mousseline blanche et diaphane s'agiter parmi les étoiles.

La nuit passe assez vite. Le matin, vers les neuf heures, nous sommes à la mission d'Attawapiskat.

Dans ce poste tout va lentement parce que le personnel n'est pas très nombreux. En outre, un accident est venu retarder les travaux. Pendant que l'on était à préparer le bois nécessaire aux murs et au toit de l'église, l'arbre de couche de la scierie mécanique s'est brisé sans cause apparente. Il a donc fallu attendre de longs mois pour remplacer cette partie défectueuse. Le nouvel arbre de couche arrivé, les ouvriers se sont mis à l'œuvre avec toute l'ardeur que donne l'impatience provoquée par une longue attente.

Le Père Directeur d'Attawapiskat m'exprime son embarras : "Comment nous procurerons-nous le matériel de la toiture ? Essaierons-nous de faire des bardeaux ? Le

seul bois utilisable à cette fin est l'épinette, mais ce bois est si nouveau et de qualité si inférieure, est-ce qu'il vaut la peine d'en faire des bardeaux ? Il y a bien cette autre alternative, celle d'acheter des feuilles métalliques galvanisées... mais le prix en est élevé... et le coût du transport si onéreux !" A cet exposé de la situation, je ne sais que répondre. Finalement, je règle la question d'une manière qui n'est pas trop compromettante. — Attendons, cher confrère, la Providence y verra.

Pendant quatre années, j'ai exercé le Saint Ministère à Attawapiskat. Mes anciennes ouailles me viennent visiter tour à tour, me racontant leurs misères. Ces chers enfants ont bien souffert du froid et de la faim pendant l'hiver. Leurs traits amaigris, leur teint pâle et hâlé, leurs loques sordides me le disent assez. Vraiment, jamais je ne les ai vus dans un semblable dénuement.

Je citerais le cas d'une famille qui eut beaucoup à souffrir et qui, même, vit la mort de très près. Cette famille composée du mari, de la femme, de trois enfants et d'un jeune homme sans parents que l'on gardait par charité, se vit pressée par la famine. Elle partit pour un autre terrain de chasse à la recherche du gibier. Elle marcha cinq longs jours et des parties de nuit sans rencontrer aucune proie, ni lièvre, ni perdrix, ni caribou... Toute la nourriture absorbée pendant cette marche pénible fut une vieille peau d'orignal qui servait de natte au fond de la tente. Afin d'éviter la mort, l'on fit bouillir cette peau sèche, racornie, malpropre, jusqu'à ce qu'elle fût réduite en une sorte de glue et ce fut là toute la subsistance des voyageurs. La marche devint de plus en plus lente et pénible, car les forces diminuaient, les raquettes se faisaient lourdes aux pieds, les bagages encombrants. En hiver, quand l'Indien pérégrine, il traîne avec lui tout son avoir ; tente, poêle, couvertures, ustensiles de cuisine, etc. Ajoutons à cela l'inquiétude croissante de chaque jour, l'angoisse poignante devant l'incertain et l'inconnu, puis l'abandon dans le grand silence blanc, détresse qui pousse à des sentiments de désespoir, l'infortune des parents à la vue des petits enfants pleurant de faim et de froid, exténués et demi-vivants, spectacle qui tenaille encore plus que la faim.

Dans l'après-midi du cinquième jour, le jeune homme sentit ses forces le trahir. Affaibli, il s'arrêtait souvent et ses arrêts se prolongeaient de plus en plus. On lui suggéra de marcher en tête de la caravane, afin qu'il ne fût pas exposé à rester seul, mais il répondit : "Ne soyez point inquiets à mon sujet ; continuez, je vais me reposer et je vous rejoindrai certainement au campement du soir. Allez, je suivrai vos traces". Sur ces instances l'on poursuivit la marche.

A la nuit tombante, les voyageurs aperçurent un échafaudage où l'on avait mis du poisson



en réserve. La joie fut grande d'être sauvé d'une mort horrible. Le feu fut vite allumé et le poisson gelé mis à la marmite. Les moments de la cuisson durent paraître une éternité. Enfin, le repas prêt, l'on mangea, l'on mangea avec avidité, l'on mangea beaucoup, trop même dans la circonstance. Pour des affamés l'appétit vorace ne connaît plus ni loi, ni mesure. Tous furent malades à ne pouvoir bouger. Toute la soirée et toute la nuit le retardataire fut attendu. Personne du groupe n'avait la force de revenir sur ses pas pour le secourir.

Le jour suivant, dans l'après-midi, malgré l'état d'épuisement où se trouvait le chef de la caravane, il partit à la recherche de son compagnon.

Hélas ! il était mort. Il fut trouvé couché dans

ces misères. La charité ne pourrait pas facilement s'organiser dans un territoire aussi immense.

Le retour d'Attawapiskat à la mission d'Albany s'est fait pendant la nuit afin de profiter du temps calme. D'Albany, je me suis rendu à Moose-Factory, situé à 110 milles plus au sud.

Moose-Factory est une nouvelle mission érigée sous le vocable de Christ-Roi.

Depuis plusieurs années déjà, les Oblats de Marie-Immaculée désiraient s'établir sur les bords de la rivière Moose, mais des circonstances incontrôlables mettaient obstacle à l'exécution de ce projet.

Une branche du chemin de fer Témiscamingue et Nord-Ontario, qui part de Cochrane et aura son terminus à la Baie James est actuellement en construction. Cette poussée de



AU MILIEU DES CRIS DE LA BAIE JAMES

la neige le long du chemin et gelé. Il tenait son chapelet dans sa main droite. S'étant étendu sur la neige pour se reposer, épuisé, affamé, transi, le sommeil s'était-il emparé de lui ? Ou probablement, ayant dépensé ses forces jusqu'à la dernière étincelle, impuissant à continuer sa route, s'était-il laissé choir, gardant l'espérance que l'on viendrait vers lui. Enveloppé dans le grand silence blanc, il a vu venir la mort. Son dernier recours a été à la sainte Vierge qu'il a invoquée avant de passer à l'éternité. Comme ce dernier chapelet dans une circonstance aussi tragique, a dû être fervent. A mesure que les Ave s'égrenaient, Notre-Dame de Pitié devait les recueillir avec amour et pitié pour les transmettre à son Divin Fils.

Beaucoup d'autres familles ont souffert, mais nous ne pouvons ici faire le récit de toutes

la civilisation vers le Nord, nous a obligés de précipiter les événements et de venir fonder ce poste, à cause de sa position stratégique.

Les bases de cette fondation ont été jetés en juillet dernier. La messe y a été célébrée dans un local gracieusement offert par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les débuts ont été très modestes. Le missionnaire y a vécu dans une maison d'emprunt, à la fois cuisine, salon, salle de réception, bureau, chapelle, salle à dîner, etc. Les premiers jours, il n'y avait ni chaise, ni table, ni lit : il n'y avait pas même un poêle où préparer ses repas. Mais comment donc faire la cuisine, me demanderez-vous ? A la mode indienne, c'est-à-dire, sur un feu en plein air.

C'est ainsi qu'ont commencé beaucoup d'œuvres voulues de Dieu.

Le Fort de Moose-Factory est l'un des plus



anciens, il date des premiers jours de la Compagnie de la Baie d'Hudson, c'est-à-dire de 1669.

L'île, sur laquelle est construite le poste de traite, peut avoir deux milles et demi de longueur sur une largeur de trois quarts de mille ; elle est couverte d'un beau bois d'épinettes et de peupliers, entrecoupé de sentiers ombreux et odoriférants. Moose se trouve à douze milles de la mer.

Sur la partie sud de l'île, une cinquantaine de maisons s'égrenent comme un chapelet, sur les bords de la falaise. Parmi ces habitations se voient la résidence du gérant du district, la résidence du gérant local ; l'église anglicane avec sa tourelle carrée surmontée d'une flèche et d'un indicateur des points cardinaux, l'école indienne anglicane, la demeure du ministre, les magasins, les hangars, une poudrière construite en pierre, un chantier de réparation des bateaux, un moulin à vapeur, plusieurs autres maisons destinées à loger les employés de la Compagnie. Toutes ces constructions sont la propriété de la Compagnie.

Le vieux Fort de Moose-Factory a son histoire qui ne manque pas d'intérêt. Il se forma à Québec une association commerciale qui prit le nom de " Compagnie du Nord ". Cette compagnie envoya en 1685 une expédition militaire pour s'emparer des forts anglais ; pendant dix ans, ce fut entre les traiteurs, puis entre les couronnes de France et d'Angleterre, une guerre continuelle avec des alternatives réciproques de succès et de revers.

En 1685 donc, une centaine de soldats, Français et Canadiens, conduits par le Chevalier de Troyes, firent une expédition des plus glorieuses à la Baie d'Hudson. Sous ses ordres commandaient trois frères dont les noms ont illustré à jamais l'histoire canadienne : Sainte-Hélène, de Marincourt et l'immortel d'Iberville. Partis de Montréal en plein hiver, à la raquette, traînant sur des toboggans armes et bagages, ils se rendent à Mattawa. Ils y attendent l'ouverture de la navigation. Sur des canots d'écorce qu'ils se sont construits, ils remontent l'Outaouais pour descendre ensuite sur l'Abitibi jusqu'à la Baie du Nord. Tombant à l'improviste sur le Fort Moose-Factory, ils le prennent d'assaut, puis successivement se rendent à Albany et à Rupert's House dont ils s'emparent. Ils y font les garnisons prisonnières et s'enrichissent d'un nombreux butin et de riches pelleteries de toutes sortes.

Après 245 ans, le long de ces rivières Abitibi et Moose-Factory, témoins de tant de hardiesse, de bravoure, de patriotisme, le bruit des locomotives et des engins de construction doivent faire frémir les âmes de ces héros qui foulèrent ce sol marchant vers de nouvelles conquêtes.

Moose-Factory, depuis plusieurs années, a perdu beaucoup de son ancienne splendeur commerciale. Sa population a diminué. Les fa-

milles indiennes ont laissé le vieux fort pour se rapprocher des centres civilisés. Aujourd'hui, à peine peut-on y compter cinq cents Indiens et Métis.

L'arrivée du chemin de fer changera assurément les conditions matérielles et spirituelles de l'endroit. Les transports qui jusqu'ici étaient très coûteux et difficiles seront considérablement diminués, les voyages seront rendus plus faciles et rapides.

D'autre part, la ruée de la civilisation, le port de mer, l'exploitation des mines de charbon, de fer, des falaises de glaise à porcelaine, des gisements de gypse découvert dans la région, amèneront une avalanche d'immigrés qui absorberont la population indienne, qui, non préparée au contact de la civilisation, se corrompra, nous ne le craignons que trop, et finalement s'éteindra graduellement. Ces effets désastreux se feront sentir jusque sur les versants est et ouest de la Baie James.

Dans dix ou quinze ans, tous les travaux de missionnaires seront anéantis. Moose-Factory devenant le centre de la Baie, les Indiens s'y aggloméreront. Comme le papillon qui se brûle les ailes à la flamme, ils viendront chercher la mort de l'âme et du corps.

Ainsi fait la population rurale de notre civilisation actuelle. Attirée vers la ville par une vie soi-disant plus facile et moins monotone, attirée par le mirage qui brille et séduit, elle laisse en campagne un foyer bien chaud, l'indépendance et l'assurance d'une vie paisible et heureuse pour la misère.

De toute nécessité, il nous faut être prêts pour cette éventualité. C'est dire qu'il faut tout organiser. Le premier besoin qui s'impose d'urgence est celui d'une chapelle. La maison du missionnaire... ? Rien ne presse, nous y verrons plus tard. Pour le moment il convient de donner une maison au Bon Dieu afin que les Indiens viennent l'y visiter, que le missionnaire puisse y enseigner. Il n'est pas question de construire richement avec de la pierre taillée, de la brique coûteuse, d'avoir des parquets en tuiles, une balustrade et un autel en marbre, mais de bâtir avec le bois du pays une modeste chapelle aux dimensions suivantes : 35' x 20' x 14', c'est humble, en effet, mais je n'ai pas même le moyen d'offrir au Bon Dieu ce luxe de modestie. J'attends ; le Christ-Roi trouvera sans doute le bienfaiteur qui lui donnera sa maison. Ce bienfaiteur n'a qu'à se faire connaître, j'irai passer le contrat avec lui au nom du Christ-Roi.

L'accueil fait au missionnaire à son arrivée à Moose-Factory a été aussi froid de la part des Indiens qu'il a été bienveillant et sympathique de la part des compagnies de traite qui y sont établies. Peu à peu cependant, la raideur première est tombée, la timidité a disparu, et beau-



coups sont venus parler de religion et finalement ont exprimé leur désir de se convertir.

Moose-Factory devient la porte par où la civilisation entrera dans la Baie James. Il faut que la porte soit bien gardée afin que les loups ravisseurs n'exterminent pas tout le troupeau.

Tel est le motif de cette fondation et son urgence. S. G. Mgr Hallé l'a mise sous le vocable du Christ-Roi. Christ et Roi, nous Lui consacrons cette vaste région qui s'étend du Cap Jones au Cap Henriette, soit un parcours de 1,200 milles. Christ-Roi, nous Lui demandons d'établir son empire et de régner sur tous les cœurs, les volontés, les intelligences, de les gouverner en Maître et en Vainqueur

Le soussigné qui a la joie d'être le modeste représentant du Christ-Roi, à Moose Factory, demande à ses lecteurs des prières et des secours pour mener à bonne fin cette entreprise.

J.-Emile SAINDON, O. M. I.

(*Le Devoir*, janvier 1931.)

### EN CLASSE

Le professeur (absolument chauve).— Maintenant nous allons faire un exercice. Élève Dupont, définissez-moi le mot "rien".

L'élève Dupont.— Euh!...

Le professeur.— Et vous, élève Durand, pouvez-vous me définir "rien" ?

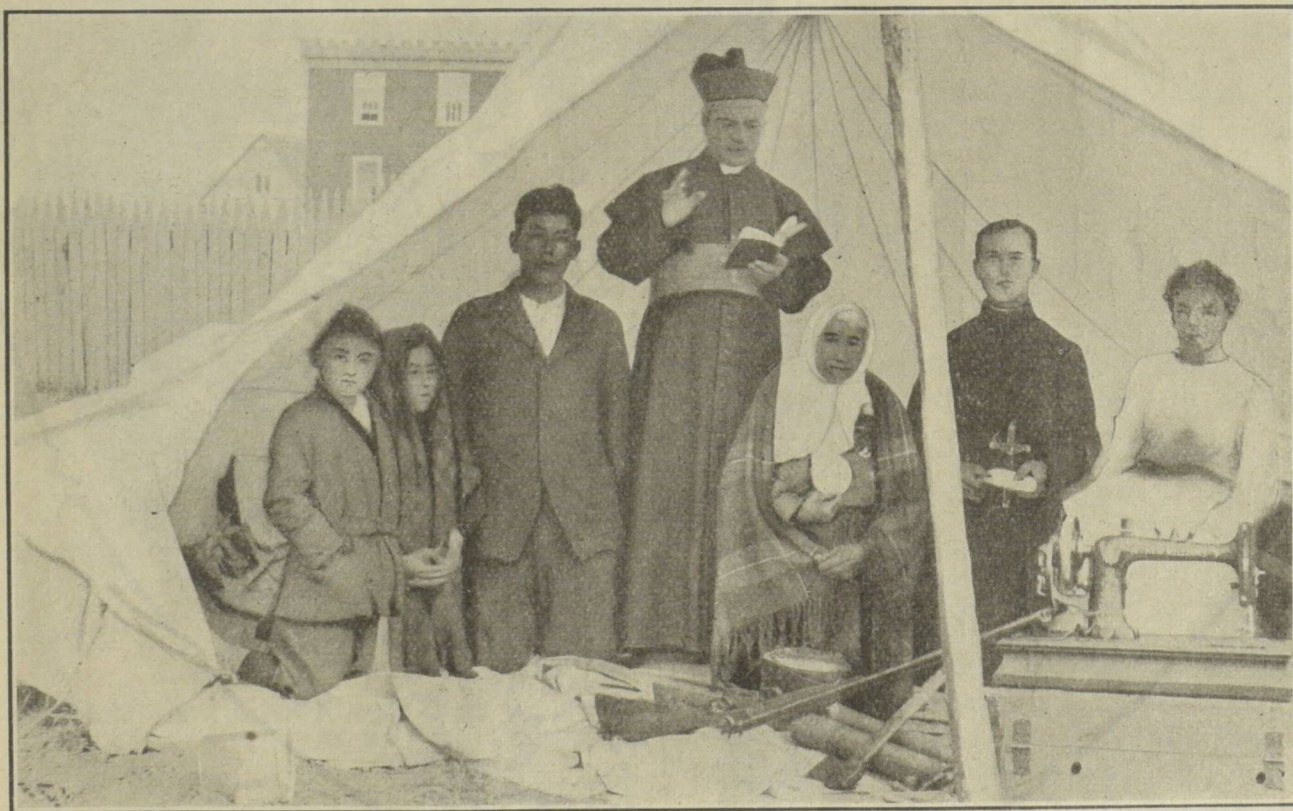
L'élève Durand.— C'est ce que vous avez sur la tête, M'sieu!

### BONS MOTS

Une dame avait donné à son concierge l'ordre de dire qu'elle n'y était pas. Le soir, dans le nombre de ceux qui s'étaient présentés, le concierge lui nomme sa sœur. "Eh ! dit-elle, ne vous ai-je pas dit que quelque ordre que je vous donne, j'y suis toujours pour elle ?" Le lendemain cette dame sort, sa sœur revient : "Ma sœur est-elle chez elle ?" demande-t-elle au concierge. "Oui, madame." La sœur monte, sonne, frappe, et redescend sans avoir obtenu de réponse : "Il faut vraiment, dit-elle, que ma sœur ne soit pas là !" — "En effet, madame est sortie, mais elle y est toujours pour vous !"

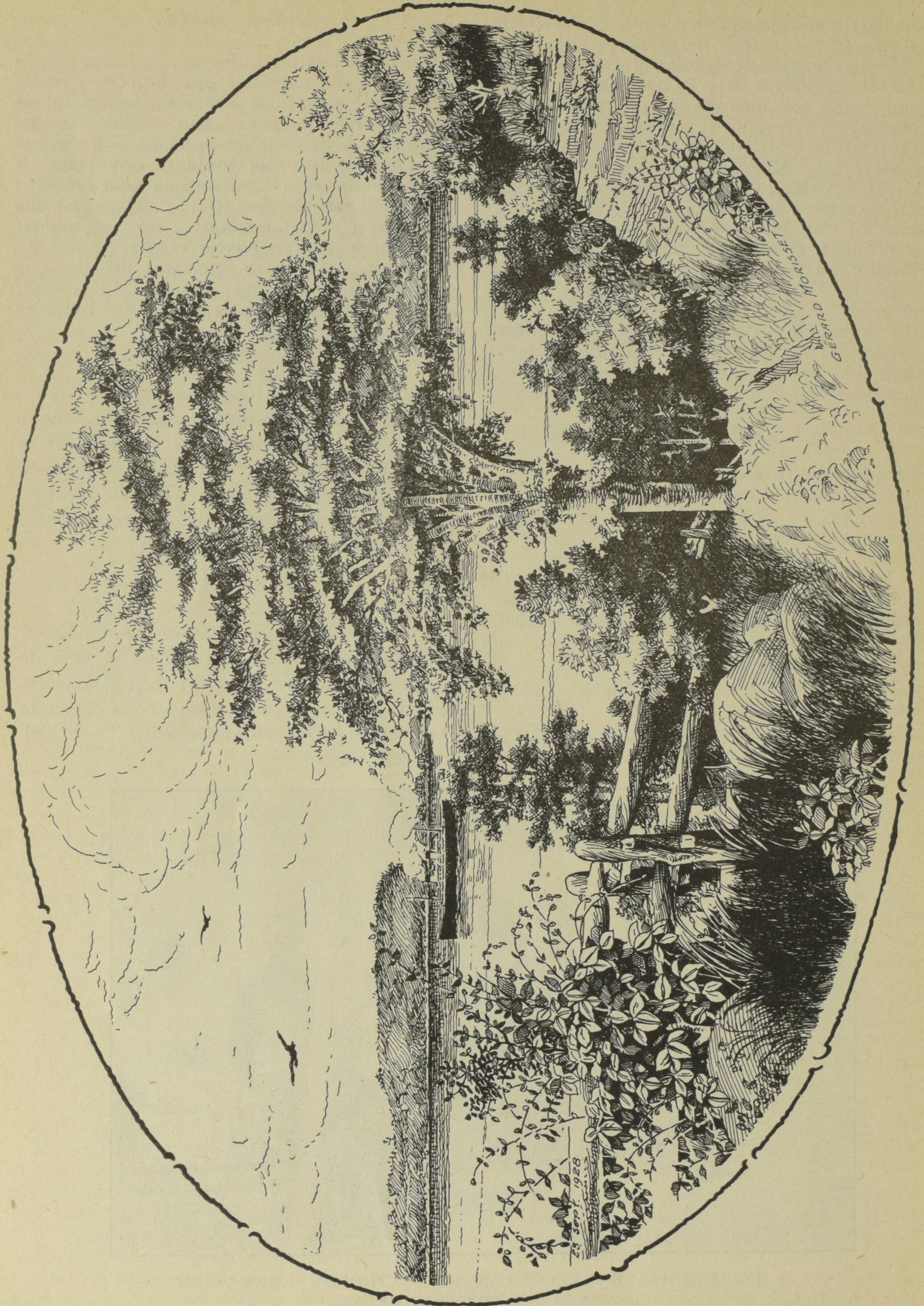
Swift, prêchant un jour devant une nombreuse et brillante assemblée, s'exprima ainsi : "Il y a trois sortes d'orgueil : l'orgueil de la naissance, l'orgueil de la fortune et l'orgueil de l'esprit. Je ne vous parlera pas du dernier ; il n'y a personne parmi vous qui soit exposé à un vice semblable".

Le prince d'Orange étant en marche pour une expédition secrète, un officier le pria de lui faire part de son dessein : "Ete -vous capable de bien garder mon secret ? lui demanda le prince." "Oui, Monseigneur !" — "Eh bien, moi aussi !"



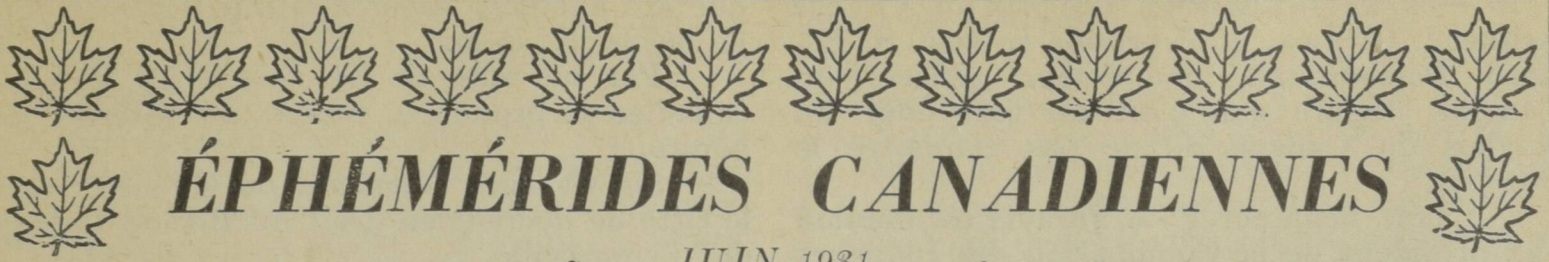
S. EX. MGR HALLÉ FAISANT L'INTRONISATION DU SACRÉ-CŒUR  
DANS UNE TENTE DE CRIS





SUR LES BORDS DU ST-LAURENT, DES HAUTEURS DE CAP SANTÉ (Dessin de M. le Notaire G. Morisset)





## ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUIN 1931

1 — Les messages de sympathies ne cessent d'arriver à l'Archevêché de Québec, où le regretté Cardinal Rouleau repose en chapelle ardente. Il en est venu du Saint-Père, du gouverneur général du Canada, du premier ministre du Canada, du lieutenant gouverneur et du premier ministre de Québec et de quantité d'autres personnages officiels de notre pays.

— A Ottawa, l'hon. M. Bennett, premier ministre et ministre des Finances, prononce le discours du budget. Il annonce quelques changements au tarif et aux impôts pour pouvoir équilibrer les finances du pays. Ainsi l'affranchissement des lettres est porté à trois sous ; la taxe de vente sera de 4% ; tous les chèques devront porter un timbre de deux sous ; un droit de quinze sous la livre sera imposé aux magazines étrangers ; les revues scientifiques, religieuses et littéraires seront exemptées de cette taxe, etc.

— L'"Empress of Britain", le nouveau vapeur géant de la compagnie du Pacifique Canadien, arrive à Québec ce soir, et accoste avec facilité au nouveau quai du Foulon, construit par la Commission du Havre de Québec. La traversée a été un record de vitesse.

— A Québec, décède M. Jean-Marie Estival, rédacteur au *Soleil*. Le défunt, qui était Français d'origine, était au pays depuis plusieurs années. Il y a fait, avec succès, du journalisme au *Patriote de l'Ouest*, au *Devoir*, à la *Tribune* et à l'*Événement*. Il était au *Soleil* depuis six ans.

2 — M. Gérard Fillion, du Séminaire de Rimouski, gagne le prix du Prince de Galles, en physique.

— Au dernier concours oratoire qui a lieu ce soir à l'Université Laval, M. Gérard Cournoyer, du Séminaire de St-Hyacinthe, est proclamé vainqueur, et représentera le Canada, en octobre prochain, au tournoi oratoire international de Washington.

— Lord Bessborough est en visite à Québec. A cause du deuil de l'Église canadienne, il demande qu'on ne lui fasse pas de réception officielle.

3 — On annonce de Londres que la conférence impériale qui devait être tenue à Ottawa au courant de l'automne, sera remise à l'année prochaine.

— A Montréal décède l'hon. Victor Allard, juge de la Cour d'Appel, à l'âge de 72 ans.

— Plus de 10.000 personnes visitent à Québec, l'"Empress of Britain", le nouveau palais flottant du Pacifique Canadien.

5 — Cette après-midi a lieu la translation des restes du Cardinal Rouleau de l'Archevêché à la Basilique de Québec. A cause de la pluie le trajet se fait simplement par la rue Buade, ce qui a semblé désappointer fort les 50.000 personnes échelonnées sur les rues du Fort, St-Louis, d'Auteuil et Ste-Anne, qui avaient espéré rendre ce dernier témoignage de sympathie à leur archevêque défunt.

6 — Ce matin à la Basilique de Québec S. Ex. Mgr Cassulo, délégué apostolique du Canada, préside les funérailles du regretté Cardinal Rouleau, dont la dépouille mortelle a été inhumée dans la crypte même de sa cathédrale.

— M. J. Ernest Charette, du Séminaire de Mont-Laurier, remporte le prix du Prince de Galles en Rhétorique.

— Un incendie d'une extrême violence détruit une partie du village de St-Victor de Beauce. Le couvent, un hôtel, deux magasins, la succursale de la Banque Canadienne Nationale, et une centaine de constructions sont la proie des flammes. Les pertes sont d'environ \$250.000, couvertes par peu d'assurances.

7 — A la Salle des Promotions de l'Université Laval a lieu la collation solennelle des diplômes.

Mgr L.-A. Pâquet, P. A., y prononce le panégyrique du vénéré Cardinal Rouleau, chancelier de l'Université Laval.

8 — A cause de la pluie la procession extérieure du S. Sacrement n'a pas pu se faire dans aucune paroisse du diocèse de Québec.

9 — A l'Hôtel de Ville de Québec, s'ouvre la 27ème convention annuelle de l'Association des chefs de police du Canada.

— L'hon. M. Gordon, ministre de l'Immigration du Canada, déclare à la Chambre des Communes d'Ottawa que 7.600 chômeurs ont été placés sur des terres depuis le début de la crise économique.

— Le Conseil de Ville de Québec décide d'acheter au prix de \$115.000, une lisière de terrain appartenant à la Fabrique de N. D. de Québec, ce qui permettra d'élargir de neuf pieds la rue Buade.



10 — A la distribution des prix au Collège Ashbury, Ottawa, qu'il préside ce soir, S. Ex. Lord Bessborough, gouverneur général du Canada, déclare que c'est un tort pour un Anglais du Canada de ne pas connaître le français.

— L'hon. Sénateur P.-J. Paradis est nommé vice-président de la Commission des Liqueurs de Québec.

— M. Jean-Charles Bonenfant, du Séminaire de Québec, gagne le premier prix Casgrain (\$30.00) et M. Georges Marchand, du Collège de Lévis, obtient le deuxième.

— En Cour Supérieure le Séminaire de Québec a gain de cause contre J.-B. Couillard-Després, qui lui réclamait \$100,000 à titre de descendant de Louis Hébert. Le demandeur prétendait que notre vieux séminaire a été pendant 250 ans possesseur illégitime du terrain sur lequel s'élève les nombreux édifices qui font la gloire de notre ville. L'hon. juge Lemieux a mis fin à ces folles prétentions.

11.— A bord du "Noronic", de la Canada Steamship Line, a lieu l'ouverture officielle de la treizième convention annuelle de l'Union des Municipalités de la Province de Québec.

12 — A Lachine, près de Montréal, a lieu l'ouverture d'un congrès eucharistique diocésain. Ces fêtes se termineront dimanche, 14 juin, par une procession du Saint Sacrement à travers les rues de cette ville.

— On célèbre d'une manière grandiose, à St-Sauveur de Québec, la fête du Sacré-Cœur. Le soir a lieu à travers les rues de la ville, la procession du St-Sacrement. Plus de 50.000 personnes prennent part à cette démonstration.

13 — A Boischatel, décède subitement M. Eugène Trudel, de la Maison Larue, Trudel & Picher, de Québec, à l'âge de 50 ans.

— A Québec décède le R. P. Scully, C.S.S.R., ancien curé de la paroisse St-Patrice de notre ville, à l'âge de 61 ans.

16 — Une dépêche de la Cité Vaticane nous apprend que les membres de la S. Cong. des Rites viennent de voter sur l'héroïcité des vertus de la vénérable M.-M. Dufrost de la Jemmerais, mieux connue sous le nom de Mme d'Youville. Ce vote rend la Vénérable digne des honneurs de la béatification.

— On annonce que l'on complétera sous peu le catalogue de la bibliothèque du Parlement de Québec, qui compte 152,872 volumes.

— Le Comité des bills privés d'Ottawa autorise la construction d'un pont au dessus du fleuve St-Laurent, de la côte de Beaupré à l'île d'Orléans. La travée de ce pont devra être à 85 pieds au dessus du niveau de la marée haute.

18 — Au cours d'une discussion à la Chambre des Communes à Ottawa, l'on apprend

que le Canadien National à une dette de deux milliards et demi.

— Par un vote de 34 voix à 22 le Sénat canadien se prononce contre les loteries des hôpitaux.

— Sir Georges Garneau, de Québec, reçoit le titre de docteur en droit du Bishop College, de Lennoxville.

19 — A une réunion du Conseil du Séminaire de Québec, M. l'abbé Arthur Robert est nommé directeur du Grand Séminaire; M. l'abbé Joseph Lacroix, directeur du Petit Séminaire, et M. l'abbé Arthur Maheux, secrétaire de l'Université Laval.

— Au Collège de Ste-Anne de la Pocatière Mgr Auguste Boulet est élu supérieur de cette maison.

20 — A Québec s'ouvre le congrès général de l'Association catholique de la jeunesse Canadienne-française. Pendant ce congrès qui se terminera le 22 juin, on y étudiera un projet de fédération des Œuvres de Jeunesse.

— M. Lucien Martin, violoniste de Montréal, gagne le prix d'Europe offert par l'Académie de Musique. Le jeune Martin est élève de M. Camille Couture et de M. Émile Tanguay, tous deux de Montréal.

21 — Mgr Laflamme, vicaire capitulaire du diocèse de Québec, bénit la nouvelle annexe de l'Hôpital Civique de Québec.

22 — Le feu détruit une partie du port de St-Jean, Nouveau-Brunswick, et cause des dégâts pour plus de \$10.000.000.

— M. l'abbé Téléphore Giroux est élu supérieur du Séminaire des Trois-Rivières. Il succède à Mgr Louis Chartier, V. G., qui a rempli cette charge depuis seize ans.

23 — L'église des Éboulements est complètement détruite par un incendie. Ce temple comptait 129 ans d'existence.

— A l'Hospice St-Dominique de Québec décède M. l'abbé V.-Odilon Marois, ancien curé de Montmagny, à l'âge de 75 ans et 8 mois. M. Marois était malade depuis plus de dix ans.

24 — La fête de la S. Jean-Baptiste, patron spécial des Canadiens-français, est célébrée dans la plupart des villes de notre province, mais elle revêt, à Montréal, un éclat extraordinaire. Le matin, à la Cathédrale, Mgr Gauthier, archevêque-administrateur, célèbre une Messe pontificale. Dans l'après-midi à travers les rues de la ville, a lieu une parade qui dure près de trois heures, et dans laquelle figurent plus de 100.000 personnes et vingt-sept chars allégoriques glorifiant la femme canadienne.

— On apprend que la Grande-Bretagne accorde aux Dominions un moratoire d'un an pour le paiement de leurs dettes de guerre dues au Royaume-Uni.



25. — On annonce que la paroisse de St-Roch de Québec organisera pour les vacances prochaines une colonie de vacances dans les Laurentides.

— Les directeurs de l'Exposition provinciale de Québec sont à recruter un millier de figurants pour le grand pageant qui représentera "la naissance du Canada" au cours de la prochaine semaine d'exposition, du 3 au 13 septembre.

26 — Le gouvernement de Québec annonce qu'en vertu d'un arrêté en conseil il a baissé la taxe d'exploitation des forêts de \$8.00 du mille pieds carrés à \$3.00. Cette réduction diminuera les revenus provinciaux de \$400.000.

— La Chambre des Communes adopte en troisième lecture le projet de construction d'un pont entre la côte de Beaupré et l'Île d'Orléans.

29 — Le feu détruit la résidence de M. Xavier Potvin, à Jonquière, et huit enfants, dont le plus âgé avait à peine onze ans, périssent dans les flammes.

— A Yamachiche, décède M. le docteur Nérée Beauchemin, à l'âge de 81 ans. M. Beauchemin était un de nos plus grands poètes, auteur de deux recueils de poésies seulement, mais deux

recueils qui suffiront à l'immortaliser, *Les floraisons matinales*, et *Patrie intime*.

30 — Les aviateurs américains Willie Post et Harold Gatty, qui sont à faire le tour du monde à bord de leur petit avion "Winnie Mae" survolent le territoire canadien, et descendent à l'aérodrome d'Edmonton. Ils espèrent être à New-York demain soir, soit un peu moins de neuf jours après leur départ.

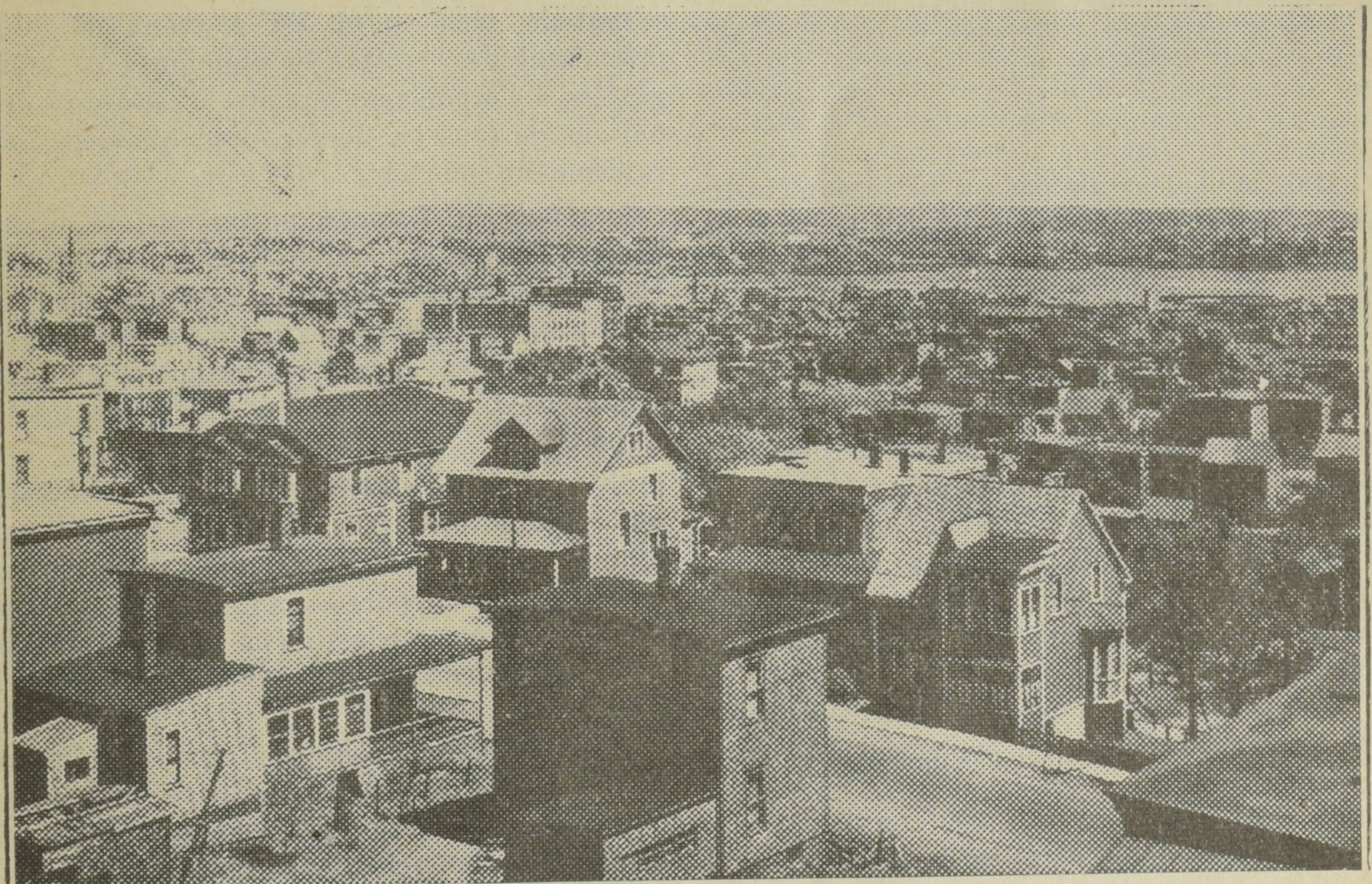
— La Cour Suprême du Canada décide que le contrôle de la Radio appartient au gouvernement fédéral. Deux juges cependant reconnaissent certains droits aux provinces. Ce jugement sera immédiatement porté au Conseil Privé.

— La Chambre des Communes d'Ottawa ratifie le Statut de Westminster. Ce statut accorde une plus grande autonomie aux Dominions.

### COMME CADEAU

La femme du dentiste. — Dis, mon chéri que va-t-on donner à maman pour son anniversaire ?

Le dentiste. — Dis-lui que je lui arracherai ses dents pour rien.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE ST-JEAN, N. B.  
dont le port vient d'être ravagé par un incendie





CAUSERIE SCIENTIFIQUE



# LA MACHINE HUMAINE

ET LA CHALEUR

**V**OUS avez eu chaud, n'est-ce pas, ces jours derniers, moi aussi. Une chaleur de cette sorte ne provoque pas seulement de l'accablement, de la transpiration, une tendance à l'indolence, à la paresse, effets physiques qui ne vont pas toujours jusqu'aux conséquences médicales.

Car vous avez vu par les journaux qu'on meurt de chaleur.

C'est vrai, et cela se fait plutôt vite. Il y a dans ces cas congestion pulmonaire, une affection avec laquelle on ne badine pas. Vous avez dû être soumis parfois à des températures très chaudes ; vous savez que le cri tout spontané qui s'échappe alors des lèvres est : J'étouffe ! On étouffe de chaleur ici ! C'est que le poulmon est gêné dans ses fonctions ; et lorsque cette gêne va jusqu'à la congestion, c'est la maladie grave, et le plus souvent la mort.

\*

\* \*

Mais la chaleur n'a pas qu'une manière directe d'intervenir dans les rouages de la machine humaine. Elle en a d'autres plus sournoises, et non moins redoutables.

Qui n'a entendu parler du " coup d'eau " ?

La chaleur donne la soif ; c'est connu ; et il y en a qui se satisfont à larges lampées ; on préfère même l'eau froide, la plus froide possible ; pour les liqueurs, c'est la même chose ; et on avale, on avale, avec cette conséquence que l'estomac est non seulement gonflé de liquides, mais brusquement, trop brusquement refroidi.

Que de gastrites n'ont pas d'autres causes ! Et ces gastrites là passent facilement à la chronicité.

Surveillons notre manière de boire lorsqu'il fait chaud. Ne cédon pas trop volontiers à une soif qui devient facilement impérieuse. Mé-

fions-nous de notre goût pour les boissons froides. Les tièdes sont moins agréables au goût, mais, en réalité, désaltèrent mieux.

\*

\* \*

Mais la chaleur produit encore d'autres effets nuisibles ; elle produit même ses effets les plus nuisibles par les aliments.

On sait la difficulté de conserver ces derniers par des températures comme celles que nous venons de passer. Le lait sùrit, la soupe aussi ; les fraises même, les bonnes fraises juteuses prennent bientôt une teinte livide en même temps que leur goût se modifie. Et la viande ! Il lui arrive plus qu'à son tour de " sentir ".

Méfions-nous de tout cela. Les aliments qui se gâtent, ainsi qu'on est convenu de dire, produisent des substances chimiques dommageables à l'organisme humain, c'est-à-dire des poisons de tous les degrés, dont quelques uns rapidement mortels.

Ces poisons, fugaces, et qui varient d'une heure à l'autre, ont été baptisés " ptomaines ". Ils se développent avec une extrême rapidité, et disparaissent de même, de sorte que la plupart du temps, malgré les autopsies les plus minutieuses, on n'en trouve plus trace sur le cadavre.

Et ces poisons n'existent pas seulement dans les viandes dites faisandées, c'est-à-dire qui sentent ; ils peuvent exister dans des poissons et des gigots d'apparence normale, lorsque ces derniers ont été exposés même peu de temps à une forte chaleur.

La conclusion de tout ceci, c'est que, durant les périodes de chaleur il faut être sur ses gardes ; boire avec précaution d'abord, lentement, et ne pas trop rechercher les liquides glacés.

Et puis, ne manger que des fruits frais, que de la viande fraîche, que du pain ou des gâ-



teaux où les champignons n'ont pas pris racine, que des potages qui n'ont pas sûri, etc. . .

Autrement, c'est la danse des microbes et des poisons dans nos organes digestifs ; et ces bals là se poursuivent toujours aux dépens de ceux chez qui ils se donnent.

LE VIEUX DOCTEUR.

## L'asthme des nourrissons

**P**OUR qui n'est pas prévenu, l'assemblage de ces deux termes pourrait paraître une gageure, et le temps n'est pas éloigné où bien des médecins eux-mêmes (non spécialisés en médecine infantile), à l'énoncé d'un pareil diagnostic, auraient haussé les épaules avec un petit sourire sceptique.

C'est que l'on s'imagine, en effet, que l'asthme est l'unique apanage de l'âge mûr. Nous savons, à l'heure actuelle, et beaucoup de malades le savent encore mieux par expérience personnelle, que l'on peut faire une crise d'asthme dans la pleine force de l'âge ; ce que l'on sait moins, c'est que le jeune enfant et le nourrisson lui-même sont, eux aussi, exposés aux crises d'asthme.

La première crise d'asthme peut parfaitement s'observer dès le deuxième ou le troisième mois de la vie, et l'on s'explique alors la folle inquiétude des parents dès l'apparition de cette crise soudaine, et aussi l'embarras du médecin non spécialisé pour établir un diagnostic.

La brusquerie du début de la crise ajoute encore à l'affolement.

C'est généralement la nuit que l'enfant est pris d'une gêne respiratoire subite et violente ; souvent il a été enrhumé depuis quelques jours, le nez a coulé et l'enfant toussait. Les narines battent, les lèvres sont bleues, l'enfant est pâle et paraît asphyxier d'autant plus qu'il est plus petit, car il n'a pas la force de s'asseoir et de se cramponner aux barreaux du lit ; la respiration est rapide et bruyante, contrairement à ce que l'on observe chez l'adulte.

Cependant, en le regardant bien respirer, on s'aperçoit souvent que la gêne respiratoire est plus marquée au deuxième temps de la respiration qu'au premier, c'est-à-dire que l'expiration semble plus pénible que l'inspiration.

Parfois on peut entendre un véritable sifflement à distance, mais ce sont là des signes que le médecin est plus à même d'observer avec

calme que la maman qui va et vient et ne sait trop que faire. L'auscultation fournira la clé du diagnostic, pour qui sait observer et interpréter, car là encore, même pour bien des médecins, l'erreur est fort possible et il nous est arrivé souvent, étant appelé en consultation, de pouvoir rassurer des familles épouvantées à l'annonce d'une broncho-pneumonie généralisée, dont on connaît le terrible pronostic.

En effet, il y a beaucoup de symptômes de nature alarmante : cette dyspnée violente, cette tendance à l'asphyxie, la fièvre qui est souvent élevée, le pouls rapide, enfin la présence de nombreux râles disséminés dans la poitrine, peuvent donner le change à la première impression.

Cet état, grave en apparence, peut durer plusieurs jours avec des variations et des rechutes, mais il se termine en général de façon assez brutale, comme il a débuté. Souvent en quarante-huit heures la respiration est normale ; nous avons cependant observé de graves crises qui se prolongeaient plusieurs jours.

En tout cas, si elle est la première crise, ce ne sera, hélas ! pas la dernière, car la maladie est sujette aux récurrences pendant de longues années, et nombre de soi-disant bronchites à répétition ne sont bien souvent que des crises d'asthme méconnues avec tous les degrés possibles.

On comprend qu'en présence d'un pareil tableau, le diagnostic soit parfois hésitant et se pose avec toutes les causes de dyspnée subite de jeunes enfants : croup, faux croup, broncho-pneumonie, cornage expiratoire par compression bronchique, suite de ganglion bronchique tuberculeux, ou de thymus hypertrophié et persistant. Heureusement, le pronostic n'a pas la gravité que laisserait supposer la brutalité de la crise.

On peut même dire qu'il est d'autant plus favorable que la crise aura débuté plus tôt.

Par contre, les crises d'asthme qui se déclarent vers la dixième année peuvent faire craindre la persistance des crises jusqu'à l'âge adulte, tandis que le nourrisson peut fort bien en guérir avant la puberté.

Il est très fréquent d'observer l'asthme chez des enfants d'asthmatiques, non pas que l'asthme soit contagieux, mais parce qu'il apparaît sur un terrain spécial neuro-arthritique où se recrutent, à côté des asthmatiques vrais les eczémateux, les migraineux, les goutteux, les diabétiques, etc. D'ailleurs, l'asthme de l'enfant peut fort bien alterner avec des migraines, de l'urticaire, des poussées d'eczéma ou de prurigo.

C'est le spasme des bronchioles qui déclenche la " crise ", celui-ci étant lui-même sous la dépendance d'un déséquilibre entre le nerf sympathique et le nerf pneumogastrique. Il y aurait excitation anormale et prédominante du nerf pneumogastrique. En tout cas, il n'y a aucun rapport entre l'asthme et la tuberculose.



On pourra, en général, agir assez efficacement sur la crise elle-même par l'administration de calmants, en particulier la belladone, l'opium (à petite doses chez le nourrisson qui y est très sensible), le gardénal, et surtout l'adrénaline, soit par la bouche, soit en piqûres. Il est plus difficile d'agir pour prévenir la prochaine crise, qu'on s'efforcera de reculer le plus tard possible. L'iodure de potassium, les cures de rayons ultra-violets, seront souvent employés avec succès. Il sera bon également, quand l'enfant sera plus grand, de l'envoyer dans une station thermale sulfureuse ou arsénicale. On ne manquera pas, enfin, de faire examiner le rhinopharynx, car la constatation de végétations adénoïdes en motiverait l'ablation avec possibilité d'un heureux résultat sur l'espacement des crises.

Dr PIERVAL.

(La Maison).

## Les mangeurs de plomb

**L**ORSQUE l'on établit les lignes télégraphiques dans les pays chauds, on eut à lutter contre des difficultés de toutes sortes pour arriver à les conserver.

Les oiseaux de la famille des pics, les perruches et les perroquets perçaient et déchiquetaient les poteaux destinés à soutenir les fils électriques. Les fourmis et les termites rongeaient le pied de ces poteaux, pendant que d'énormes larves de coléoptères en détruisaient l'intérieur. Les gros animaux, buffes et éléphants, les brisaient comme une paille en allant s'y gratter.

On eut alors recours aux poteaux de fer, plus résistants. Ce fut la cause d'une très grande dépense, mais enfin, on croyait avoir remporté la victoire, et les ingénieurs électriciens espéraient avoir un peu de tranquillité. Ils s'aperçurent bientôt que l'humidité chaude qui règne pendant plusieurs mois dans les contrées tropicales oxydait les fils que le moindre choc suffisait ensuite à briser. Il fallut donc aviser à un moyen de mettre ces fils à l'abri.

On chercha et on crut avoir enfin trouvé le remède par l'emploi de câbles composés d'une façon toute spéciale. Le fil conducteur fut enveloppé de toile goudronnée et le tout fut enfermé dans une gaine de plomb.

Tout marcha à souhait pendant quelque temps, et les communications télégraphiques et téléphoniques se firent, sous l'Equateur, aussi facilement qu'en Europe. Puis un beau jour, on constata que le courant électrique se perdait. Comme cet accident ne se produisait que pendant la saison des pluies et orages, on accusa longtemps l'électricité atmosphérique ou le mode de suspension des fils, accrochés aux po-

teaux avec des supports en fil d'acier tordu. Mais tout en constatant le phénomène, aucun électricien n'arrivait à en trouver l'explication.

Un jour, un d'entre eux, en examinant les fils, s'aperçut que l'enveloppe de plomb était criblée de petits trous, dont le diamètre variait de 0m,001 à 0m,002 ou 0m,003.

En étudiant ces trous de plus près, on y découvrit de tout petits insectes appelés *bostryches*. Les larves de ces coléoptères étaient les auteurs de tout le dégât. Ces bostryches, d'une famille voisine des insectes qui percent de petits trous dans les meubles de nos appartements, sont des mangeurs de bois plutôt que des mangeurs de plomb. Mais l'instinct de leur larve leur révélant sous les couches de métal une enveloppe de toile végétale qui ferait bien leur affaire, elles n'hésitèrent pas à ronger à belles dents la couche de métal qui les en séparait.

\*

\* \*

Vous serez surpris, sans doute, de trouver dans de petits vers de quelques millimètres à peine des mâchoires aussi puissantes. Cependant, le cas n'est pas rare. Voyez la force des mandibules du termite, capable de percer en une seule nuit, de bas en haut, tout le pied en chêne d'une table. Voyez la larve du grand capricorne, creusant dans l'intérieur des arbres les plus durs des galeries de plusieurs mètres de longueur.

Lorsque je fis le voyage de Palestine, un fait très curieux venait de se produire. Les calottes de plomb doré qui couvraient les coupes de l'église russe élevée aux portes de Jérusalem, tout près du jardin des Oliviers, témoin de l'agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avaient été percées comme une écumoire par la larve d'un petit capricorne du genre de ceux qui se trouvent dans les fagots de chêne et qui ont les élytres d'un brun rouge velouté.

Après la guerre de Crimée, on rapporta en France des caisses de cartouches qu'on n'avait pas employées. Or, dans quelques-unes de ces caisses, les balles de plomb étaient creusées de trous de 0m,005 à 0m,006 de diamètre sur une ligne horizontale allant d'un côté à un autre de la boîte. Ces trous avaient été faits par la larve d'un hyménoptère, le sirez géant.

Est-ce à dire pour cela que ces insectes sont de véritables mangeurs de plomb, c'est-à-dire qu'ils s'en nourrissent? Non. Ce métal les empêche de passer, c'est pour eux une barrière, ils y creusent une galerie.

Si la coupole de l'église russe de Jérusalem était convertie en une immense écumoire, c'est que les *calladium* ayant vécu dans la charpente en bois de cette coupole et voulant en sortir, ils avaient dû percer le plomb qui s'opposait à leur liberté.

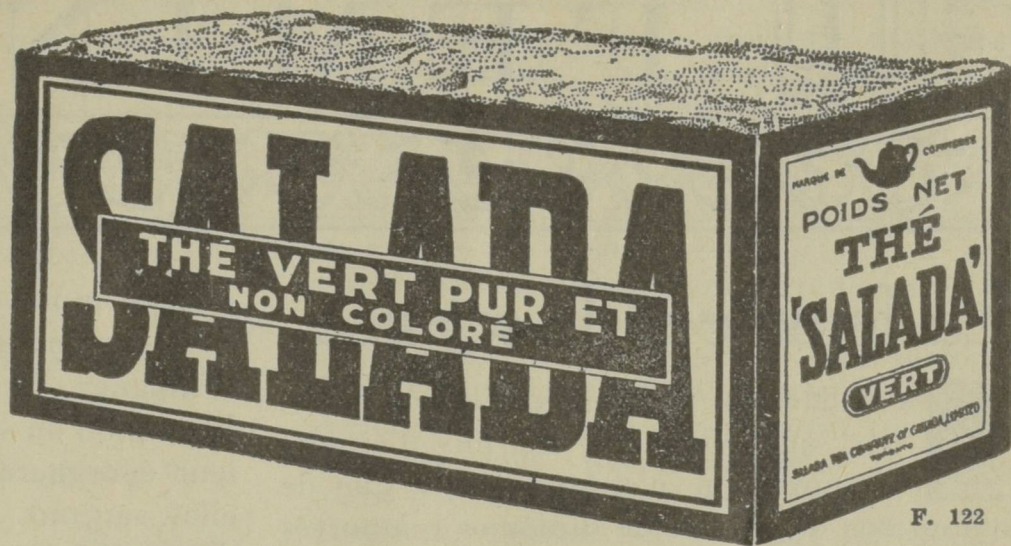


Les larves de sirez avaient passé une partie de leur existence dans l'intérieur des planches des caisses de cartouches. Puis, lorsqu'elles voulurent en sortir pour se métamorphoser, elles creusèrent en dedans des caisses au lieu de percer vers l'extérieur. Alors, rencontrant les balles de plomb, elles durent en percer une rangée tout entière pour arriver au côté opposé et se frayer une ouverture dans l'épaisseur de la planche.

C'est égal, tous ces petits êtres ont des dents que plusieurs d'entre nous, sans doute, ont bien raison de leur envier.

C. DE LABONNEFON.

## Du vrai thé, tel que cueilli 'Frais des Plantations'



F. 122

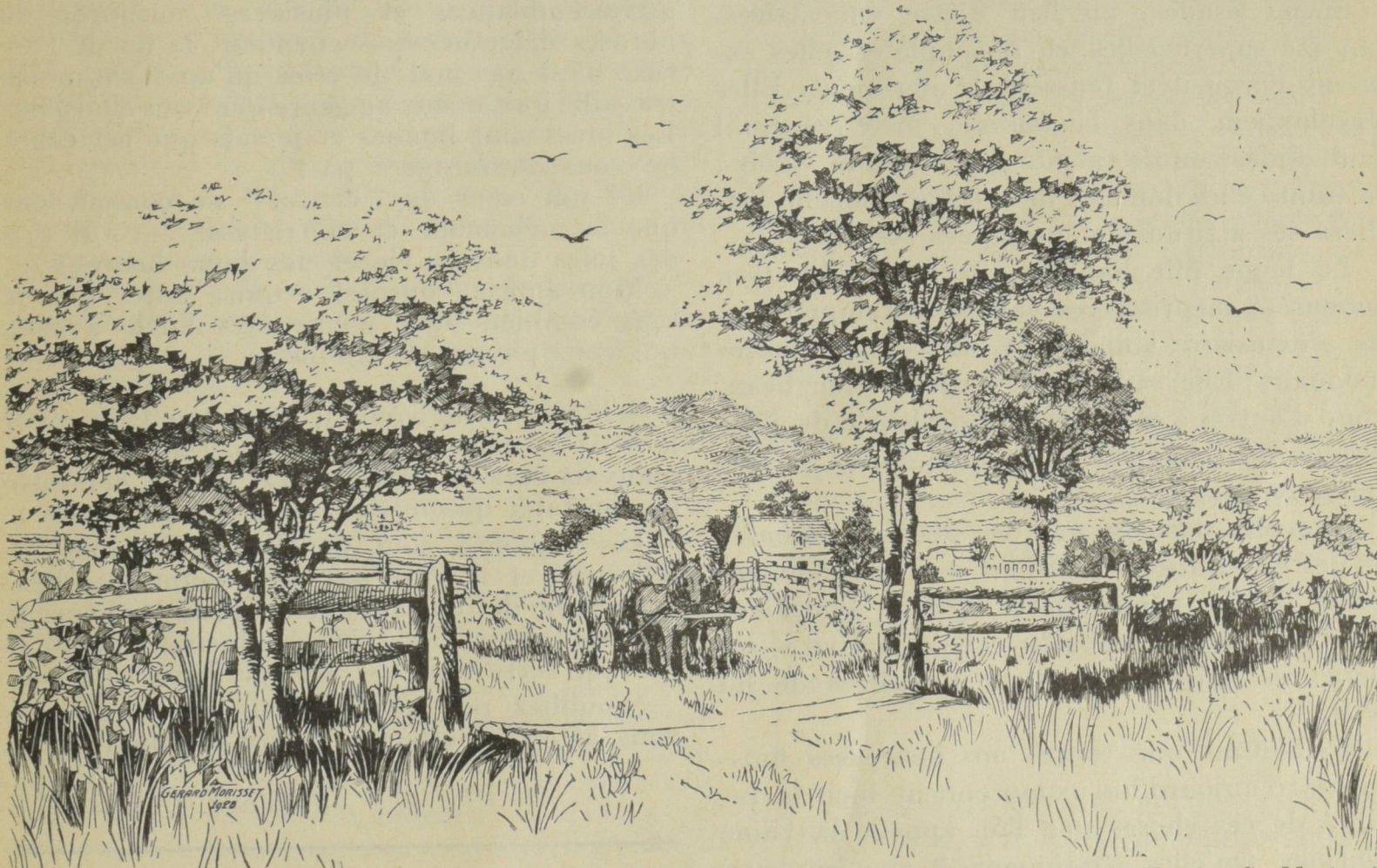
### Clair comme le jour — aussi fort qu'il est clair

Vert ou noir — à partir de 60c lb.

Un Gascon racontait que dans une querelle, il avait reçu un soufflet.

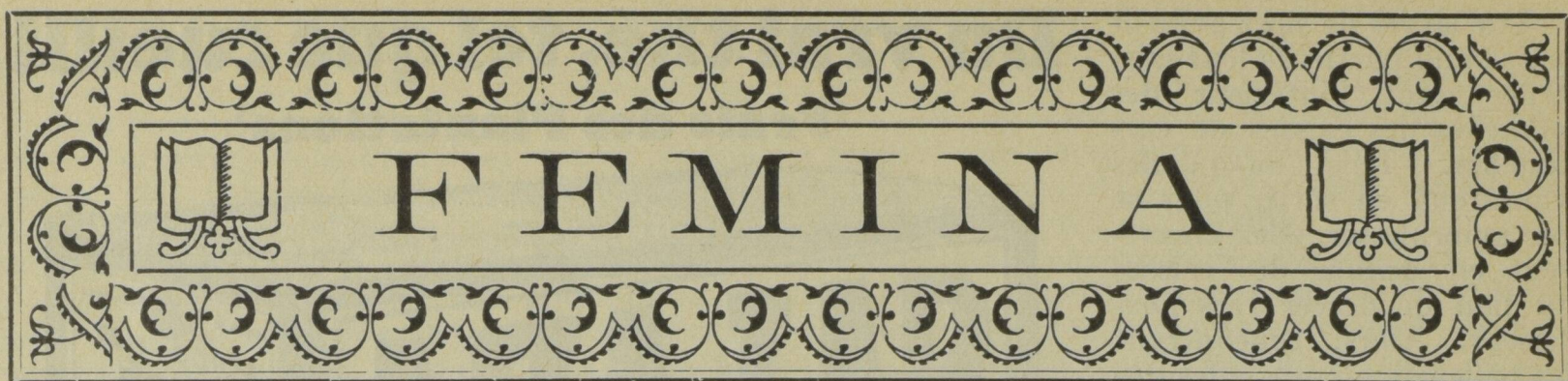
“ J'espère, lui dit un compatriote chatouilleux sur le point d'honneur, qu'il en est résulté des suites ? ” — “ Je vous crois ! j'en ai eu la joue enflée plus de huit jours ! ”

Pontchartrain, Premier Président du Parlement de Paris avait fait mettre sous son nom à la porte de son cabinet, les 4 P, initiales de son titre. Un plaideur, attendant le moment de l'audience, les interpréta ainsi : Pauvres Plaidéurs, Prenez Patience.



(Dessin de M. le Notaire G. Morisset)





## La femme et la science

**L**A science est à la mode. De tous côtés, dès que viennent les fins d'années scolaires, on n'entend parler que de distributions de prix et de diplômes remportés haut la main.

Certes les heureux possesseurs d'un parchemin sont tentés parfois de se laisser envahir par la vanité. Si l'imagination a été appelée la folle du logis, on peut dire sans exagération que la vanité, la vaine contemplation de ses talents, en est la sotte. Toutes deux s'aidant, elles parviennent sans efforts à nous révéler une foule de choses flatteuses, inconnues de nos proches mais dont tout de même, nous nous affublons volontiers.

Si les études, au lieu d'être éducatrices, ont été superficielles et incomplètes, elles excitent l'orgueil et faussent le jugement. Elles développent dans la femme, juste ce qu'il faut d'idées ou de talents pour la faire valoir ; la vanité élira domicile dans cette âme, elle étudiera ses attitudes et préparera ses effets.

La jeune fille habituée par une éducation sérieuse à mépriser ces vaines contemplations, ne s'extasiera jamais sur un simple succès mondain. Elle sera moins exposée que beaucoup d'autres à se méprendre sur le peu de place occupé par chaque être humain dans l'univers immense.

Une tête occupée par des pensées sérieuses et des admirations légitimes, est rarement envahie par la vanité parce que ce sentiment y est vite gêné, combattu par des activités supérieures qui se sentiraient humiliées de lui obéir.

Souhaitons que toutes nos heureuses finissantes d'aujourd'hui comprennent bien la futilité de ces choses que l'on appelle la vaine gloriole. Qu'elles continuent à étendre leurs connaissances par l'étude et la lecture sage-

ment comprises. Elles y trouveront une source de jouissances intellectuelles qui n'est pas à dédaigner. Ce sage emploi de leurs heures libres que l'on se plaît à appeler heures perdues, leur épargnera bien des déboires et plus tard, elles sauront encore trouver dans l'étude un dérivatif à leurs ennuis et à leurs fatigues.

Jeanne LEFRANC.

## BOITE AUX LETTRES

*Fragile.* — Je regrette d'avoir à vous causer de nouveau une légère contrariété. L'article envoyé ne paraîtra pas... il renferme quelques invraisemblances et plusieurs tournures de phrases défectueuses, cependant la fin de l'article n'est pas mal. Je crois qu'un style moins travaillé irait mieux au genre que vous choisirez. Les idées sont bonnes et je sais que cet échec ne vous découragera pas.

Ce joli cœur de "cristal" ne connaît pas que la mélancolie et la tristesse?... Il y a des joies dans la vie et des jours heureux...

Mon amitié vous est acquise parce que je sens combien vous même êtes fidèle à ceux qui vous payent de retour.

*Solitaire.* — Je vous ai attendue vainement le mois dernier et j'ai cru un instant à un plus mauvais état de votre santé, je suis heureuse de constater que mes craintes furent vaines.

Les vacances sont un temps de repos intellectuel et il n'est pas surprenant que l'ennui vienne de temps à autre visiter les heureux mortels qui ont des loisirs... Je souhaite toutefois que cette visiteuse ne vous importune pas.

N'oubliez pas que la meilleure bienvenue vous attend toujours à notre Femina.

Jeanne LEFRANC.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"



## Un coeur de maman

Le Créateur avait formé l'homme et la femme,  
Tout le ciel admirait ces êtres de beauté,  
Purs comme le soleil, ardents comme sa flamme,  
Reine et roi, désormais, du monde nouveau-né.

Cependant le Seigneur restait pensif encore :  
De son sein tout-puissant, adorable et fécond,  
Demandait à jaillir en cette douce aurore  
Son chef-d'œuvre d'amour : exquis, fort et  
[profond...]

Concevant un tel don de tendresse éternelle,  
Dieu tressaille soudain, en son recueillement,  
Puis... dans son propre Cœur, il prend une  
[étincelle  
Et façonne... un cœur de maman.

M. de J.

## La conscience et le jeu

**L**A plupart des jeux comportent une règle c'est à-dire qu'ils prescrivent une marche et en interdisent une autre; ils imposent conventionnellement une difficulté qu'il faut savoir respecter. Enfreindre ces lois, c'est *tricher*. Quelle tentation pour l'enfant ! L'interdiction est gênante ; et il est parfois si facile de s'en affranchir, soit ostensiblement à la vue de tous (qui protestent), soit le plus souvent en secret, à la dérobée. On partira à la course un peu avant les autres on déplacera furtivement une pièce du damier on jettera un regard indiscret sur les cartes du partenaire ; on poussera légèrement sa boule de croquet... Que sais-je encore ? Les fraudes sont incalculables, et c'est presque en tous les jeux qu'on les rencontre.

Elles peuvent avoir plusieurs *mobiles* qui en graduent l'incorrection. Distinguons donc les trois types du tricheur. — Le premier est celui qui *s'amuse à tricher*. D'un bout à l'autre de la partie son plaisir est de "jouer des tours" à son partenaire, de voir que celui-ci ne s'en aperçoit pas, et impute candidement à sa malchance un échec qui résulte uniquement de la fraude. Celui-là joue à berner. Il a doublé son art du jeu, d'un véritable art de tricher. Peu importe le thème du jeu : le sien est de vous leurrer. Il sera parfois si fier du succès de sa ruse qu'il vous l'avouera pour que vous l'admirez ! C'est contre votre vigilance qu'il a joué, et là il vous a gagné ! — L'autre type du tricheur est celui qui, pour *sauver son amour-propre*, ne craint pas de commettre un mensonge ou un faux. Etre vaincu l'humilierait. Il biaise avec la règle du jeu. C'est par son orgueil qu'il est fraudeur. — Le dernier type est celui du tricheur *intéressé*, qui, ne pouvant s'adjuger l'enjeu

régulièrement, se l'octroie par la tromperie. Celui-là (toutes proportions gardées) est un voleur. La règle du jeu constituait entre les partenaires une sorte de contrat. En ne la respectant pas il s'est "dolosivement" emparé du bien d'autrui. Nous le déclarons malhonnête. Les précédents, sans doute, l'étaient déjà : ils manquaient à leur parole, car s'engager en une partie c'est implicitement promettre d'en suivre fidèlement la règle. Mais leur faute n'était qu'une petite malice ou une petite lâcheté ; et c'est à eux-mêmes, en somme, qu'ils nuisaient, bien plus qu'à leurs partenaires. Celui-ci, au contraire, fait tort à autrui en même temps qu'il s'avilit. — Et c'est sur ce point surtout que doit demeurer délicate la conscience de l'enfant. Aujourd'hui l'enjeu n'est rien : un mirliton, quelques sous, une friandise... ! Mais demain il sera peut-être considérable. Et ce doit être pour l'enfant un principe inflexible, que nul bien pris par ruse ou par force n'est légitimement acquis. Réprimandons tout tricheur ; qui trompe au jeu est (tout au moins) enclin à tromper dans la vie. Et si, au jeu, l'enfant réussit trop bien à le faire, la tentation plus tard, lui faidant espérer l'impunité, lui sera presque irrésistible.

A côté du joueur malhonnête est le *mauvais joueur*. Celui-ci ne triche pas, mais il se dérobe, et à sa manière il manque à la convention implicitement conclue. Sentant que la partie tourne à son désavantage, il la quitte, vexé. Il ne vous vole pas votre victoire, mais (n'est-ce pas l'équivalent ?) il vous empêche de la cueillir. — Le mauvais joueur, c'est encore celui qui, vous ayant gagné, mais craignant de n'en pas conserver l'avantage, vous refuse votre "revanche". Il part avec son gain, et ne consent pas à le mettre à nouveau comme enjeu. Là encore il y a manquement au contrat. Dans les jeux où le débutant a quelque avantage, la seconde partie est due au partenaire, parce qu'elle est censé équilibrer les chances.

Enfin c'est un mauvais joueur que celui qui prend si mal sa défaite qu'elle provoque chez lui la bouderie ou la colère. De dépit il brise les jouets, brouille nerveusement les cartes, claque les portes, s'en va en maugréant. Ce brusque et intempestif retour du jeu à la vie "sérieuse" arrête instantanément la partie, rompt le charme, disloque la compagnie des joueurs. Celui qui déserte ainsi ne sait pas jouer. Son orgueil ou ses nerfs l'y rendent inapte. Faire bonne mine à la malchance, porter gaie-ment sa défaite, — à cela se reconnaît le bon joueur, disons l'heureux caractère.

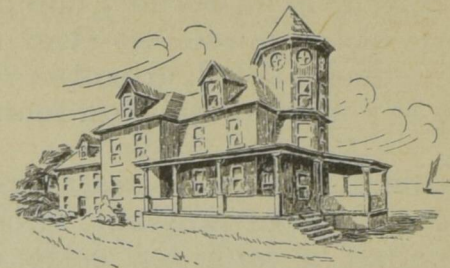
O. LEMARIÉ.

(Le *Jeu de l'enfant*, vol. in 16 de 96 pages  
En vente aux Éditions de l'Association du  
Mariage Chrétien, 86, rue de Gergovie,  
Paris-14e. Prix 7 francs franco.)



# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



*La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.*

## RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUIN

### ENIGME

La lune

#### MOTS EN TRIANGLE

LEVITE  
ELIRE  
VITE  
IRE  
TE  
E

#### LOGOGRIPHE

Poisson — poison.

#### REBUS GRAPHIQUE

Mot à mot : Gd sous Lié neuf, treize  
et trois.

J'ai des souliers neufs très étroits.

Ont trouvé toutes les réponses : Mlle Gilberte Beaulieu, St-Gervais ; Mlle J. Bédard, 71, rue St-Pierre, Québec ; Le Couvent des Sœurs de la Charité, Rimouski ; Mlle Hélène

Lacroix, St-Casimir ; Mlle Annette Laflèche, Boîte 117, Casselman, Ont. ; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce ; Le Couvent des Sœurs de la Charité, St-Joseph de Beauce ; L'Hôtel-Dieu, Lévis ; Mlle Bérengère Huart, 29, rue Fraser, Lévis ; Mlle Simonne LaRue, 126, rue St-Augustin, Québec ; Mme E.-G. Flurette, 183, West St., Bristol, Conn., L'Hôpital Civique, Québec ; Le Couvent du Bon Pasteur ; Jonquière ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville.

Les deux noms tirés au sort sont : L'Hôtel-Dieu de Lévis, et le Couvent de St-Joseph de Beauce.

### JEU D'ESPRIT N° 146

#### LOGOGRIPHE

C'est le fait d'un conspirateur,  
Ou simplement de ceux qui fabriquent la toile.  
Coupez mon chef, ami lecteur,  
Ce sera mettre en marche un bateau sans va-  
Sans cable hâleur et sans voile. [peur,  
Coupez encor voici le goût du chicotin.  
Coupez toujours, voilà Neptune,  
Ou du moins l'élément redoutable, incertain,  
Dont il gouverne la fortune.

#### CARRÉ PARFAIT

C'était le cri de nos aïeux  
Aux jours glorieux ou joyeux ;  
C'est le nom de la grande fête  
Où la Rédemption s'apprête.  
Un être méchant et cruel,  
Dont le régal habituel  
Est de chair fraîche, voire humaine.  
Mot latin, mais dans le domaine  
De notre langue, où, fréquemment,  
Il vient conclure un argument,  
Saisit notre esprit et le frappe.  
Nom porté par plus d'un grand Pape.



## CHARADE

Mon premier a cours en France ;  
 Mon deux est dans l'élégance ;  
 Mon trois, dans la contredanse  
 Et mon tout, ville de France.

## QUESTION LITTÉRAIRE

De qui sont ces vers, et dans quelle œuvre se trouvent-ils ?

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux,  
 Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

## Le cierge du saltimbanque

**L**E 9 juillet 189... vers 10 heures du matin, sur la route qui va de Lourdes à Pau, s'avancait lentement une famille de saltimbanques, composée du père, de la mère et de deux enfants.

Le père, à la taille haute et aux membres fortement dessinés, n'avait pas encore trente-cinq ans, mais la souffrance avait altéré ses traits et le faisait paraître plus âgé ; son œil vif conservait une mâle fierté sous un voile de tristesse.

Près de lui, sa femme marchait rêveuse et abattue.

Les enfants, dont l'un pouvait être âgé de douze ans et l'autre de neuf, avaient quelque chose de l'énergie du père et de la mélancolie de la mère ; leurs membres, bien qu'amaigris par les privations, étaient souples et robustes.

Ces pauvres gens cherchaient des spectateurs afin de gagner quelques sous pour acheter du pain. Ils arrivent dans une bourgade, où ils sont assez heureux pour trouver à exercer leur art.

Vers 2 heures de l'après-midi, ils avaient donné une séance et recueillaient une somme d'environ 20 francs. A la vue de cet argent, la figure du père s'illumine et une larme coule de ses yeux.

Étonné de voir de l'émotion dans un homme qui semblait peu fait pour en éprouver, je m'avance vers lui et l'interroge.

— Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, elle m'a bien récompensé.

— Qui donc ?

— La Sainte Vierge.

Et aussitôt il continua de parler ainsi :

— Il y a plus de six mois, j'étais à Montpellier, faisant mon petit métier de sauteur, qui nous aidait à vivre. La méchanceté — il y en a tant aujourd'hui — poussa quelqu'un à

scier la planche qui me servait d'appui pour m'élancer. C'était la nuit, je ne m'aperçus de rien. Au moment où je sautai, la planche se brisa et je retombai sur le dos. Impossible de me relever ; j'éprouvai alors d'atroces douleurs, et ces douleurs, hélas ! durèrent plusieurs mois et m'empêchèrent de continuer mes exercices. Heureusement, j'avais quelques économies. Avec la bonne volonté de ma femme et l'aîné de mes enfants, elles suffirent quelque temps à écarter la faim.

Mais, peu à peu, je vis nos dernières ressources s'en aller et j'entrevois le moment où nous serions plongés dans la plus affreuse misère. Ma femme, mes enfants, que vont-ils devenir ? Ils n'ont pourtant jamais mendié ! Cette pensée me fendait le cœur. Et, dans mon malheur, je ne savais où trouver un secours, quand tout à coup je me souvins de Notre-Dame de Lourdes. Souvent, dans mes voyages, j'avais eu l'occasion d'apercevoir sa chapelle, mais je m'étais borné à la saluer de loin, en passant. Il me sembla que cette bonne Vierge aurait pitié de moi et je repris courage. Cependant le dernier sou venait de disparaître.

— Il faut vendre mon costume neuf, dis-je à ma femme.

Je l'avais acheté pour me présenter convenablement devant le public : il me coûtait fort cher. Il dut être cédé pour 3 fr. 40. Avec cette somme, nous quittons Montpellier et prenons le chemin de Lourdes.

Les grandes souffrances avaient disparu, mais j'étais si faible !... Quand pourrais-je gagner le pain de mes enfants ? Il fallait encore des béquilles pour me soutenir !

Durant ce long chemin, mon fils aîné a tout fait, le pauvre enfant, pour gagner quelque chose ; ma santé même s'est un peu rétablie et nous sommes arrivés, ce matin, devant la sainte chapelle, possesseurs de vingt sous. C'était peu pour l'offrir à la bonne Vierge.

Avec la moitié de cette somme, j'ai acheté un petit cierge, afin de le faire brûler devant la statue, et je lui ai demandé la permission de garder le reste pour ma famille, qui n'avait pas mangé depuis la veille.

Quant à moi, je pouvais attendre, et je savais que la Sainte Vierge me viendrait en aide. Je ne me suis pas trompé, puisque me voilà plus riche que je ne l'ai été depuis ma maladie. Et maintenant, je puis aller prendre un peu de cette nourriture qu'elle m'envoie.

En disant ces mots, un sourire indicible effleurait ses lèvres, et de grosses larmes coulaient sur son rude visage.

Pour moi, il me fut à peine possible de lui répondre.

Il s'éloigna et me laissa profondément ému de ce que je venais d'entendre.

(Le Rayon.)



FEUILLETON DE L'APÔTRE

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

11

LIII

## L'EFFET QUE PRODUISIT SUR HENRI DE BRABANT LA NOUVELLE DE LA MORT DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Il faut que nous interrompions un instant le cours de notre récit pour faire connaître comment Blanche était devenue la garde-malade du chevalier autrichien.

L'on se rappelle qu'immédiatement après l'issue du combat du château d'Ildegardo, elle était montée à cheval et s'était éloignée au galop. Elle se rendit droit chez ses parents adoptifs dont l'habitation n'était éloignée que de quelques milles, et fut reçut à bras ouverts, quoique l'armure dont elle était couverte fût une source de grand étonnement. Toutefois, le récit qu'elle fit de ses aventures expliqua aux bons paysans comment elle se l'était procurée, et ils passèrent la plus grande partie de la nuit à l'écouter et à remercier Dieu de leur avoir ramené leur enfant après l'avoir soustraite à tant de dangers.

Le jour suivant, Blanche reprit ses vêtements de femme ; et, montant le cheval que lui avait donné Henri de Brabant, elle se dirigea, poussée par un sentiment de curiosité, vers le château d'Ildegardo, afin de revoir la scène où avait eu lieu le combat de la veille. Elle rencontra Bernard qui lui apprit tout ce qui s'était passé ; et se donnant comme une connaissance du chevalier elle demanda au vieillard de partager avec lui les soins que réclamait la situation de Henri.

Quand donc à l'expiration de six longues semaines, Bernard, en entrant dans la cellule, comme d'habitude, trouva que non-seulement le chevalier avait recouvré sa connaissance, mais qu'il était en pleine convalescence, il ne put cacher sa joie ; et interrompant Henri de Brabant au milieu des témoignages de reconnaissance dont il l'accablait, il se tourna vers Blanche et la prit par la main en disant : — Votre Excellence doit remercier Dieu d'abord, et cette jeune fille ensuite ; car, sans la grâce de l'un et le dévouement infatigable de l'autre il y a longtemps que vous seriez dans la tombe !

Ces paroles causèrent un sérieux embarras à notre héroïne, qui, rouge de confusion, ne savait vraiment plus quelle contenance tenir.

Henri de Brabant qui lisait sur son visage tous les sentiments qui faisaient battre son cœur, lui prit encore une fois la main ; et se soulevant par un puissant effort, il la porta à ses lèvres, en disant : — Je vous aime, Blanche, comme si vous étiez ma sœur. Soyez témoin, Bernard, de l'affection que je voue à cette noble et généreuse enfant.

— On ne trouverait pas d'expression pour la louer comme elle mérite de l'être, dit le vieillard avec une sorte d'enthousiasme. Si j'avais une fille comme elle, j'en serais trop fier.

— Vous pouvez, dans tous les cas, être fier de sa connaissance et de son amitié, dit le chevalier d'un air singulier et significatif.

Malgré elle, Blanche leva un regard de curiosité et de surprise sur Henri de Brabant ; car ce n'était pas la première fois ni même la seconde qu'elle l'entendait faire allusion au pouvoir qu'il possédait de récompenser ceux qui le servaient ou pour qui il avait de l'affection.

— Nous devons prendre garde de fatiguer Votre Excellence, dit Bernard, après une pause de quelques instants, venez, Blanche, laissons-le reposer un peu.

— Non, me ne quittez pas, mes amis, s'écria le chevalier ; du moins ne me quittez pas avant d'avoir satisfait ma curiosité, et après, peut-être pourrais-je goûter un peu de repos.

— Votre Excellence a raison, dit Bernard ; parlez et nous ferons de notre mieux pour vous contenter.

— Répondez donc franchement et sincèrement à toutes les questions, reprit Henri de Brabant. D'abord, continua-t-il d'une voix qui devint tout à coup tremblante, et en regardant Blanche avec un embarras visible, puis-je espérer que l'arrestation d'une certaine dame n'a été suivie d'aucune conséquence fâcheuse pour elle-même et pour les autres ?

— Le bruit s'est répandu, répondit Bernard, que Satanaïs s'est retirée dans un asile éloignée, pour y passer le reste de ses jours. Au surplus, la scène qui eut lieu il y a six semaines dans cette chambre a été tenue secrète par ceux qui en avaient été témoins.

Blanche s'était détournée dès que le chevalier avait parlé d'OEtna, et elle ne le regarda pas une seule fois pendant que Bernard lui donnait les explications qu'il avait demandées.

— Veuillez, à présent, dit Henri après une longue pause, me faire connaître la situation des affaires de Bohême.



La conversation dès lors prit un autre cours, et Blanche se trouva plus libre. Son regard rencontra celui du chevalier et tous deux éprouvèrent un trouble visible. Bernard ne s'aperçut de rien ; mais un observateur attentif se serait persuadé que le guerrier et la jeune fille subissaient l'un et l'autre le même sentiment. Mais l'embarras de Henri provenait de la conscience qu'il avait d'avoir causé de la peine à Blanche en témoignant l'intérêt qu'il portait à Cœna d'Ildegardô ; tandis que chez notre héroïne, sa confusion avait pour cause l'idée qu'elle avait laissé se trahir une jalousie qu'il aurait été de sa dignité de dissimuler.

Mais la promptitude que mit Bernard à répondre aux questions qui lui étaient adressées, absorba aussitôt leur attention.

— Les six semaines durant lesquelles Votre Excellence a été malade ont été marquées par plusieurs circonstances d'une grande importance, dit le vieillard d'un ton solennel. D'abord, la reine de Bohême est morte.

— La reine de Bohême s'écria Henri de Brabant, De qui parlez-vous ? De la princesse Élisabeth ?

— D'elle-même, répliqua Bernard. Elle fut conduite au château de Rotenberg à la même époque où eut lieu l'aventure de Votre Excellence dans ces ruines ; et c'est là qu'elle fut saluée reine de Bohême par les seigneurs du pays. Mais tout cela se fit avec une précipitation sans exemple. Reconnue comme reine un jour, elle fut mariée à Rodolphe de Rotenberg le lendemain.

— Mariée à Rodolphe ! s'écria Henri, dont la surprise augmentait à chacun de ces détails.

— Oui, tels sont les faits tels que me les ont racontés différents voyageurs qui ont passé par ici, dit Bernard : d'ailleurs on ne parle plus que de cela dans les villages d'alentour. De grandes fêtes furent données pendant trois ou quatre jours successifs au château de Rotenberg, puis vint la cérémonie du mariage, et à cette occasion, il survint un incident effroyable, sans qu'on soit parvenu à en connaître la nature. Il paraîtrait qu'une femme, couverte d'un linceuil, s'est élevée derrière l'autel, au milieu d'un nuage diaphane, et a défendu toute alliance entre la reine et Rodolphe. Je ne saurais dire ce qu'il y a de fondé en cela ; toujours est-il qu'il est arrivé quelque chose de terrible, et que la reine est morte de frayeur.

— Ce que vous m'apprenez là est étrange, mon cher Bernard, dit le chevalier, qui ne savait que penser de cette histoire si merveilleuse.

— Étrange, en effet ! s'écria Blanche, avec un accent si singulier que les regards de Bernard et de Henri de Brabant se tournèrent simultanément vers elle. Mais pourquoi ne m'avez-vous jamais dit tout cela ? demanda-t-elle au vieillard.

— Parce que vous étiez si occupée des soins que réclamait l'état du chevalier, que vous n'aviez ni le temps ni le désir de parler d'autre chose que de lui. Et d'ailleurs, ajouta Bernard, je ne me doutais pas qu'un sujet pareil pût vous offrir de l'intérêt.

— Vous avez raison ! Et cela était naturel, dit Blanche, en réfléchissant. Puis, passant la main sur son front, elle parut inquiète et agitée.

— Blanche, dit Henri en la regardant avec intérêt et une profonde attention, la nouvelle que vient de nous donner Bernard vous affecte étrangement.

— Oh ! ne me questionnez pas ! s'écria-t-elle brusquement, comme si elle eût craint de laisser échapper le secret de la dame Blanche.

Le fait est que dans son esprit, elle associait la dame des souterrains de Rotenberg à ces mystérieux incidents dont venait de parler Bernard.

— Non... ne me questionnez pas, répéta-t-elle ; mais continuez votre récit, je vous en conjure.

— Bien des choses peuvent se résumer en peu de mots, reprit le vieillard. A peine la reine était-elle dans le tombeau que Zitzka apparut à la tête de vingt mille hommes, et entourra le château.

— Vous ne m'aviez pas même fait connaître cet incident ! s'écria Blanche. Mais parlez, je vous en prie. Qu'est qui est arrivé à Rotenberg !

— Le siège continue, répliqua Bernard ; mais la défense a été bravement et habilement dirigée. Zitzka a réussi, par un coup d'audace à détruire le magasin aux provisions, et on croit généralement que la garnison est déjà en proie aux horreurs de la famine.

— La famine ! ô mon Dieu ! s'écria Blanche, en devenant d'une pâleur mortelle, à l'idée que la dame qui lui avait manifesté tant d'intérêt pouvait être exposée aux tortures de la faim. Mais êtes-vous sûr de ce que vous dites ? demanda-t-elle, en se tournant vers Bernard.

— Je ne fais que répéter ce que l'on affirme, répondit le vieillard ; car si la famine est réellement dans le château, on se garde bien de le laisser voir. Jamais siège ne fut conduit avec plus de persévérance, ni soutenu avec plus de valeur.

— Mais le capitaine-général des Taborites finira par triompher, dit Henri de Brabant ; car il est assurément l'un des plus grands guerriers de l'époque. A présent, dites nous, Bernard, quelle est la situation des autres parties de la Bohême ?

— Les Taborites dominent partout excepté dans les districts du Sud, répondit Bernard. Les lieutenants de Zitzka sont maîtres au Nord, à l'Est et à l'Ouest, et quand le sud sera vaincu toute la Bohême sera dans leurs mains.

— Qu'avez-vous encore à m'apprendre ? demanda le chevalier, après une longue pause durant laquelle il parut réfléchir à ce que venait de lui dire le vieillard.

— Ah ! j'oubliais, s'écria Bernard avec une vivacité soudaine. Voilà une demi-heure que je vous parle de la Bohême, quand j'aurais dû penser qu'un événement qui concerne votre patrie, l'Autriche, serait pour vous d'un bien autre intérêt.

— Vraiment ! qu'est-ce donc qui est arrivé en Autriche ? demanda le chevalier avec une fiévreuse impatience. Parlez, je vous en conjure, ne me tenez pas ainsi dans l'anxiété !

— Sachez donc, dit Bernard, que Sigismond, l'empereur d'Allemagne, n'est plus...



— L'empereur est mort ! s'écria Henri de Brabant qui tressaillit soudainement et dont tout le corps fut agité comme par un spasme.

— Oui, il y a cinq semaines qu'il a rendu le dernier soupir à Aix-la-Chapelle, continua Bernard ; et c'est hier que j'ai appris le résultat de la nouvelle élection.

— Et ce résultat, quel est-il ? demanda le chevalier avec une expression fiévreuse, étrange, mêlée de crainte, d'espoir, d'anxiété.

— Le choix est tombé à l'unanimité sur un certain grand prince qui ne s'était pas même porté comme candidat, et qui n'était pas présent au vote répondit Bernard.

— Et ce prince dit Henri ? d'une voix haletante.

— Le nouvel Empereur d'Allemagne, répliqua Bernard, est le puissant et chevaleresque, le brave et généreux duc d'Autriche.

Henri de Brabant voulut se lever sur sa couche, mais il n'en eut pas la force. Le sang afflua à ses joues, et se retirant aussitôt les laissant plus livides qu'auparavant. Il voulut parler, mais il ne put articuler un son. Il suffoquait et perdait connaissance, tant était puissant l'effet produit sur lui par ces nouvelles.

Blanche se précipita à son secours, lui versa un cordial dans la bouche, et lui fit respirer des sels. Il reprit connaissance ; et tournant lentement la tête, il fixa sur notre héroïne un regard plein de reconnaissance et d'amour.

Puis sa tête retomba sur l'oreiller, et il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil calme et réparateur.

## LIV

### LES ADIEUX

Il était nuit, et la lampe brûlait sur la petite table au milieu de la cellule, quand Henri de Brabant ouvrit de nouveau les yeux.

Blanche, était assise à côté de son lit, et dès qu'elle le vit éveillé, elle lui présenta à boire un breuvage réconfortant qu'elle avait elle-même préparé. Le chevalier la remercia et lui dit :

— Chère sœur, car j'espère que vous me permettrez de vous appeler ainsi désormais. Dites-moi si j'ai rêvé, ou s'il est vrai que l'Empereur Sigismund n'est plus, et que le duc d'Autriche a été élu pour occuper le trône impérial ?

— C'est du moins ce que le vénérable Bernard a annoncé à Votre Excellence, répondit la jeune fille. Mais tâchez que ces incidents ne vous causent pas une excitation qui pourrait être dangereuse.

— Je voudrais pouvoir suivre votre conseil, ma chère et bonne gardienne, dit Henri. Puis au bout d'un instant, il ajouta : — Ce serait pour moi un grand soulagement si je pouvais dépêcher un de mes serviteurs à Vienne. Quelle heure est-il ?

— Minuit environ, répondit-elle. Mais je vais aller éveiller Bernard, et il ira chercher un de vos domestiques.

— Non... attendons jusqu'à ce qu'il soit jour. Je préfère rester en proie à l'impatience plutôt que de

vous laisser errer dans ces ruines à pareille heure.

— N'est-ce que cela ? demanda Blanche. Et sans attendre de réponse, elle sortit précipitamment.

La promptitude qu'elle mettait à l'obliger, le zèle charmant et sans affectation avec lequel elle cherchait à contenter ses désirs, firent une vive impression sur Henri de Brabant. Nous ne voulons pas dire qu'il s'imaginait aimer notre héroïne ; mais il éprouvait pour elle une reconnaissance sans bornes ; une immense sympathie et une amitié qui ressemblait à une sorte de tendresse fraternelle.

Au bout de dix minutes au plus, l'un des domestiques du chevalier entra dans la cellule. Blanche resta en dehors appuyée sur le parapet du donjon et contemplant l'astre des nuits qui s'élevait dans sa silencieuse majesté au-dessus des hauteurs.

Le domestique resta plus de vingt minutes avec son maître ; et, en sortant il descendit droit vers cette partie des bâtiments qui servait d'écurie. Il sella vite son cheval, dit adieu à son camarade, et s'éloigna rapidement par la grande route de Vienne.

Le lendemain, lorsque Henri de Brabant s'éveilla il était beaucoup mieux. Il put sans difficulté se lever sur son lit, et mangea avec appétit les mets que Blanche avait préparés.

Il fit ensuite signe à la jeune fille d'approcher, et lui dit : Asseyez-vous ma sœur, et permettez-moi de causer un instant avec vous.

Blanche obéit : mais ses joues s'empourprèrent et son cœur battit bien fort.

— Mon amie, reprit Henri, il ne m'a pas échappé que la nouvelle que le château de Rotenberg était assiégé vous a causé un trouble étrange. Je ne cherche pas à pénétrer dans vos pensées, mais s'il m'était possible de vous donner un conseil.

— Permettez-moi d'adresser une question à votre Excellence, dit Blanche, en l'interrompant avec vivacité. Supposez qu'il existât des moyens secrets de communication avec le château de Rotenberg, supposez encore que l'entrée de cette voie se trouve de ce côté des fossés, même à une distance considérable de la forteresse, serait-il possible à quelqu'un de hardi et d'aventureux de traverser les lignes des assiégants et de pénétrer dans le château ? Les connaissances que possède votre Excellence en fait d'opérations militaires lui permettront sans doute de juger de la position de l'armée Taborite, et voilà pourquoi je me permets de vous faire cette question.

— Ma chère Blanche, répondit le chevalier, je dois vous dire que ma conviction est qu'il serait impossible à qui que ce soit d'exécuter le projet dont vous parlez. D'après ce que nous a dit Bernard hier, il est clair que les Taborites serrent de près la garnison, qu'ils comptent sur la famine pour les aider à réduire le château, et que, par conséquent ils ont rapproché leurs lignes le plus possible des murailles.

— Ah ! c'est ce que je craignais ! dit Blanche avec un soupir.

— Aviez-vous donc le projet de vous introduire dans le château de Rotenberg pour y porter secours à quelqu'un dont la situation excite vos sympathies et votre intérêt ? demanda le chevalier.



— Oui, répliqua Blanche. Il y a, ou du moins j'ai toute raison de croire qu'elle y est encore, il y a dis-je, dans cette forteresse une dame. Mais je n'ose pas en dire davantage sur ce sujet.

— Ma chère Blanche, dit Henri, je crois pouvoir vous aider dans cette difficulté.

— Oh ! si c'était possible ! s'écria notre héroïne, en joignant les mains avec ferveur, puis, après un moment de silence, elle ajouta avec mélancolie : Mais je serai obligée d'abandonner votre Excellence aux soins de Bernard et de votre domestique.

— Je vois que vous n'avez pas oublié votre promesse, dit Henri de Brabant. Mais je ne serai pas égoïste, et vous irez porter aux autres les secours dont ils ont besoin. Je vous rends donc votre parole, et malgré le chagrin que j'éprouve de perdre votre douce compagnie.

— Si votre Excellence était encore en danger, je ne songerais pas à partir ; mais à présent que vous serez bientôt en état de reprendre votre voyage, je ne puis rester sourde à la voix secrète qui parle en moi.

— Et je me ferais un reproche de vous retenir, répliqua le chevalier, en la regardant avec admiration. Tenez, prenez cette bague. C'est Zitzka lui-même qui me l'a donnée, et elle vous servira de talisman pour traverser les lignes des assiégeants. Vous n'aurez qu'à la montrer à ceux qui voudraient vous barrer le chemin, ou seulement vous questionner ; et à moins qu'un ordre récent du capitaine-général des Taborites ne lui ait enlevé sa vertu, elle vous rendra possible l'exécution de votre projet.

— J'accepte la bague, avec la plus sincère reconnaissance, dit Blanche, en prenant le joyau des mains du chevalier. Et maintenant...

Mais elle n'eut pas la force de prononcer le mot d'adieu. Les paroles restèrent dans son gosier, son cœur se gonfia, et des larmes roulèrent sur ses joues. Toute confuse, elle détourna la tête, et fit tous ses efforts pour maîtriser ses émotions ; mais ces efforts même ajoutèrent à sa torture, et cédant à la force de ses émotions, elle éclata en sanglots.

Henri de Brabant la laissa pleurer quelques minutes. Il ne savait comment la consoler, et il cherchait en vain des expressions pour lui témoigner sa sympathie. Le chevalier appréciait, en effet, tout ce qu'il devait d'égard et de reconnaissance à cette jeune fille qui l'avait soigné avec tant de dévouement, qui, peut-être lui avait sauvé la vie, et il comprenait toute la délicatesse qui lui était commandée.

— Chère Blanche, dit-il enfin, lorsque la violence de son chagrin se fut un peu calmée, j'apprécie pleinement la noble et généreuse amitié que vous me portez, amitié que je vous rends sincèrement et du fond de mon cœur. Je ne suis pas moins peiné que vous de notre séparation. Le plus à plaindre c'est moi, qui vais avoir à rester plusieurs jours encore dans cette solitude, tandis qu'un devoir impérieux réclame ailleurs ma présence. Mais à l'un et à l'autre il nous reste une consolation, c'est que nous nous reverrons. Peut-être même pourrez-vous

revenir avant que je sois en état de continuer ma route. Dans le cas contraire, soyez bien persuadée, Blanche, que dans quelques mois je reviendrai dans ce pays, oui, exprès pour vous voir, et sans autre but.

— Oh ! je ne mérite pas ces égards ! s'écria notre héroïne, dont les joues s'empourprèrent, et dont les yeux brillèrent d'un plaisir qu'elle ne pouvait dissimuler.

— Si... vous êtes digne de toutes les attentions qu'il sera en mon pouvoir de vous témoigner, dit Henri avec un enthousiasme qui faisait vibrer sa voix. Je vous donne l'assurance, Blanche, que le nouvel Empereur d'Allemagne me mettra à même de récompenser les services que vous avez rendus à Henri de Brabant.

Oh ! je n'ambitionne pas la richesse, je n'aspire pas aux grandeurs, murmura Blanche, qui trembla instinctivement en entendant prononcer ces paroles qui avaient un sens caché. Dès que les circonstances le permettront, continua-t-elle, je retournerai auprès de mes parents adoptifs, et je resterai là heureuse de vivre dans la sphère où Dieu m'a placée. Mais je n'oublierai jamais la bonté que vous m'avez témoignée.

En achevant ces mots, elle se leva : le moment de la séparation était venu.

— Blanche, le souvenir de ce que je vous dois ne sortira jamais de ma mémoire, dit Henri de Brabant, d'une voix profondément émue. J'espère que Dieu vous protégera et vous accordera ses bénédictions. Et dans l'espace de quelques mois, Blanche, quand le printemps fera reverdir les bois, et que les oiseaux commenceront à faire entendre leurs chants, alors Blanche, vous pourrez vous attendre à revoir celui qui vous prie de le regarder comme un ami et comme un frère ! Dites-moi, Blanche, dites-moi que vous serez contente de me revoir quelque jour, sortant des profondeurs de la forêt, vous surprendre à la porte de votre chaumière, et venir vous prouver par ma présence que je ne suis pas ingrat envers celle dont j'ai tant de motifs de chérir le souvenir ?

Elle fut hors d'état de répondre à ces questions, tellement étaient grandes ses émotions ; ses larmes coulaient de ses yeux sans interruption, mais au milieu de ces pleurs, il y avait dans son regard un éclat qui était plus éloquent que toutes les paroles du monde.

— Adieu, seigneur chevalier... adieu ! dit-elle enfin. Pardonnez moi cette faiblesse, cette folie...

— Ne vous blâmez pas dit Henri de Brabant en l'interrompant, et ayant lui-même les yeux humides. Adieu, vous qui m'avez délivré quand j'étais en danger, qui m'avez sauvé quand j'étais malade, adieu... adieu !

Et, saisissant sa main, il la pressa sur ses lèvres.

Cette main, la jeune fille la lui abandonna pendant près d'une minute : puis, se remettant soudainement, elle la retira doucement ; et murmurant un nouvel adieu, elle se précipita hors de la cellule.



## LV

## LA FAMINE DANS LE CHATEAU DE ROTENBERG

Le vieux Bernard avait eu raison de dire que la famine exerçait ses ravages parmi la garnison du château de Rotenberg.

Depuis cinq semaines que durait le siège pas un grain de blé n'était entré dans la forteresse, et nous savons que les provisions avaient été détruites par un coup d'audace des Taborites. Ces seigneurs eurent du moins la prudence de garder secrète aussi longtemps que possible l'extrémité à laquelle ils en étaient arrivés.

Le baron de Rotenberg, Cyprien, Rodolphe et tous ceux qui avaient voix au conseil prévoyaient avec raison que rien ne déciderait les Taborites à lever le siège, s'ils apprenaient qu'ils étaient en proie aux horreurs de la famine.

Mais le fatal secret ne put être gardé longtemps. Il fut d'abord divulgué par des prisonniers, qui réussirent à s'échapper ; et quoique les Taborites fussent battus dans les divers combats qu'ils livrèrent, ils avaient la conviction que la faim leur livrerait bientôt le château.

Nous ne dirons pas à quelles horreurs le manque de pain poussa successivement les assiégés. Nous tirerons un voile sur cette partie de notre récit en avouant seulement qu'ils en arrivèrent à se tuer les uns les autres, et à assouvir leur faim par des repas de cannibales.

Lorsque Zitzka sut où ils étaient réduits, il se détermina à frapper un grand coup afin d'enlever le château et de mettre fin à des actes qui révoltaient l'humanité.

C'était le jour même où Blanche dit adieu au chevalier Henri de Brabant, c'était le matin de ce même jour, disons-nous, qu'il se fit un mouvement dans le camp des Taborites. Aussitôt les remparts de la forteresse se couvrirent de leurs défenseurs qui regardaient la mort comme une délivrance, comme la fin de leurs souffrances. Ils semblaient, en effet, avoir le pressentiment que le dénouement était proche, et que la lutte qui allait s'engager se terminerait ou par leur destruction ou par la défaite et la fuite de l'armée du mont Thabor.

D'un autre côté, Zitzka était résolu à terminer un siège qui traînait en longueur ; et ce fut sous ces auspices que la bataille commença.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, lorsque les guerriers taborites s'avancèrent en colonnes serrées pour attaquer le château sur tous les points à la fois. Leurs bataillons semblaient irrésistibles : mais les assiégés, réduits au désespoir, et rendus furieux par la faim, se battirent comme des démons. On eût dit une lutte de géants. D'un côté était Zitzka, conduisant et dirigeant les plus braves de ses soldats : de l'autre étaient le baron de Rotenberg et Rodolphe encourageant la garnison et prêchant d'exemple.

Les assaillants traversèrent le fossé sur des radeaux ; ailleurs ils traînèrent des arbres qu'ils avaient abattus dans la forêt, et en firent des ponts

sur lesquels ils avancèrent jusque sous les murailles ; beaucoup de Taborites enfin, se jetèrent à la nage, et abordèrent de l'autre côté. Deux heures après le lever du soleil, l'assaut était devenu général. Les échelles furent dressées contre les remparts : mais ils furent reçus pas les assiégés avec une vigueur indomptable. Ces derniers armés de piques et de lances, formèrent une ligne impénétrable. Puis la lutte s'engagea corps à corps jusqu'à ce qu'enfin, vers midi, les Taborites forcés de reculer, furent lancés par dessus les murailles.

Toutefois, dans ce moment critique, Zitzka ne perdit pas son sang-froid. Il ne s'était pas, en effet trompé dans ses calculs. Pendant que les Taborites se retiraient dans le meilleur ordre possible, les soldats de la garnison demandèrent à grands cris qu'on leur permit de poursuivre leurs avantages. Le baron de Rotenberg fut obligé de céder, quoiqu'il prévît les conséquences qui pouvaient en résulter. L'armée entière sortit donc du château, et la lutte recommença dans les champs, dans les jardins qui avoisinaient la forteresse.

Ce fut alors que se déploya l'adresse et l'habileté de Zitzka, et qu'il se montra grand capitaine. Se plaçant sur une élévation, il envoya douze de ses officiers d'ordonnances sur tous les points où ses guerriers fuyaient, cherchaient à se rallier, ou s'arrêtaient sans savoir que faire ; et les instructions qu'il donna aux chefs commandant les divers détachements furent tellement claires et positifs, qu'une ardeur nouvelle parut animer soudain l'armée taborite. Les colonnes qui, tout à l'heure fuyaient en désordre, se rallièrent tout à coup, et prirent position sur les éminences ; et en un espace de temps comparativement très court, toutes les divisions furent réformées autour des trois côtés du château de Rotenberg.

La bataille recommença ainsi en dehors des murailles ; et des nuages de fumée et de poussière ne tardèrent pas à envelopper les combattants. Zitzka lancé au milieu de la mêlée, répandait la mort de tous les côtés, et les cadavres s'amoncelaient autour de lui. Le baron de Rotenberg et son fils Rodolphe faisaient également des prodiges de valeur ; et ce dernier n'avait qu'un désir, c'était de joindre le chef des Taborites. Son désir fut satisfait ; mais à peine eurent-ils croisé le fer que l'épée de Rodolphe vola dans l'espace. Le baron de Rotenberg, en voyant que son fils était à la merci de Zitzka, enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et le lança contre celui du général taborite. Mais ce dernier demeura ferme comme un roc ; et tenant son épée des deux mains, il en appliqua un coup tel sur la tête du baron qu'il le renversa à terre.

Une seconde après, le baron et Rodolphe furent faits prisonniers.

La nouvelle de la prise de leur chef se répandit comme l'éclair à travers les rangs des soldats de l'armée royale. Ils furent frappés de consternation, et hésitèrent, tandis que les Taborites énorgueillis par ce dernier succès chargèrent avec un redoublement d'ardeur.



L'armée royale recula, et bientôt s'enfuit en désordre vers le château, oubliant qu'en retournant s'enfermer dans la forteresse, ils allaient retrouver la famine, plus hideuse que toutes les horreurs du champ de bataille.

Il eût été alors aisé à Jean Zitzka d'emporter les remparts d'assaut ; et en moins d'une heure, l'étendard des Taborites aurait flotté sur les tours du château de Rotenberg. Mais assez de sang avait été versé ce jour-là, et le héros du mont Thabor ne désirait pas que ses soldats entrassent dans la forteresse avant que cet esprit de vengeance qui les exaltait jusqu'à la fureur ne se fut apaisé. D'ailleurs il savait qu'en ayant entre ses mains le baron de Rotenberg, son fils et un grand nombre d'autres seigneurs de haut rang, il serait maître de dicter des conditions au petit nombre de ceux qui avaient échappé au carnage.

Le soleil descendait derrière la montagne, lorsque les Taborites, obéissant aux ordres de leur capitaine général, se replièrent vers les positions qui leur étaient assignées. Mais quel spectacle ils laissaient derrière eux ! Les champs, les jardins, les bords du fossé, et la lisière de la forêt étaient couverts de cadavres : quant aux mourants et aux blessés, Zitzka les avait déjà fait enlever et transporter sous les tentes qui servaient d'hôpitaux.

## LVI

## BLANCHE AU MILIEU DES TABORITES

C'est au milieu de ces scènes de mort et de douleurs que Blanche ne craignit pas de s'aventurer, pour mettre à exécution le projet dont elle avait entretenu Henri de Brabant. Le cœur lui manqua plus d'une fois, et souvent elle ferma les yeux pour échapper au spectacle de ces cadavres entassés les uns sur les autres. Il arriva même un instant où, vaincue par ses émotions, elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un caisson brisé.

Au bout de quelques minutes de marche, elle se trouva face à face avec une sentinelle taborite, dont la hallebarde réfléchissait les derniers rayons du soleil couchant.

— Qui êtes-vous donc, ma jolie fille ? demanda le soldat.

— Je ne suis point un ennemi déguisé, rassurez-vous, répondit Blanche de sa voix la plus harmonieuse.

Et elle montra la bague que lui avait donnée Henri de Brabant et qu'il avait reçue lui-même de Zitzka.

— Passez ! dit la sentinelle dès qu'elle aperçut le joyau.

Blanche, charmé de l'essai qu'elle venait de faire de son talisman, poursuivit sa route à travers le champ de bataille, au milieu des mares de sang, des armes brisées et des débris de toutes sortes qui jonchaient la terre.

Une autre sentinelle qu'elle rencontra la laissa également passer. Puis une troisième, une quatrième, une cinquième, sur qui la bague produisit

un effet instantané, ne lui firent pas la moindre objection. Elle arriva ainsi jusqu'au campement des Taborites, qu'elle cotoya d'un pas rapide, tout en se dirigeant vers la petite chapelle qui était située, comme on sait, dans cette partie de la forêt qui s'étendait jusqu'à l'extrémité de l'aile droite du château.

Enfin, elle atteignit cette chapelle : elle y entra et s'agenouilla pour remercier Dieu d'avoir heureusement conduit ses pas. Elle pria avec ferveur, et invoqua le secours et la protection de son saint patron. Puis, se relevant, elle promena attentivement ses regards autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'était pas espionnée.

L'intérieur de la chapelle, qui n'avait tout au plus que trois à quatre pieds d'étendue, n'était éclairé que par les rayons obliques du soleil déjà au-dessous de l'horizon, et qui pénétraient à travers les branches des arbres déjà dépouillés d'une partie de leur feuillage. L'obscurité n'était pas telle, cependant, que Blanche ne pût examiner les objets ni voir ce qui se passait en dehors. Après s'être convaincue que personne ne l'observait, elle se baissa pour découvrir, s'il était possible, la trappe qui communiquait avec les souterrains du château.

Elle avait sous son manteau un paquet qu'elle déposa sur le plancher, afin d'avoir plus de liberté dans ses mouvements. Plusieurs minutes s'écoulèrent, mais elle n'aperçut pas trace de la trappe. Elle savait qu'elle s'adaptait dans le plancher d'une façon merveilleuse, car elle avait fait cette observation le jour où elle avait accompagné la dame blanche par ce passage. Elle comprenait parfaitement tous les soins que l'on avait pris pour la mettre à l'abri d'une découverte, mais elle ne s'était pas attendue à rencontrer tant de difficultés.

Et en supposant qu'elle arrivât à découvrir la pierre qui servait de trappe, pourrait-elle la soulever ? Cette question, notre héroïne se l'était adressée avec anxiété en traversant le camp des Taborites, mais elle avait remarqué, dans l'occasion à laquelle nous avons fait allusion, qu'il y avait un ressort secret à l'extérieur, ou plutôt au dessus comme au-dessous de la pierre, et l'espérance, ce sentiment qui anime les héros, lui avait donné la conviction que ses efforts seraient couronnés de succès.

Hélas ! cette espérance disparaissait graduellement : dix minutes s'était écoulées, et elle continuait toujours à chercher avec ses yeux et avec ses mains ce secret qui devait lui ouvrir ces souterrains où elle avait tant le désir de pénétrer. L'obscurité s'épaississait autour d'elle ; les ombres à l'extérieur devenaient de plus en plus sombres. Que pouvait-elle faire ? Se procurer de la lumière était chose impossible ; et cependant comment continuer ses recherches dans les ténèbres qui allaient tout à l'heure l'envelopper ?

Soudain elle entendit des voix dans la forêt. Elle se leva d'un bond, et écouta avec anxiété.

— Quel est le premier poste à relever ? demanda un soldat d'un ton d'autorité. Est-ce qu'on n'a placé personne dans cette partie de la forêt ?



— On a l'habitude, capitaine, de mettre une sentinelle durant la nuit dans une petite chapelle qui est tout près d'ici, répondit un Taborite avec un accent respectueux.

Ce dialogue fut immédiatement suivi d'un bruit de pas, et Blanche comprit qu'on se dirigeait de son côté.

Elle se retira dans le coin le plus profond de la chapelle, et se couchant par terre, elle espéra échapper ainsi aux soldats ; dans le cas contraire, elle comptait sur la bague que Henri de Brabant lui avait donnée pour sortir des difficultés que sa situation pouvait lui créer.

A peine s'était-elle réfugiée dans l'endroit le plus obscur, qu'un rayon de lumière brilla sur le seuil de la chapelle, et qu'un soldat apparut tenant une torche à la main. Le Taborite promena ses regards tout autour de lui, et aperçut immédiatement notre héroïne.

— Ah ! quelle capture est-ce que nous avons faite là ? s'écria-t-il en s'avancant.

Au même moment le capitaine arriva suivi d'une douzaine de guerriers.

— J'habite ce pays, et je ne suis point une ennemie des Taborites, dit Blanche, en faisant un pas au-devant du soldat, et avec une dignité qui lui concilia sur le champ le respect des Taborites ; et en même temps, la bague qu'elle portait au doigt brilla comme un météore à la lueur de la torche.

— Ne questionnez pas cette jeune fille, et laissez-la aller en paix, s'écria le capitaine. Elle possède un talisman qui est au-dessus de tous les mots d'ordre du monde.

— Ciel ! est-il possible ! exclama soudainement l'un des soldats ; et se plantant droit devant notre héroïne, il l'examina avec la plus vive attention.

Blanche crut s'apercevoir que les traits de cet homme ne lui étaient pas complètement inconnus : il lui sembla qu'elle l'avait déjà vu, mais où et quand, voilà ce qu'elle ne pouvait se rappeler. Son incertitude, toutefois, ne fut pas de longue durée.

— Oui... par le ciel ! c'est bien cela ! s'écria le soldat, avec le plus grand étonnement. Je l'aurais reconnue, fût ce au bout du monde, en dépit de son déguisement. Oui, c'est bien le même, et cependant une femme ! Sur ma parole, la belle, je vous avais pris pour un page. Vous portiez admirablement cette armure, charmante mais perfide créature que vous êtes.

— Qu'est-ce que cela signifie ? qui est cette jeune femme ? demanda le capitaine, qui ne comprenait rien à la façon assez grossière dont le soldat regardait Blanche, et aux exclamations qu'il faisait entendre.

— Qui elle est ? répondit le Taborite. Si ce n'est pas elle qui m'a joué ce tour, dans le donjon du château de Prague, où j'étais chargé de garder les trois prisonniers d'État...

— Comment ! c'est une femme qui aurait délivré ces prisonniers ? dit le capitaine, en l'interrompant : c'est impossible ! Tu rêves, mon ami !

— Qu'elle nie si elle l'ose, s'écria le soldat. Je l'aurais reconnue entre mille.

— Le fait est qu'elle est de celles qu'on ne saurait oublier facilement, observa le capitaine. Puis s'apercevant que ce compliment rendait Blanche toute confuse, il ajouta : excusez-moi, ma jolie fille, si je vous ai offensée. N'eussiez-vous pas cette bague que je vois à votre doigt que vous n'en auriez pas moins droit à tous mes respects. Mais qu'avez-vous à répondre à l'accusation que mon camarade fait peser sur vous ?

— Je ne puis nier la vérité de ses allégations, répondit Blanche d'une voix tremblante. Mais si la vertu de cette bague n'est pas un mensonge, je vous supplie de me laisser partir.

— Cela n'est pas possible, jeune fille, malgré tout le désir que j'aurais de vous être agréable, dit l'officier, car je dois vous prévenir que des ordres de notre glorieux capitaine ont récemment modifié l'influence qui était primitivement attachée à cette bague ; et cela à la suite de l'usage qu'en fit le chevalier à qui elle avait été donnée et qui voulut s'en servir pour empêcher l'arrestation...

— De cette même demoiselle à l'armure d'acier, ajouta le soldat taborite, qui semblait devoir être pour Blanche un accusateur dangereux.

— Soit, dit Blanche, en se soumettant courageusement à sa destinée. Le chef des Taborites a l'esprit chevaleresque et le cœur généreux, je m'en remettrai à sa merci. Conduisez-moi, monsieur, je suis prête à vous suivre.

En parlant ainsi, avec cette dignité calme qui faisait bien comprendre qu'il était inutile d'avoir recours à la force, Blanche fit un pas en avant.

— Ha ! qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria le capitaine Taborite qui venait de heurter du pied contre le paquet que notre héroïne avait déposé sur le plancher, et qu'elle avait oublié de retirer au moment de l'arrivée des soldats. Un moment, continua l'officier : il faut que nous examinions ce qu'il y a là-dedans. Je suis fâché, mademoiselle d'en agir ainsi avec vous, ajouta-t-il, mais le devoir passe avant tout.

— Faites, monsieur, dit Blanche, avec calme et dignité. Je suis fort reconnaissante pour l'intérêt évident que vous me témoignez.

Le capitaine s'inclina et se mit en devoir d'ouvrir le paquet. Il y trouva un vêtement complet de femme assez grossier, et quelques provisions. Il n'y avait rien là qui fut de nature à exciter les soupçons des Taborites. En conséquence, ils refirent le paquet et le rendirent à Blanche.

— A présent, veuillez m'accompagner, jeune fille, dit le capitaine en faisant signe à ses hommes de ne pas le suivre de trop près.

En entrant dans le camp, ils traversèrent une multitude de tentes qui étaient alignées comme les rues d'une ville, et éclairées par des feux énormes auxquels les soldats faisaient leur cuisine. Le capitaine en passant rendait leur salut aux sentinelles ; et Blanche se tenait à côté de lui, le cœur agité par une foule de sentiments.

Enfin, ils arrivèrent au poste du chef des Taborites ; et en réponse à la demande que leur fit l'officier,



les sentinelles qui étaient de garde répondirent que le capitaine était là, et seul en ce moment.

Le rideau de velours qui fermait l'entrée de la tente s'écarta, et le capitaine général des Taborites se leva de la table à laquelle il était assis, quand à la lumière de la lampe qui brûlait à l'intérieur, il vit qu'on amenait une jeune femme en sa présence.

Blanche avait vu le grand Zitzka, lorsque, hôtesse d'Ëtna, elle avait résidé au château de Prague : mais jamais elle ne s'était trouvée si près de lui. Le regard furtif et inquiet qu'elle jeta sur le guerrier n'était guère de nature à lui inspirer confiance ; l'expression de ses traits était naturellement dure, et la pensée que des torrents de sang venait d'être répandus faisait naître dans son esprit des sensations pénibles qui se réfléchissaient sur son visage. Néanmoins Blanche ne se découragea pas ; car elle avait déjà pris son parti.

— Qu'est-ce que vous me voulez, jeune fille ? dit Zitzka, en donnant à sa voix un accent de bonté aussi grand que possible ; car il y avait dans les traits de Blanche quelque chose qui excita immédiatement ses sympathies.

— Cette jeune fille est une prisonnière, général, dit le capitaine.

— Une prisonnière ! répéta Zitzka, avec une surprise évidente. Serait-il possible qu'une demoiselle d'un air si doux et d'un extérieur si charmant fût dangereuse pour les intérêts du mont Thabor ?

— Et pourtant, illustre chef, dit l'officier, cette demoiselle à la mine si prévenante, et à qui je serais désolé qu'il arrivât le moindre mal, c'est une héroïne comme il y en a peu.

— Les sentiments que tu viens d'émettre font honneur à ton bon cœur, mon ami, observa Jean Zitzka. Mais pourquoi m'as-tu amené cette jeune fille ?

— Dans la conviction que vous, général, vous l'admirez, tout en lui infligeant un blâme, répondit l'officier. Je n'hésite plus à vous dire que son crime est d'avoir délivré le baron de Rotenberg, le marquis de Schomberg et le comte de Schonwald du château de Prague.

— Comment s'écria le général des Taborites, avec un accent tout à la fois d'étonnement, d'incrédulité et d'admiration. Était-ce une *héroïne*, et non un *héros* qui a accompli cet exploit ?

— La demoiselle ne niera pas un fait dont elle a droit d'être fière, dit le capitaine, qui ne perdait point l'occasion de placer une bonne parole en faveur de Blanche.

— Est-ce vrai, jeune femme ? demanda Zitzka, avec intérêt, en fixant sur elle son œil pénétrant.

— C'est, en effet, la vérité, illustre chef, répondit Blanche, dont le front, les joues s'animèrent d'une vive rougeur.

— Et dites-moi, charmante ennemie, dit Zitzka, avec un sourire qui finit de rassurer l'officier sur le sort de Blanche, dites-moi quels motifs vous ont décidée à vous lancer dans les périls et les difficultés d'une pareille entreprise ?

— Je sais que vous avez tout droit de me questionner, puisque je suis votre prisonnière, et que si je désire obtenir votre bienveillance, je dois vous

répondre, dit Blanche d'une voix tremblante et en levant vers le général un regard suppliant. Mais je ne puis vous satisfaire à la question que vous venez de m'adresser.

— Tu avais sans doute de l'amour pour l'un des seigneurs que j'avais fait arrêter ? observa Zitzka d'un ton d'excellente humeur.

— Non... tel n'était pas le motif qui me guidait dit Blanche en se redressant soudainement avec une fermeté et une dignité qui augmentèrent encore l'admiration que le général éprouvait déjà pour elle.

— Eh bien, je ne vous presserai pas davantage sur ce point, répliqua-t-il. Mais à quel propos avez-vous arrêté cette jeune fille ? demanda-t-il en se tournant vers l'officier.

— Nous l'avons trouvée dans la petite chapelle qui est située dans cette partie de la forêt qui longe l'aile droite du château, répondit l'officier.

— Et qu'est-ce que vous faisiez dans mon camp, jeune fille ? demanda Zitzka ; et comment les sentinelles que vous avez dû rencontrer vous ont-elles laissé passer ?

— La demoiselle est en possession de votre bague, général, dit le capitaine, en s'interposant de la façon la plus respectueuse.

— Oui, et par la vertu de cette bague, je vous conjure de m'accorder une faveur, illustre chef ! s'écria Blanche, en montrant le talisman qui lui avait ouvert les lignes de l'armée Taborite.

— Ma bague ! le joyau que j'avais donné à l'autrichien ! dit Zitzka, frappé de surprise. Comment cela se fait-il ?.. quels rapports, mademoiselle, existent entre vous et cet homme illustre ?

— Des rapports d'amitié, répondit notre héroïne ; et c'est parce qu'il m'estime comme un frère chérit sa sœur qu'il m'a remis cette bague qui devait m'aider dans une certaine entreprise.

— Et cette entreprise ? continua Zitzka

— Était de pénétrer dans le château de Rotenberg. Vous voyez, puissant guerrier, que je réponds à vos questions avec franchise.

— Votre visage porte, en effet, le cachet de la candeur, dit le Taborite. Puis, après quelques moments de réflexion, il fit signe à l'officier de se retirer.

Celui-ci aussitôt sortit de la tente accompagné par un regard de gratitude de Blanche, qui n'avait pas manqué de reconnaître l'intérêt qu'il lui avait témoigné, et ses efforts pour lui concilier la bienveillance de Zitzka.

— A présent nous sommes seuls, jeune femme, et vous pouvez parler plus librement, reprit le Taborite. Il y a en vous un mystère que je ne sais quelle curiosité me pousse à pénétrer. Qui êtes-vous donc, vous qui avez risqué votre vie pour sauver celle des seigneurs que j'avais fait enfermer dans le château de Prague ? Comment avez-vous conquis l'amitié de l'illustre autrichien qui vous a donné cette bague ? et pourquoi, ce soir, cherchiez-vous à pénétrer dans le château de Rotenberg ?

— Pour répondre aux trois questions que vous me posez, dit Blanche, je dois d'abord vous faire con-



naitre que je suis la fille adoptive de braves et excellentes gens qui habitent dans cette forêt, et que le nom sous lequel je suis connue est Blanche Gaspard.

— Blanche Gaspard ! s'écria Zitzka : certainement ce nom ne m'est pas inconnu. Ah ! je me rappelle, ce doit être vous que Henri de Brabant a retiré de la Moldau et qu'Ætna fit transporter au château de Prague ?

— C'est moi-même, en effet, dit notre héroïne. Vous savez à présent comment est née avec le chevalier Henri de Brabant une connaissance qui est devenue de l'amitié. Quant à votre *troisième* question, je vous dirai franchement qu'il y a dans le château de Rotenberg une dame pour laquelle j'éprouve le plus profond intérêt, une dame à qui je voulais porter, outre quelques vivres, un déguisement qui pût l'aider à quitter ce séjour de la famine et du malheur.

En parlant ainsi, Blanche vida le contenu de son paquet aux pieds de Zitzka.

— Je ne saurais trop louer la générosité de ton cœur, l'héroïsme de ta conduite, jeune fille, s'écria Zitzka, dans un élan d'admiration. Mais quelle est la dame à laquelle tu portes tant d'intérêt ? Il faut qu'elle ait bien des qualités pour s'être à ce point concilié tes sympathies. Dis-moi donc qui elle est, et sur le champ, j'enverrai un héraut lui annoncer qu'elle est libre de sortir du château et d'y rentrer à volonté. Bien plus, je lui assurerai son pardon, pour le passé, quoi qu'elle puisse avoir à se reprocher.

— Merci, guerrier généreux, dont le cœur est aussi noble que le courage est grand ! s'écria Blanche, les yeux humides de larmes. La faveur que vous venez de m'accorder est justement celle que je n'osais vous demander. Mais je suis bien embarrassée pour répondre à vos questions : car je ne connais rien, absolument rien, de la personne pour laquelle j'éprouve un si vif intérêt ! Son nom, son rang, la nature de ses malheurs, tout cela est un mystère pour moi, et même j'hésiterais à faire le moindre allusion à son existence si je n'avais la conviction qu'elle est, en ce moment, en proie à toutes les horreurs de la famine !

— Vos paroles sont étranges, dit Zitzka étonné de l'animation et de l'espèce d'égarement avec lesquels elle s'exprimait. Où se trouve ton amie inconnue ? et sous quel nom mon héraut devra-t-il la désigner aux défenseurs du château de Rotenberg ?

— Oh ! chef généreux, pardonnez-moi si je fais mal, et vous, ô femme si grande et si noble, pour le salut de qui je prends sur moi cette responsabilité, pardonnez-moi, dis-je, s'écria Blanche, dont tout le corps frémissait d'émotion : car le ciel m'est témoin que je fais pour le mieux !

Et tirant de son sein le petit sac de velours, elle l'ouvrit et y prit la bague que la dame blanche lui avait donnée : puis, tombant à genoux aux pieds du général, elle la lui tendit, en disant : " une voix secrète m'avertit que cette bague vous en dira plus que toutes les paroles du monde ! "

Un coup de tonnerre tombant à côté de Zitzka n'eut pas produit sur lui un effet plus grand que

la bague qu'il arracha des mains de Blanche. Un coup d'œil lui suffit pour s'assurer que c'était bien celle qu'il connaissait ; et en un instant, mille souvenirs lui revinrent à l'esprit et illuminèrent pour lui les événements du passé.

— Blanche, parlez, ne me tenez pas en suspens, s'écria Zitzka en proie à la plus violente émotion, la dame qui vous a donné cette bague, vit-elle encore ?

— Elle vit, et elle traîne volontairement son existence dans les souterrains de Rotenberg, répliqua la jeune fille d'un ton solennel.

— Mon Dieu ! Elle vit, elle vit ! murmura Zitzka, en joignant les mains dans un paroxysme d'agitation. Puis, une idée soudaine lui traversant l'esprit, il s'élança vers Blanche, la saisit par la main, la releva, et examinant ses traits avec la plus vive attention, il s'écria : Oui, oh ! oh ! oui, cela doit être ! cette ressemblance ! Jeune fille as-tu jamais connu tes parents ?

— Jamais, répondit Blanche, qui sentait instinctivement qu'elle était sur le point de faire quelque grande découverte. Je fus laissée tout enfant aux soins de ces braves gens dont je vous ai parlé.

— Et ton âge, ton âge ! demanda Zitzka, avec un émotion croissante.

— J'ai vingt-trois ans.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Zitzka. Je comprends tout. Viens dans mes bras, Blanche, car aussi vrai qu'il y a un Dieu qui nous a réunis, tu es mon enfant !

— Mon père ! murmura Blanche. Et vaincue par des émotions au-dessus de ses forces, elle tomba dans les bras du chef des Taborites qui la pressa sur son cœur.

## LVII

### UNE DERNIERE VISITE AUX SOUTERRAINS

Une demi-heure après la scène que nous venons de décrire, Zitzka et Blanche sortirent du pavillon. Le guerrier était enveloppé dans un vaste manteau, et portait une toque ornée d'une plume qui retombait sur son front. Ils traversèrent le camp rapidement et ne tardèrent pas à arriver à la petite chapelle dont il a été souvent question.

Il se trouva que la sentinelle qui était de service à cet endroit était justement le soldat qui avait reconnu Blanche ; et devinant immédiatement à l'air et aux manières de Zitzka qu'elle était en faveur auprès du capitaine général, le pauvre diable se mit à l'idée qu'elle pourrait être tentée de se venger de la dénonciation dont elle avait été l'objet de sa part. Mais Blanche, qui devina d'un coup d'œil ses pensées, le rassura d'un geste, et il recouvra aussitôt sa bonne humeur.

Une torche de sapin brûlait dans un anneau de fer enfoncé dans la muraille. Zitzka la prit, et se mit à examiner le plancher de la chapelle. Il passa lentement la torche sur le pavé, en suivant bien les jointures. Mais il ne fut pas plus heureux que ne l'avait été Blanche.



— Etes-vous sûre, mon enfant, demanda-t-il à voix basse, que c'est bien par ici que vous êtes sortie des souterrains, dans cette circonstance dont vous m'avez parlé ?

— Je suis certaine de ne pas me tromper, mon père, répondit Blanche. C'est là, bien sûr, que se trouve la trappe...

— Ne serait-il pas possible qu'on ait eu la précaution de la fermer hermétiquement au commencement du siège ? demanda Zitzka.

Cette possibilité parut évidente à notre héroïne, et elle se disposait à demander à son père ce qu'il y avait à faire, quand la sentinelle s'avança soudain vers eux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui dit Zitzka, qui comprit à l'air du soldat qu'il avait quelque chose à lui communiquer.

— Excusez-moi, général, répondit ce dernier, mais il n'est pas difficile de deviner que vous cherchez quelque chose que vous ne pouvez trouver. Si j'ai bien compris, ce doit être un ressort secret ou une trappe placée dans ce pavé...

— Comment sais-tu cela ? demanda Zitzka : voyons, parle...

— Je n'ai pas de raisons pour me taire, répliqua le soldat. Le fait est qu'il y a dix jours, ou plutôt dix nuits, j'étais de faction ici, comme je le suis ce soir. Mais il n'y avait pas alors de torche pour m'éclairer ; toutefois, la lune brillait d'un vif éclat et ses rayons pénétraient par la porte dans l'intérieur de l'édifice. Me trouvant un peu fatigué de la part que j'avais prise à l'escarmouche qui avait eu lieu dans la journée, je m'assis sur les marches de l'autel, où j'étais comparativement dans l'obscurité. Croyez-moi si vous voulez, mon général, mais pendant que j'étais là me demandant combien pourrait durer le siège et si la famine...

— C'est bon, c'est bon, dit Zitzka, en l'interrompant avec impatience. Eh bien, qu'est-ce qui est arrivé ?

— J'étais donc tombé dans une profonde rêverie, continua le Taborite, quand un bruit étrange me fit tout à coup tressaillir, et levant les yeux, je vis un homme sortant comme qui dirait des entrailles de la terre. C'était un vieillard, au visage pâle, avec des cheveux blancs, et de gros sourcils. Il jeta autour de lui un regard rapide et inquiet...

— C'était Hubert, l'intendant, fit observer Blanche. Il est impossible de se tromper au portrait.

— Et cependant madame, continua le Taborite, je vous assure que je ne l'ai vu qu'un instant. Mais j'éprouvai une telle frayeur que son image m'est entrée aussi profondément dans l'esprit que si je l'eusse contemplée durant une heure.

— Ainsi, il disparut presque immédiatement ? dit Zitzka.

— Oui, il disparut, répondit le soldat, parce que je poussai un cri de terreur. Alors, il s'enfonça dans la terre, et sa disparition fut suivie par la chute d'un poids très lourd. Vous savez que je ne suis pas un lâche...

— Tu as raison, mon ami, observa Zitzka ; j'ai vu aujourd'hui comment tu te bats. Mais continue.

— Merci, général, pour la bonne opinion que vous avez de moi, reprit la sentinelle : je continue mon histoire. Je disais donc que par nature je ne suis pas lâche, mais j'avoue que cette aventure m'avait singulièrement ému. Je me frottai les yeux pour me convaincre que j'étais bien éveillé et puis j'examinai le pavé à la lueur des rayons de la lune. Mais il n'y avait pas le moindre indice qui pût faire reconnaître l'endroit où le vieillard avait ainsi apparu et disparu ; et je me persuadai en fin de compte que j'avais vu un esprit, ou que j'avais été l'objet d'une erreur de mon imagination. Je résolus de ne parler de cela à personne, ne voulant pas être plaisanté par les camarades. Le lendemain, je revins ici et examinai le pavé au grand jour ; mais je ne découvris rien qui pût m'expliquer l'incident que je viens de raconter.

— Et, est-ce là tout ce que tu as à nous dire ? demanda Zitzka, avec un désappointement visible.

— Je ne me suis interrompu que pour prendre le temps de respirer, général, dit le Taborite, qui était extrêmement prolix dans sa façon de raconter. J'allais vous avouer qu'en voyant que j'allais être encore de garde ici, cette nuit, je n'ai pas été des plus charmés ; mais l'orgueil ou la honte m'a fait taire ma langue. Toutefois, dès que je me suis trouvé seul, j'ai de nouveau examiné le pavé à l'endroit où j'avais vu le vieillard lever la tête : et le hasard a permis que ma main pressât un ressort : la pierre s'est soulevée...

— Quelle pierre... où est le ressort ? demanda Zitzka avec une fiévreuse impatience.

— Ici, pesez fortement là dans ce coin, dit le Taborite, en joignant l'action aux paroles, et voilà, ajouta-t-il, en montrant une trappe merveilleusement adaptée dans les pavés.

— Mon ami, s'écria Zitzka en échangeant un regard de satisfaction avec sa fille, tu nous as rendu un grand service, et je saurai te récompenser. A présent, laisse cette trappe ouverte, veille à côté, et si nous n'étions pas de retour dans une demi-heure, c'est que nous serions en danger. Dans ce cas tu jetterais l'alarme et ordonnerais à nos compagnons de pénétrer hardiment dans les souterrains avec lesquels communique cette trappe.

— Vos ordres seront fidèlement exécutés, général, dit la sentinelle.

— Très-bien, observa Zitzka. Maintenant, ajouta-t-il, en se tournant vers notre héroïne, poursuivons notre grande et importante affaire.

Tout en parlant ainsi, le capitaine général prit la torche et se mit à descendre les degrés de pierre. Sa fille le suivit, et ils entrèrent ainsi dans le passage qui conduisait sous le fossé du château, et qui débouchait au milieu des tombeaux. Heureusement la porte ouvrant sur le cimetière était ouverte ; autrement il était à craindre qu'elle ne leur opposât une barrière infranchissable.

La torche projetait une lumière rougeâtre sur les sombres monuments de marbre ; l'air était d'un froid sépulcral qui pénétrait les os jusqu'à la moelle, et l'écho des tombeaux répétait le bruit des pas de Zitzka et de sa fille. Mais rien n'aurait pu arrêter leur intrépidité. ■



Pourtant Zitzka tremblait de tous son corps, et Blanche était agitée d'une foule d'émotions. Mais ce n'était pas la crainte qui produisait ces effets. Le guerrier taborite tremblait à l'idée qu'il allait revoir une personne qu'il avait cru morte depuis de longues années, et dont le souvenir avait évoqué mille sentiments dans son cœur ; Blanche, de son côté, était en proie aux émotions qui devaient être la conséquence naturelle de certaines révélations que lui avait faites son père concernant la dame des souterrains.

Nous sommes forcés de quitter un instant le chef taborite et sa fille pour raconter un incident qui arriva dans la petite chapelle.

Zitzka, on s'en souvient, avait emporté la torche de sorte que le taborite s'était trouvé dans une sorte de demi obscurité. Tandis qu'il se demandait quel motif pouvait avoir le capitaine général et sa jolie compagne à visiter les souterrains auxquels communiquait la trappe, le rayon de pâle lumière que projetaient les étoiles à l'entrée de la chapelle s'obscurcit soudainement, et une femme apparut sur le seuil.

— Qui vive ? demanda la sentinelle, et en même temps, la Taborite reconnut qu'il avait devant lui une personne grande et gracieuse, quiqu'elle fût enveloppée dans un long manteau sombre.

— Qui vive ? répéta cette femme d'une voix dont l'intonation harmonieuse surprit singulièrement le soldat. Vous me demandez qui vive, continua-t-elle : je vous assure en toute confiance que je suis une amie.

— Certainement... bien certainement, je connais cette voix, s'écria le soldat, avec un accent ému à la fois par la joie et l'anxiété.

— C'est très-possible, et tu reconnaîtras probablement aussi mon visage, dit la dame en rejetant son voile en arrière et se plaçant de façon à ce que la sentinelle pût voir ses traits.

— Oh ! que je suis donc content que vous soyez revenue, s'écria le soldat avec une satisfaction véritable. Il a couru des bruits bien tristes sur votre compte : mais les Taborites préféraient tout plutôt que de faire tomber un cheveu de votre tête.

— Non... non, répliqua la dame, il n'ont pas pour moi des sentiments si dévoués. Mais c'est assez que vous vous soyez généreux, se hâta-t-elle d'ajouter. Dites-moi quelle direction ont prise le capitaine-général et la jeune fille qui l'accompagnait. Je les ai suivis jusqu'ici, je les ai vu entrer dans cette chapelle, mais je ne les ai pas aperçus sortir...

— Ils n'en sont pas sortis non plus, dit le Taborite : et en parlant, il indiqua la trappe.

— Que signifie cette ouverture ? et quelle signification dois-je attacher à vos paroles et à vos regards demanda la jeune femme, avec une surprise manifeste. Puis, frappée d'une idée soudaine, elle s'écria : serait-il possible que cette trappe conduise dans les passages communiquant avec les souterrains qu'on dit exister sous le château de Rotenberg ?

— Il n'y a pas à en douter, Madame, répondit le soldat : car le capitaine-général et la jeune fille qui l'accompagne sont descendus par là.

— En ce cas, je vais les suivre, s'écria la jeune femme, en abaissant subitement son voile, et en s'avancant sur le bord de la trappe.

— Vous allez les suivre ! répéta le Taborite avec étonnement. Mais je n'oserais pas vous laisser passer, Madame.

— Vous n'oseriez pas ? cria-t-elle d'un ton de défi. Voilà un langage qui sonne mal à mes oreilles.

— Pardonnez-moi, Madame, dit la sentinelle, en l'interrompant : mais que dois-je faire ? Le capitaine général sait-il que vous êtes dans le camp ? et dans ce cas, pourquoi le suivez-vous ainsi, et pourquoi surveillez-vous ses mouvements d'une façon si étrange ?

— Assez de questions ! dit la dame. Vous parliez tout à l'heure de votre dévouement à mon égard...

— Et je vous prie de croire à ma sincérité ! répliqua le soldat. Faites comme vous voudrez, Madame, mais je vous supplie de ne pas m'attirer des ennuis...

— N'appréhendez rien pour vous, mon ami, dit la jeune femme. Et en prononçant ces mots, elle descendit rapidement les degrés qui conduisaient aux souterrains.

(à suivre)

## LE GALANT PRÉSIDENT

On sait que les dames, en général, n'aiment point dire leur âge, devant le tribunal. On pourrait même faire de gros volumes avec les plaisanteries échafaudées sur ce thème.

Notons toujours la galante façon dont un président se tira de ce pas délicat.

Une dame, frisant la quarantaine, se présente à la barre comme témoin.

Le président.— Vous jurez de dire la vérité, etc..., etc...

La dame.— Je le jure.

Le président.— Dites-nous votre âge.

La dame (hésitation, silence), puis, d'une petite voix.— Vingt-huit ans, monsieur le président.

Alors le magistrat avec un galant sourire :

— Le tribunal, madame, ne vous demande point l'âge que vous paraissez, mais celui, qu'à tort ou à raison, vous devez avoir.

## OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats  
Actions  
Obligations  
(Débentures)

Adressez-vous à  
L'ACTION SOCIALE LTÉE  
QUÉBEC